

Tétraméron

José Carlos Somoza

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JOSÉ CARLOS SOMOZA TÉTRAMÉRON

roman traduit de l'espagnol par Marianne Milon

ACTES SUD

José Carlos Somoza

Tétraméron

Les contes de Soledad

Traduit de l'espagnol par
Marianne Millon

Février 2015

“Lettres hispaniques”

Illustrations :

© Shutterstock

Titre original :

Tetrammeron

Éditeur original :

Editorial Seix Barrai, SA, Barcelone

© José Carlos Somoza, 2012

©ACTES SUD, 2015

pour la traduction française

Ce livre est un coffret acajou pourvu d'une serrure dorée au centre.

À l'intérieur, de nombreux autres coffrets. Tu voudras peut-être tous les ouvrir en même temps. Si tu le fais, tu arriveras à la fin plus vite que prévu et tu verras ce qu'il y a à l'intérieur.

Mais je dois t'avertir : si tu n'es pas prêt, cela peut être dangereux.

Le dernier coffret est le dernier car on doit l'ouvrir après avoir soigneusement examiné tous les précédents. Ne viens pas dire ensuite que je ne t'ai pas prévenu.

Maintenant, prends la clé du coffret acajou et ouvre-le.

Dedans, un autre coffre, cette fois en ivoire, sculpté de motifs délicats. Sur le couvercle, un prénom : "Soledad".

Elle a douze ans. Ses cheveux noirs et bouclés frisent à l'extrémité. Elle les porte longs, sur les épaules, et ils brillent, elle les a lavés avec son shampooin préféré. Mince, presque osseuse, elle a la peau égratignée par les chutes. De grands yeux gris, des lèvres qui, lorsqu'elle fait la moue, forment un cœur. C'est la première année qu'elle porte un soutien-gorge, et elle observe ses petits seins dans le miroir avec curiosité. Ils ont poussé, mais son pubis reste dépourvu de duvet sous sa culotte. Elle enfle sa chemise blanche à manches courtes fraîchement repassée et sa jupe plissée grise. Des chaussettes blanches montant jusqu'aux genoux, des mocassins noirs et une veste si foncée qu'elle semble être noire, l'écusson argenté du collège brodé sur la poche supérieure, complètent sa tenue.

Regarde-la remonter dans cet uniforme le couloir qui mène à la salle à manger. Regarde-la s'asseoir à table pendant que son père, déjà impeccablement habillé, lève le nez de son journal, et que sa sœur, de quatre ans son aînée, s'essuie avec sa serviette. Écoute-la dire bonjour tandis que la bonne pose devant ses yeux un bol de lait où les quelques céréales au chocolat se sont assemblées en une curieuse spirale qui ressemble à un mille-pattes. Observe-la recevoir la critique justifiée de sa sœur.

— Tu t'es levée tard.

— Je me suis levée à la même heure que d'habitude.

— C'est bien ce que je dis : tard. Aujourd'hui, vous faites la sortie à l'ermitage. Le car passe plus tôt.

— Je suis prête.

— Moi aussi je le serais, si je ne mangeais rien le matin.

— Ça suffit, vous deux, dit le père. Tu rentres quand, Sol ?

— À... huit heures. Non, huit heures et demie.

— Le car est devant la porte, annonce la bonne.

Regarde-la se précipiter dans sa chambre, retirer de son sac à dos les cahiers dont elle n'aura pas besoin et y mettre ses contes et ses crayons, en sortir des feuilles volantes couvertes d'annotations en majuscules comme "une demoiselle n'EST pas une libellule", le tout entièrement souligné, et y introduire deux sandwiches enveloppés dans de l'aluminium et une brique de jus d'orange. Regarde-la embrasser son père, dire au revoir à sa sœur, franchir la grille et monter dans le car.

Elle ne reviendra jamais de cette excursion, mais bien sûr, elle ne le sait pas encore.

Maintenant, ouvre le coffret en ivoire et penche-toi dessus. Sur cette obscurité.

Il règne une grande agitation dans le car. Au bout d'une heure de trajet, les vestes d'uniforme sont pliées et placées dans les filets portebagages, et leurs propriétaires ont changé de place pour former de petits groupes. Dans l'allée, on voit des genoux, des jambes croisées, des bustes qui s'inclinent vers d'autres. Les appareils électroniques pullulent : Lidia laisse Viviana écouter un message sur son téléphone ; Greta a allumé une petite console ; Alicia et Laura partagent des écouteurs. Sœur Esther ne bouge pas. Elle est assise près du conducteur, comme endormie ; on distingue à peine son bras gauche recouvert par la manche de l'habit.

Mais Soledad ne se soucie guère de ce qui l'entoure, car elle sait maintenant qu'elle est devenue un fantôme.

Ce doit être le cas, car personne ne semble remarquer sa présence.

Elle change de siège elle aussi pour se diriger vers le dernier rang, car elle déteste le couloir. Pour y parvenir, elle enjambe les cuisses de Yael, placées l'une sur l'autre, laissant voir la peau sombre qui brille dans la partie la plus tendre, au bord de la jupe. Yael ne les déplace pas, elle continue à bavarder avec Magali, de l'autre côté de l'allée, et Soledad ne prend pas la peine de lui demander la permission. Elle lève une jambe, puis l'autre. Quelques dreadlocks de Yael se collent à sa jupe comme aimantées, sans qu'elle se trouble pour autant. Soledad occupe le siège voisin du dernier de l'ultime rang à droite, où Eider se recroqueville en lisant un livre.

— Salut, dit Soledad en guise de test.

Eider a un front bombé et porte des lunettes à monture épaisse qui pourraient expliquer son surnom, la Fourmi. Son sac à dos est plaqué contre la vitre, et sur ses jambes repose un sac de fruits qui ressemblent à des pêches. On n'aperçoit que le titre du livre : *Contes complets*, le reste est masqué par ses doigts. Soledad aimerait les lire, elle adore les contes. Lorsque Soledad lui dit bonjour, c'est comme si Eider se réveillait d'une transe.

— Quoi ? demande-t-elle.

— Rien. Je croyais juste que personne ne pouvait me voir.

Ces derniers mots s'adressent davantage à elle-même qu'à Eider, qui l'ignore de toute façon, concentrée sur sa lecture. Soledad songe de nouveau qu'elle est devenue un fantôme, et cette idée l'amuse tellement qu'elle éclate de rire. Elle se demande à quel instant de la sortie un tel prodige a pu se produire, mais il est plus facile de savoir quand les autres commencent à vous regarder que lorsqu'ils cessent de le faire.

Le car s'engage en gémissant sur une route départementale. Plusieurs têtes se dressent sous l'effet du virage, et Soledad les imite. Le panneau indicateur, qui semble lui échapper en sautant au rythme du chemin rocailleux, indique "Ermitage de Saint..." dans une couleur et une calligraphie qui en vantent l'intérêt touristique.

— Je crois qu'on est arrivées, remarque Soledad, sans obtenir de réaction de la part d'Eider.

L'ermitage est grand, bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé, mais aussi en ruine, et se dresse sur une colline couverte de verdure que le soleil éclaire de côté. Certains murs se sont effondrés, et d'autres n'ont plus de toit. Deux fenêtres rondes regardent les fillettes comme les orbites d'un crâne et une grande porte à ogive s'ouvre au centre.

Un silence surprenant s'établit, comme s'il avait été répété, quand le moteur s'éteint. Au loin, des bruits stridents, peut-être des oiseaux exotiques. Chacune récupère sa veste et son sac à dos, sœur Esther se lève et leur dit de se mettre en rang car elle veut les compter. Les excursionnistes sortent après avoir été désignées par le doigt blanc et fin.

— Une... deux... trois...

Soledad se place exprès tout au bout, derrière Eider. Et tandis que la file avance, une pensée lui dessèche la bouche. "Elle ne me verra pas, elle ne me comptera pas." La jeune fille a l'étrange certitude que, son tour venu, sœur Esther la transpercera du regard sans que ses pupilles se déplacent pour la suivre. Cette idée l'angoisse soudain. "Elle ne me comptera pas. Je suis invisible." Blanc, rond et intemporel comme la lune, le visage de sœur Esther envahit son champ visuel au fur et à mesure que ses camarades s'approchent. Sœur Esther a les cheveux séparés par une raie au milieu que Soledad prolonge dans son imagination sur tout son visage jusqu'au menton, le fendant ainsi en deux moitiés presque toujours symétriques, comme si la raie était un miroir.

— Trente-cinq... dit-elle en s'arrêtant pour désigner Eider. Trente-six...

Soledad retient sa respiration tandis que sœur Esther la regarde.

— ... et trente-sept.

Elle ne sait si elle doit se réjouir ou s'attrister en constatant que, après tout, elle n'est pas un fantôme. Elle passe devant le chauffeur, un homme âgé, trente ans au moins, et sent son regard posé sur elle. Bien sûr, qu'elle n'a pas disparu. Mais quelque chose dans ce regard la met mal à l'aise, et elle s'empresse de sortir dans le froid, rejoignant ses camarades en haut de la colline.

Sous l'entrée en ogive, tout change. Un souffle d'air venu de l'obscurité comme s'il arrivait du passé dégage une odeur semblable à l'haleine d'un vieil homme. Plus loin, une grande porte entrouverte près d'une pancarte qui indique les horaires d'ouverture. Les vestes paraissent noires dans ce vestibule de pierre, et les écussons argentés sur lesquels on lit le nom du collège, Valdelosa, brillent légèrement quand les filles se tournent vers la lumière. Mais soudain, toutes les vestes montrent leur dos en entourant sœur Esther, qui récite les dernières instructions.

— Parlez à voix basse, respectez tout ce que vous verrez et restez groupées. Vous êtes trente-six, et vous devez être trente-six à la sortie.

Soledad est la seule à ne pas sourire.

— Nous sommes trente-sept, dit-elle en ne s'adressant à personne en particulier, c'est peut-être la raison pour laquelle personne ne répond.

Absorbée, elle observe la grande chenille noire que forment ses camarades tandis qu'elles se glissent à l'intérieur, festonnée de sacs à dos, avançant sur des dizaines de mocassins. Elle, derrière, à l'écart, désarmée et surprise, comme un œuf expulsé – et oublié – par la fascinante créature qui achève de disparaître.

“J'étais le numéro trente-sept... J'étais...”

Elle finit par faire quelques pas et pénètre dans l'obscurité, qui semble remplie d'un air non profané, comme celui qui peut jaillir lors de l'exhumation du corps intact d'un saint. Elle distingue des murs lézardés, des silhouettes qui peuvent être des colonnes et les stries de lumière et d'ombre des uniformes et des jambes de ses camarades se déplaçant au loin, dans la pièce. À gauche, elle aperçoit une autre porte, sur un côté, comme celle d'une sacristie, et, sans hésiter, prise de panique, court dans cette direction.

Elle court, littéralement.

“J'étais le numéro trente-sept, mais je ne le suis plus... Je n'existe plus !”

La peur l'empêche de réfléchir. Elle ne se demande même pas pourquoi elle court, ou ce qu'elle fera si la porte ne s'ouvre plus une fois qu'elle l'aura refermée derrière elle. Elle la pousse et accède à un autre niveau de ténèbres. Un escalier en colimaçon s'enfonce, bordé d'ampoules fixées sur les murs. Elle descend les marches en laissant glisser sa main sur une rampe de fer forgé qui serpente vers le fond. Elle fuit comme si quelque chose la poursuivait, horrifiée à la simple idée de retourner avec un groupe d'êtres vivants alors qu'elle est manifestement morte. Et elle descend si vite qu'elle ne s'aperçoit pas que les murs se rapprochent et que ce qui était un escalier respectable perd sa rampe et s'affine comme l'extrémité d'une saucisse. Les marches constituent un défi de plus en plus important, ce qui l'oblige à ralentir le pas.

En même temps, elle commence à se sentir mieux. Descendre cet escalier tordu et moisi est un geste provocateur. Chaque nouveau tournant promet d'être le dernier, comme si l'escalier était tout entier déguisé de fausses fins. Soledad saute maintenant d'une marche à l'autre. Son cœur commence à s'habituer au rythme plus tranquille de ses pieds. Elle n'a plus peur. Elle sourit même en songeant aux avantages éventuels du statut de fantôme. Elle se rappelle le jour où elle est arrivée en retard en cours, a ouvert la porte après avoir frappé tranquillement et où elle a vu Elena (non, Sofia) en train d'écrire au tableau. Le professeur, près de la fenêtre, à contre-jour, s'est contenté de lui faire un signe de tête, et elle s'est glissée comme au ralenti jusqu'à sa chaise tandis que tout le monde *la regardait*. Elle pense qu'il est pire, bien pire, d'être regardée de tous que de personne, plutôt pire de ressembler à quelque chose avec trop d'intensité que de disparaître entièrement. Elle se fait la réflexion en arrivant en bas de l'escalier, où seule brille une ampoule fixée au-dessus d'une porte close.

C'est une porte acajou pourvue d'une serrure dorée au centre.

- Un instant, monsieur Formes, ne commencez tout de suite.
- Comment ?
- Il y a quelqu'un derrière la porte.
- Que dites-vous ?
- Quelqu'un arrive, attendez.



Ils sont quatre.

On pourrait penser qu'ils jouent aux cartes, car ils sont assis autour d'une table. Mais il n'y a aucune carte. L'air est chargé. Il flotte une odeur de cire de bougie, de parfum féminin, de cigarette.

Ils la regardent tous fixement.

Elle a eu terriblement peur. Elle s'attendait à tout dans ce sous-sol, au bout de l'escalier tortueux, excepté à y trouver des gens réunis autour d'une table. Bien sûr, qu'elle ne le savait pas ! Sinon, elle n'aurait même pas essayé. On a appris à Soledad à ne pas déranger les adultes. Mais ce n'est pas sa faute si la porte s'est ouverte aussi facilement d'une simple poussée. Maintenant, il est trop tard pour faire comme si de rien n'était. Elle a avancé la tête dans l'entrebâillement, ils l'ont vue.

Et à en juger par leurs regards, ils ont l'air très en colère.

Elle remarque tout d'abord la femme placée à sa droite. Maigre, vêtue de blanc, les cheveux courts et blancs. Soledad n'a jamais vu personne d'aussi étrange. Mais ce n'est pas elle qui parle.

C'est quelqu'un qui est assis à côté de la femme en blanc, en allant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Un homme entièrement chauve, robuste, qui porte une veste et une chemise noires ainsi qu'un absurde rabat orange... ou est-ce un effet de la lumière des bougies ?

— C'est une enfant, dit-il d'une voix très douce, contrastant avec sa corpulence.

Elle reste immobile, toujours dans l'encadrement de la porte, les yeux et la bouche grands ouverts, comme si elle attendait l'ordre d'un metteur en scène pour faire son entrée.

— Une enfant, affirme, sur un ton beaucoup plus grave, l'autre homme, assis à côté du premier, les cheveux longs, gris, moustache et bouc, qui l'observe de son œil gauche écarquillé, le sourcil haussé, le droit presque fermé.

La femme suivante arbore une coiffure très bizarre piquée de fleurs, ainsi qu'un vêtement qui découvre ses épaules et ses bras. Elle tourne le dos à Soledad et tord le cou pour la regarder.

— Ah, murmure-t-elle, et une pulvérisation semble s'échapper de sa bouche, mais c'est sans doute de la fumée.

Une pause assez longue s'ensuit, pendant laquelle la femme, qui se tourne vers ses compagnons, est la seule à bouger. Soledad ne voit maintenant que sa coiffure volumineuse tandis qu'elle parle.

— On lui permet de rester ? On lui fait autre chose ? demande la femme comme s'il existait un nombre infini d'options.

— Elle devrait rester, c'est la tradition, affirme l'homme au rabat orange.

Celui qui porte le bouc et la moustache, qui continue à la regarder de son œil grand ouvert, a commencé à sourire, et sa voix irradie maintenant une joie très nette.

— Je lui ferais autre *chose*.

— Oh, non, monsieur Formes, ce n'est pas la tradition, objecte l'homme au rabat. Nous pourrions peut-être nous amuser plus tard, mais pas maintenant.

— Votons, exige celui qui vient d'être interpellé.

Soledad ne bouge pas. Elle ne comprend rien à ce qui se passe. Elle n'a pas déchiffré un seul mot. Tout ce qu'elle sait, et ça, elle le sait parfaitement, c'est ce qu'elle n'aurait pas dû faire. Elle n'aurait pas dû descendre cet escalier, pour commencer. Elle n'aurait pas dû pousser la porte couleur acajou. Elle n'aurait pas dû passer la tête par l'ouverture pour voir ce qu'il y avait derrière. Même si cela ne l'avance guère de savoir tout cela, car il est trop tard.

La seule chose à laquelle elle pourrait remédier est son immobilité. Pourquoi ne pas remonter l'escalier en courant, s'en aller ? Mais elle comprend en quelque sorte que la fuite n'est plus une option envisageable. Sa présence a été remarquée, et a déclenché de nouveaux phénomènes. Elle est elle-même curieuse de savoir lesquels. C'est comme lorsqu'on ouvre un livre à la première page et que l'on

commence à le lire. Maintenant, elle a besoin de connaître la suite.

Et la suite, c'est que l'homme au rabat lui sourit.

— Entre, l'invite-t-il.

Ils ont manifestement déjà voté, mais elle ignore le résultat. Elle n'a pas vu de papiers, ni de bras levés, et rien entendu non plus. Elle a cru voir un signe d'assentiment, d'abord chez l'homme à la moustache, puis chez la femme à la coiffure bizarre et enfin chez l'homme au rabat. La femme en blanc semble s'être contentée de la regarder, ce qui n'est plus le cas.

— Entre, répète l'homme au rabat, plus fermement.

On a appris à Soledad à obéir aux adultes. Non sans mal, car la porte est lourde et possède un mécanisme qui oppose d'autant plus de résistance qu'on pousse plus fort, elle l'ouvre juste pour pouvoir entrer. Quand l'adolescente la relâche, elle se referme dans son dos avec un léger craquement.

— Comment t'appelles-tu ? lui demande l'homme au rabat sur un ton affable.

— Soledad.

La voix fuse, comme si ce n'était pas la sienne.

— Joli prénom. Je crains qu'il n'y ait plus de chaises, Soledad, alors tu vas devoir rester debout.

Ils semblent attendre une réponse de sa part. Une sorte de "ne vous inquiétez pas" ou de "ça va, merci". Elle pense qu'il s'agit d'une plaisanterie, car elle ne croit pas qu'ils se soucient réellement de son confort. Pourtant, elle ne se sent pas mal à l'aise. Son sac à dos est lourd, certes, mais si elle voulait, elle pourrait l'ôter et le poser à terre. Et puis l'homme au rabat ne lui a pas menti : la pièce est exiguë, il n'y a que ces quatre chaises, pas d'autres meubles que la table, ronde et noire, sur laquelle se dressent quatre verres noirs. La flamme de quatre cierges noirs brûlant à chaque coin de la pièce, posés sur des dalles, s'y reflète, et ils ont déjà laissé des ellipses de fumée sur le plafond de pierre.

Elle reste donc figée là, derrière la dame à la coiffure bizarre. Les autres ne lui prêtent plus attention. C'est comme si le problème soulevé par sa présence avait été classé. L'homme au rabat soulève une bouteille au col allongé qu'il a prise par terre et remplit les verres. Soledad entend nettement le gargouillis du liquide tandis que l'homme parle.

— Et maintenant, monsieur Formes, si nous ne sommes pas de nouveau interrompus, pourrions-nous entendre votre première

histoire ?

— Avec plaisir, monsieur l'Évêque, répond l'homme au bouc en croisant les mains.

Son allure déplaît à Soledad : il donne une curieuse impression de bricolage, on dirait que son visage a été passé au vernis et peint comme celui des marionnettes, les sourcils fournis, la moustache et le bouc comme les picots d'une brosse réunis par de l'adhésif, chacun à sa place s'achevant sur une pointe inquiétante. Le plus étrange : ses yeux, qui brillent comme s'ils étaient davantage destinés à être regardés qu'à regarder. À l'image de celui qui porte le rabat, il est vêtu tout de noir, mais les revers de sa veste reflètent la lumière comme ceux du smoking que papa porte parfois. Et sa voix, si profonde, si dense.

— Elle pourrait s'intituler "L'Esprit Curie". – Et il commence à raconter avec une lente délectation : Je n'ai jamais rencontré Gertrude ni Dobbin...

Tu as ouvert le coffret en ivoire et tu aperçois à l'intérieur les contours d'un autre coffre, plus ordinaire, en bois vernis, serti d'une mosaïque de petites pierres qui sculptent des formes très diverses : trapézoïdales, cubiques, sphériques... En l'ouvrant, tu es assailli par une odeur de câble roussi ou d'ampoule grillée.



L'ESPRIT CURIE

Je n'ai jamais rencontré Gertrude ni Dobbin, contrairement à mon psychanalyste. Par un jour particulièrement froid et gris, nous échangeâmes les rôles, et ce fut lui qui s'allongea sur le divan tandis que je m'asseyais derrière pour l'écouter.

— Un type adorable, ce Dobbin. Du moins jusqu'à sa rencontre avec Gertrude. Peut-être l'as-tu croisé un jour.

— Jamais.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— J'ai une très bonne mémoire.

— C'est pour cela que la psychanalyse ne marche pas avec toi.

Nous nous mîmes à rire.

— Alfred Dobbin était grand, les cheveux couleur paille et la mâchoire anguleuse. Il avait un de ces visages postérieurs à eux-mêmes, plus âgés que leur propriétaire. Et le regard vitreux, comme s'il cherchait une chose tout en redoutant de la trouver. Il aimait les chemises bleues et les costumes sombres. C'était un psychanalyste de renom, mais, malheureusement, je le connus davantage comme patient. La responsable en fut Gertrude.

Son cas était désespéré. Sa famille, aisée, l'avait envoyée consulter Dobbin. Je la vis une seule fois, dans la salle d'attente, un jour où j'étais venu rendre visite à ce dernier. Elle était... comment la décrire ? Fragile. Fragile et forte en même temps. De petite taille, le

teint très pâle, les cheveux châtain clair, plats. À première vue, une femme jeune et ordinaire. Mais ensuite, on remarquait ses grands yeux et ses lèvres pulpeuses et on se disait qu'elle avait un but très clair dans la vie. Elle était subtile comme un esprit et charnelle comme une vache. On aurait dit un fantôme incarné, comme si elle évoluait dans une autre dimension. Comme si on ne pouvait pas la voir, non qu'elle fut éthérée ou invisible, mais parce qu'on ne la distinguait pas dans l'ensemble des choses, peut-être parce qu'elle était devenue une chose parmi d'autres.

(“C’est comme ça que je me suis sentie dans le car !”, pense Soledad, intriguée.)

Et elle observait toujours le même cérémonial : elle arrivait sans dire bonjour, pâle et silencieuse, se déplaçant avec cette étrange allure vaporeuse de fantôme du ^{xix}^e siècle, s’allongeait sur le divan de Dobbin et attendait que celui-ci lui posât la question habituelle.

— Qui es-tu aujourd’hui ?

— Marie Salomé Sklodowska. – La même voix, le même accent cultivé avec des inflexions françaises. – Je suis née en 1867, à Varsovie. Mon père, Wladislaw Sklodowska, était professeur de physique et de mathématiques dans un lycée de la capitale, et ma mère, Bronislava, dirigeait un pensionnat de jeunes filles installé dans notre maison...

Tout relevait du même rituel, de la même litanie... Ses yeux couleur gris tourterelle fixaient le plafond tandis qu’elle parlait.

— Mais tu n’es pas cette femme, objectait Dobbin. Tu t’appelles Gertrude Webber, et tu es née...

— Gertrude Webber a quitté ce corps, docteur Dobbin, l’interrompait-elle. Maintenant c’est l’esprit de Marie Curie, Sklodowska de son nom de jeune fille, qui l’habite.

— Pourquoi ? Pourquoi l’esprit de cette scientifique morte il y a si longtemps voudrait-il occuper ton corps ?

— Elle me l’indiquera. Je sais que j’ai une mission à accomplir. Mon Esprit dit que le monde ne paraît ce qu’il est que de l’extérieur, mais qu’à l’intérieur, il est très différent. Le monde est corrompu, mou, transpercé et truffé de vers comme un fromage moisi. La radioactivité est la cause de tout, et mon Esprit est condamné à errer de par le monde pour expier la faute consistant à l’avoir découverte.

— Par “Esprit”, tu veux dire Marie Curie...

— Pas exactement. Mon esprit est l’Esprit Curie... un être qui

représente sur la Terre les idéaux qu'elle a incarnés de son vivant : lutter pour un monde plus humain. La radioactivité est l'ennemi de l'homme, docteur Dobbin. En ce moment même, tandis que nous parlons, elle désintègre atome par atome le sol sous nos pieds comme une armée de termites le ferait de la sentine d'un bateau. Seul mon Esprit peut l'arrêter.

Alfred Dobbin s'était occupé d'elle en professionnel les premiers jours. Mais Gertrude Webber et son langage lointain avaient envahi progressivement ses pensées au fil des rendez-vous, jusqu'à devenir une obsession. Pourquoi ? Bon, peut-être y avait-il de la chimie entre eux... ou de la radioactivité ! Oui, je sais que ce n'est pas drôle. Toujours est-il que Dobbin en vint à perdre la notion du temps et à allonger la durée de ses consultations, ce qui, de la part d'un psychanalyste, me semble beaucoup plus incroyable que tout ce qui a pu arriver par la suite.

— Allez-vous épouser notre cause, docteur Dobbin ? lui demanda un jour Gertrude, impatiente, sur le divan.

— Je dois réfléchir, Gertrude... Tout ce que tu racontes...

— Vous ne me croyez pas. Vous me prenez pour une folle.

— Non, non... Ce n'est pas ça... Mais tu pourrais te tromper.

Elle posa sur lui ses grands yeux gris. L'espace d'un instant, Dobbin pensa qu'un esprit étranger pouvait parfaitement s'agiter en elle.

— Demain, arrangez-vous pour libérer votre secrétaire tôt, dit la femme. Mon Esprit vous offrira la preuve définitive à cette même heure. Au revoir, docteur Dobbin. Merci de nous avoir écoutés.

Alfred Dobbin passa la nuit à se retourner dans son lit, en proie à l'insomnie. Je ne sais pas si je t'ai précisé qu'il était célibataire, et que ses rapports avec le sexe opposé avaient jusqu'alors seulement été courtois, voire simplement professionnels. Non qu'il crût totalement à ce qu'elle lui racontait, il savait qu'elle était malade mais, si Gertrude disait qu'elle était possédée par l'Esprit Curie, Dobbin l'était de plus en plus par l'Esprit Gertrude.

Et le lendemain, sa patiente arriva, comme toujours, ponctuelle, ascétique, enveloppée dans son aura *fin de siècle*⁽¹⁾. Elle ne s'installa même pas sur le divan mais resta debout face à Dobbin. Ses yeux ressemblaient à une veine d'argent.

— Sommes-nous seuls, docteur ?

Dobbin acquiesça : souhaitant lui faire plaisir, il avait donné sa journée à sa secrétaire.

— L'humanité est en danger, dit alors Gertrude, implacable,

l'assassinant de ce regard voilé. Mon Esprit a donc décidé de tirer le rideau et de ne vous montrer qu'une partie de la vérité : la façon dont la radioactivité dévore notre monde de ses dents gâtées...

Dobbin allait répliquer, mais il frissonna. Pourtant, il ne ressentait rien : ni peur, ni fièvre, ni fourmillements, seule sa peau se hérissait.

— Marie Curie et son époux l'ont introduite dans ce monde, et maintenant mon Esprit cherche le moyen de nous libérer de ce mal atroce... poursuivait Gertrude.

C'était comme si une main géante avait fait le tour de la pièce et qu'ils s'étaient retrouvés la tête en bas : Dobbin avait les cheveux hérissés comme les poils d'un chat furieux, la longue chevelure châtain de la jeune femme se redressait en vibrant comme un faisceau d'antennes de voiture de sport.

— La radioactivité s'est emparée du monde, docteur Dobbin... — La voix de Gertrude était plus grave et lente, comme si elle avait effectué des révolutions, empreinte d'un accent étranger qui fit frémir le psychanalyste. — Elle vivait incrustée dans le minéral, mon époux et moi avons ouvert la porte de sa prison et elle flotte maintenant dans l'air... Regardez-la jaillir. Sentez-la.

L'odeur, qui n'évoquait rien de familier à Dobbin, ne tarda pas à se développer. Une odeur qui inspirait une angoisse intime, vous harassait et vous faisait suer comme sous l'effet d'une grippe soudaine. C'était comme s'il avait respiré des cierges qui auraient brûlé lors des funérailles d'un être cher.

Les murs se couvrirent de plaies. Cela commença par des taches qui s'ouvrirent à leur tour comme des bouches dans le papier peint à motifs bleus qui décorait l'élégant cabinet. La peinture à l'huile des tableaux, tous abstraits, se mit à suinter avec la patience de la lave. Dans un placard où Dobbin stockait des provisions pour les jours où il n'avait pas le temps de sortir déjeuner, les boîtes de conserve explosèrent et leur contenu jaillit, assorti d'étranges couleurs, les cornichons ressemblaient à des bonbons de fête foraine, les saucisses aux doigts d'un gant de clown, le thon au drapeau d'un nouveau pays tropical.

— Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie ! criait Dobbin au milieu du chaos. Que se passe-t-il ?

Une Gertrude imperturbable s'approcha de lui, l'air sévère.

— C'est la maîtresse du monde, docteur... Elle habite dans les aliments, dans chaque colorant, dans les câbles en cuivre des circuits électriques, dans les êtres vivants, dans chaque métal et minéral... C'est la matière des choses. Vous me croyez, maintenant ?

Pendant que Gertrude parlait, la plus horrible des choses se produisit : ses cheveux, raides et dressés sur sa tête, commencèrent à se décoller et vinrent se ficher en pointe avec une dangereuse précision dans le tapis, comme des aiguilles à tricoter. À ce spectacle, Dobbin, horrifié, eut l'impression que sa tête était devenue un plateau contenant de fines coupes de champagne et que, à chaque mouvement, il renversait une partie de son contenu composé de cheveux et de poils des sourcils, qui tombaient dans une pluie de verre brisé. Ses poils pubiens, tordus comme la résistance d'un vieux grille-pain, glissèrent par les jambes de son pantalon.

— Je vous crois, je vous crois ! cria-t-il, et ses larmes sentaient, me dit-il, l'acide des vieux bénitiers.

Il s'effondra à genoux comme un fakir sur les punaises de ses propres cheveux.

— J'en suis ravie.

La catastrophe s'acheva sur ces paroles de Gertrude.

Pas entièrement, bien sûr. Certaines choses persistent, parfois de façon irréversible. En refroidissant, les murs du cabinet se transformèrent en décor d'un film de série B. Dobbin et Gertrude restèrent chauves et épilés, et les testicules de Dobbin rétrécirent jusqu'à disparaître, ce qui conférait un aspect étrange tenant du lamantin à son pénis dépassant de son pubis lisse. Enfin, le cerveau de Dobbin fut également épilé de toutes ses idées préalables : il ferma son cabinet, renvoya sa secrétaire, abandonna la psychanalyse, s'acheta un postiche et se livra corps et âme à la cause de l'Esprit Curie, je vais te dire comment.

Là, mon ami psychanalyste toussa et marqua une pause.

(Il y a aussi une pause dans le récit du monsieur au bouc, qu'ils appellent M. Formes. "C'est étrange, Gertrude et Dobbin me font de la peine, mais tout ce qui leur arrive m'amuse", pense Soledad. Pourtant, personne ne rit. Les trois autres écoutent avec un mutisme grave.)

— Dès lors, ils ne se quittèrent plus, poursuivit mon psychanalyste. Un couple étrange, Gertrude Webber et Alfred Dobbin, tous les deux chauves, portant une perruque, étourdis et absorbés, unis par le lien sacré d'un secret terrible. Je suppose qu'ils étaient également amoureux, mais leur relation dépassait toute affection ordinaire. Ils étaient comme deux guerriers, deux croisés à la recherche d'un épouvantable Graal. Ils achetèrent un petit appartement au sud de la ville avec l'argent de la jeune femme et ses économies à lui, et firent des projets. Ils savaient que l'exploit consistait à libérer le monde de

la radioactivité ne les couvrirait pas d'honneurs. Il les détruirait probablement. Mais ils devaient le faire : elle, pour Marie Curie, lui, pour elle.

L'entreprise n'était pas aussi impossible qu'elle en avait l'air. D'après l'Esprit, la radioactivité se manifestait également comme un esprit, un Être qui visitait chaque jour à la vitesse de la lumière, de façon aléatoire, une centrale nucléaire dans le monde. Par pure coïncidence, les jours suivants, l'une des élues serait proche de leur lieu de résidence.

— Mais quel jour ? s'enquit Dobbin. L'Esprit ne peut-il être plus précis ?

— Non, en raison du principe d'incertitude de Heisenberg, répondit Gertrude. Si nous connaissons précisément le lieu, il nous est impossible de connaître le moment. De sorte que, dès demain, nous allons devoir surveiller jour et nuit cette centrale, mon chéri. Dès que l'Être la visitera, nous le saurons et pourrons l'attraper.

— Et comment allons-nous le détruire ?

— Laisse faire l'Esprit, fut la mystérieuse réponse de la jeune femme.

Dobbin ne pouvait raconter ces journées frénétiques : il se souvenait vaguement qu'ils étaient arrivés une nuit aux abords de la centrale coiffés de leurs postiches pour installer leur campement sur une colline. Ils s'étaient fait passer pour un couple d'amoureux en pique-nique. Dès lors, ce furent des heures tendues de surveillance par tours de garde, de longues nuits à la belle étoile – par chance, c'était l'été –, tenaillés par la peur quand ils voyaient briller la moindre lumière dans le complexe... Tout cela constituait l'épreuve du feu pour ces champions. Dobbin affirmait avoir résisté pour deux raisons. Son amour pour Gertrude était la principale, mais non l'unique. Il y avait aussi cette sorte d'idéal, le sentiment qui parcourt de façon aléatoire la poitrine des hommes comme l'Être parcourt les centrales nucléaires, et qui avait en cet instant choisi la sienne par hasard : le désir de vivre dans un monde meilleur, plus beau et plus sain, où la vie fleurirait comme autrefois, libérée du terrorisme de la chimie, lavée des excréments électriques avec lesquels l'homme salit tout. Un monde sans acides, sans ondes, sans vibrations, sans bourdonnements, sans câbles, sans circuits, sans filaments, sans aliments de couleur ni feux d'artifice. Sans sols en lino, sans puces de silicium ni fer forgé. Un monde où même la mort serait une sorte de santé.

Dobbin rêvait à ce monde idéal tout en surveillant la tête du dôme de la centrale, aussi chauve que la sienne, cette verrue blanche et polie, l'abcès en béton qui naissait de l'infection de la Terre, lorsque

soudain, une nuit, cela se produisit. Le hasard voulut qu'il fut de garde et le premier à le voir, et il crut à une hallucination provoquée par la haine que lui inspirait cet horrible monument. Mais quand il réveilla Gertrude, elle le vit aussi.

Auparavant gris sous la nuit sans lune, le dôme émettait maintenant un horrible éclat vert phosphorescent.

— C'est elle ! cria Gertrude. Le temple ! Allons-y, Alfred, mon amour, allons-y !

Ils dévalèrent la colline comme des possédés. Seul le destin sait ce qui serait arrivé si un vigile les avait surpris en train de sauter entre les pierres en direction de la centrale nucléaire, chauves tous les deux (ils avaient oublié leurs perruques), criant et enveloppés par l'étrange phosphorescence. Mais, action de l'Esprit ou pas, ce qui est sûr c'est qu'ils étaient seuls et que personne ne les vit. Ils arrivèrent ainsi devant la grille où une vision fantasmagorique leur éclata aux yeux. Les avis divergent quant à la part de réalité et à celle qui était due à l'insomnie ou à la tension. Je tends à croire à la parole de Dobbin, même fragmentée et détériorée (j'imagine que le langage possède sa propre radioactivité). Il me raconta que, en arrivant à la grille, il n'y avait plus ni centrale ni rien qui lui ressemblât. À sa place, avait surgi une architecture qui pouvait défier les rêves d'un Gaudi, d'un Le Corbusier ou d'un Lloyd Wright. Tu aurais dû l'entendre balbutier sur des chemins d'uranium pur, des colonnes de carnotite rouge et un canal d'eaux mortes où flottaient des cadavres de poissons, de crustacés et de mouettes, les yeux aveugles et les corps carbonisés, jusqu'à des êtres humains aux gencives édentées, accrochés les uns aux autres comme sur le tableau du *Radeau de la Méduse*.

Face au Temple en soi, le pauvre Dobbin en perdait la parole. Il le comparait à un Tâj Mahal de radium qui aurait explosé et se serait reconstruit un millier de fois le temps d'un battement de cils, produisant un bruit semblable à celui de guêpes de métal enfermées dans un four chaud. Et il courut dans sa direction, sa bien-aimée le précédant de cette aura de fin du XIX^e siècle et criant des consignes guerrières.

— Allons-y, Alfred ! Pour la vie ! Pour la santé !

Ce qu'ils trouvèrent au centre de la maléfique tanière leur tira de nouveau des cris. Il me fallut beaucoup de temps pour gagner la confiance de Dobbin et l'inciter à écrire ceci, que je lis textuellement : "Sous un plafond atomique qui se désintégrait précisément à chaque millième de seconde, s'étendait un amphithéâtre avec des fauteuils rouges, numérotés et pourvus d'une lumière propre, comme les lots des anciennes machines de la loterie. La numérotation allait de 1 à 88,

le numéro atomique du radium, et variait à chaque intermittence, un fauteuil supplémentaire s'allumant chaque fois. Au centre de la scène, une sorte de trône dont le dossier avait la forme d'une roue de la fortune, avec quatre-vingt-huit petites lumières rouges tournant follement au bord, et sur le trône..."

Voilà ce qu'il m'écrivit. Sur ce trône se trouvait l'Être.

À quoi ressemblait-il ? Parvenu à ce point, Dobbin se taisait toujours et se servait d'images prises ici et là : un enfant famélique en Afrique, un avortement sur une table d'opération, un arbre après un incendie.

— Bonjour, chers amis, leur dit l'Être d'une voix qui en renfermait mille, ou peut-être seulement quatre-vingt-huit. Puisque vous êtes là, pourriez-vous brancher l'air conditionné ? Il fait une chaleur horrible. Lorsqu'il ouvrait la bouche, une huile dense et noire s'en échappait comme un résidu de pétrole.

— Prostituée de la Babylone nucléaire ! l'invectiva Gertrude avec une colère froide et la voix assourdissante de l'Esprit Curie. Habitant des minerais profonds, qui, par un jour funeste, as été invoqué à la surface par la personne que je représente ! Prépare-toi à regagner ta minuscule tanière dans la pechblende⁽²⁾ !

— Qui as-tu l'intention d'expulser ? Tout le monde ? – L'Être rit. – Amputez l'ulcère et vous emporterez la partie saine du bras ! – Et en levant sa tête chauve, il fixa sur eux les orbites creuses remplies de vapeurs de ses yeux aveugles. – J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, abrutis, *je fais partie de la Nature*. Je suis une partie du monde et de l'homme !

— Tu mens !

Mais à ces cris, Gertrude recula d'un pas et, pour la première fois, Dobbin vit sur son visage des signes d'hésitation.

— Au fait, regardez-vous vous-mêmes ! rugissait cette lèpre sur le trône. Même vos pensées sont une série d'atomes, à l'intérieur des atomes, des particules, à l'intérieur des particules, de l'énergie, et à l'intérieur de l'énergie, *moi* ! Vous voulez m'exorciser de la matière ? Mes chers amis, la matière, c'est moi ! Vous allez détruire l'argile dont vous êtes formés ? Vous voulez jouer avec vos propres ficelles de pantins ? Regarde bien en toi avant d'aimer ou de détester les choses, parce que je suis *toi* !

(M. Formes crie ces derniers mots comme si le conte s'était transformé en discours. Et pendant ce temps, il ferme entièrement un œil et ouvre l'autre en regardant Soledad, qui recule d'un pas, effrayée.)

Désespéré, Dobbin se tourna vers sa bien-aimée, et ce qu'il vit le rendit fou. Des yeux de la jeune femme montaient également des vapeurs, et sa bouche vomissait une poix épaisse !

— Gertrude... ! l'appela-t-il.

Il découvrit qu'il s'étouffait. Ses lèvres crachaient la même viscosité, sa vue se brouillait. Un évanouissement miséricordieux lui cacha définitivement la vision abominable des métamorphoses de sa bien-aimée et celle du trône, où les numéros tournaient sur l'horrible créature, qui proférait maintenant des hurlements de triomphe semblables à l'explosion d'un chargement de missiles.

La police les trouva au cabinet de Dobbin un jour plus tard. Ils s'étaient empoisonnés avec un breuvage. Elle avait eu plus de chance et se trouvait sur le divan, ses yeux gris fixant le plafond, comme si l'origine de sa mort se trouvait là. Lui était toujours vivant. Puis il se remit et devint mon patient. Même s'il était vrai qu'ils s'étaient retrouvés chauves, il n'existait pas d'autre preuve de ce qui était arrivé que la parole de Dobbin. Tu peux penser que ce fut une folie qu'elle lui avait transmise et qu'il partageait. Mais j'accordai du crédit à son récit. Et depuis lors, je ne peux m'empêcher d'y penser : ma matière, mon cerveau, mes sentiments... Une infinité d'atomes, ennemis occultes qui tournent sur une roue de la fortune... Oh, mon Dieu ! Comment mettre un terme à quelque chose qui est en soi ? Que sommes-nous ? Que sommes-nous tous ?

Et mon psychanalyste, encore allongé sur le divan, porta les mains à sa calvitie tout en sanglotant.

J'ai oublié de dire qu'il était chauve.

(Soledad rit sans retenue. Mais elle comprend vite que c'est, hélas, une erreur.)



Hélas, une erreur.

Le rire s'étouffe dans sa gorge, comme si deux mains l'étranglaient.

Tout le monde la regarde. La femme à la coiffure bizarre a tourné la tête vers elle.

— *Pourquoi* riais-tu précisément ? s'enquiert l'homme au rabat.

— Je... J'ai trouvé ce conte amusant. – Soudain, elle est irritée : pourquoi ne peut-elle pas rire si elle en a envie ? – Dobbin et Gertrude, si chauves et... à la fin, ce psychologue chauve...

Elle recommence pour montrer que c'est un jeu innocent, mais ils observent son rire comme une pièce exposée dans un musée.

— Tu nous trouves amusants, nous les chauves ? demande l'homme au rabat, assez fort.

— Non, je...

— Si cette petite doit rire de mes contes... ! l'interrompt l'homme au bouc, indigné.

— Elle ne l'a pas compris, monsieur Formes, intervient la femme à l'étrange coiffure. La petite n'a pas compris votre conte.

— Il faut mener les jeunes à la baguette, déclare l'homme avec une moue.

— Quel âge as-tu ? demande la dame en se tournant vers Soledad.

Cette dernière lui jette un regard hésitant. Bien sûr, elle lui inspire davantage confiance que M. Formes, avec ses menaces et ses colères,

et même que l'autre homme qu'ils appellent "M. l'Évêque". La jeune fille pense qu'elles peuvent devenir amies.

— Douze ans, répond-elle.

— Elle est très jeune, monsieur Formes, très jeune.

— Et vous allez être son mentor ?

La dame ignore la question et continue à s'occuper de Soledad.

— Viens, dit-elle. N'aie pas peur, viens.

Elle s'approche d'un pas peu assuré, comme si elle avançait vers un immense tableau. La dame est mince et sent le parfum, mais aussi le tabac. Ce dernier point n'a rien d'étonnant : elle porte une cigarette à ses lèvres, le regard entre les ronds de fumée fixé sur Soledad, la furieuse flammèche pointant dans sa direction. Sa robe d'un rouge brillant la moule de la poitrine aux chevilles.

— Dis-moi ce que tu as compris dans ce conte ?

La jeune fille cherche de l'aide du regard, mais de qui ? C'est sa protectrice la plus importante qui pose la question ! Elle tente de résumer l'étrange histoire comme elle le fait en classe.

— Il y a... un esprit bon et... un être qui rend les gens chauves... Soudain, sentant qu'elle se répète, elle rit de nouveau, librement.

— Elle rit, souligne M. Formes, juge accusateur qui la désigne par-dessus la table, ce qui la fait redoubler de rire. Écoutez, madame... – Et là, il prononce le nom de la dame en rouge. Pour Soledad, il est français. *Lefeu ? Lafau ?* – Elle rit !

Les larmes lui montent aux yeux, elle a mal au ventre, elle ne peut s'arrêter. C'est un rire nerveux, "malin", comme dirait sa sœur. Cela lui arrive parfois. La dame en rouge hausse une jolie épaule en fumant et l'observe sans se troubler, peut-être sans clémence. Peut-être entrouvre-t-elle légèrement les yeux, qui sont verts. Les fleurs piquées dans ses cheveux sont jaunes, ses boucles rougeoyantes.

— Vous me regardez d'un air si sérieux que... ! – Elle s'arrête pour reprendre son souffle. – Comme si tout cela avait la moindre importance !

Ils se taisent tous en attendant qu'elle se calme. M. l'Évêque fixe le plafond, la dame en rouge fume, la dame en blanc semble s'être endormie. Le premier à réagir est M. Formes : il se redresse, se racle la gorge avant de parler. Cela rappelle à Soledad les dessins animés où les méchants lancent de sinistres éclats de rire après avoir annoncé la fin du monde. Mais cela ne l'amuse plus du tout.

— Déshabillons-la, attachons-la et coupons-lui tous les doigts, un

par un.

Sa terreur bondit comme un ressort quand M. Formes se lève. Bien plus que ses horribles paroles, le simple fait de le voir se dresser de toute sa taille brise le peu d'assurance de Soledad.

— Non ! Au secours ! Au secours ! dit-elle en hurlant et en courant vers la porte dépourvue de toute poignée et qui ne s'ouvre pas. — Elle tambourine dessus de ses poings. — Papa ! Au secours ! Papa !

— Patience, monsieur Formes, ce n'est qu'une enfant, dit la dame en rouge. Puisque nous nous trouvons devant une gamine de douze ans, comportons-nous en adultes.

— Asseyez-vous, monsieur Formes, vous lui faites peur, dit l'Évêque. Et toi, petite, tais-toi.

Soledad obéit à grand-peine. Elle est terrifiée, mais elle découvre qu'elle l'était depuis longtemps sans le savoir. Quand elle est entrée dans cette pièce, quand ils lui ont parlé pour la première fois, quand elle a écouté le conte, et même quand elle riait : terrifiée. Elle ne trouve que de l'effroi sous une fine couche de sentiments qui s'est maintenant fissurée comme une flaque gelée sous une botte. Dos à la porte, les joues humides, le goût amer des pleurs dans la bouche, elle ne sait pas si elle doit respirer, soulagée, ou trembler davantage quand M. Formes — qui n'a en réalité pas quitté la table — se rassied dignement, sûr de lui. Elle le déteste, Dieu qu'elle le déteste. Elle l'imagine vivant dans un endroit qui ressemble à l'Être du conte : un endroit vieux, où tout tombe en ruine, et où seul ce type reste debout, marionnette inanimée. Elle déteste son manque d'humour, le regard de son œil unique qui semble lui dire : "Tu ne pourras rien me cacher !" C'est vraiment un être détestable.

La dame en rouge semble lire dans ses pensées.

— Calme-toi, petite, M. Formes voit ce qu'il voit, on ne peut rien y changer. C'est comme ça. Nous, nous sommes plus souples. Personne ne te fera de mal, mais tu dois mieux écouter le conte suivant. Concentre-toi, sois attentive. Et ne ris pas sans raison. Maintenant... un sourire ?

Malgré ses réticences, elle s'y oblige pour la dame. Les bras croisés, frissonnant sous sa veste, elle dessine avec les lèvres une courbe minime, sachant qu'elle est séduisante. À la maison, elle obtient beaucoup de choses avec ce sourire. La dame l'approuve d'un geste.

— Mais elle va devoir payer ! s'exclame M. Formes, toujours aussi agaçant. Elle paiera pour ce qu'elle a fait !

Il remue la moustache, la regarde encore d'un seul œil, hausse le sourcil très fort.

— Pardon, je regrette d'avoir ri, murmure-t-elle.

Une seule phrase et tout change. M. Formes semble plus calme. Soledad reste silencieuse et pense qu'elle connaît bien ce monsieur, maintenant. Il est facile de le contenter en jouant les agneaux. "Il voit ce qu'il voit", a dit la dame, ce qui signifie peut-être qu'il ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ou de ce que n'importe qui pourrait voir. Papa est un peu comme ça : facile à indigner ou à apaiser par de douces apparences. Très audacieux dans ses menaces, sans défense devant les flatteries. Elle sait comment il faut agir avec des personnes telles que son père, et soupçonne M. Formes d'être aussi facile à contenter.

— Elle paiera, monsieur Formes, intervient M. l'Évêque, conciliant. Je vous assure que nous le ferons à votre façon. Mais maintenant, vous pourriez nous charmer avec l'histoire suivante ?

— Je me hâte, monsieur l'Évêque. Elle vous plaira : elle est maritime et horrible. Je l'intitule "La naissance de Vénus", mais je pourrais l'appeler "Sophia".



LA NAISSANCE DE VÉNUS

Sophia, oui. Son nom m'évoque des chevelures d'holothuries, des spires d'escargots, des corps d'échinodermes. Prononcé avec un accent sur la première syllabe, "SOphie", il semble être associé à Sappho, Lesbos et Lemnos, se répandre sur la mer Ionienne, Égée, pré méditerranéenne sur laquelle je me trouvais.

Je dois préciser que je classais avec Grigori Fasev des fossiles pélagiques à Paphos, la douce Paphos du territoire chypriote qui n'avait pas été occupée par les Turcs, dans une villa perchée sur la côte.

— Toi, classe, me disait Grigori. Classe. Ce n'est pas difficile.

C'était vrai : alignés sur les étagères de notre cabinet de travail, des alcyonites, ambres, ammonites, bélemnites, ichtyolites, nummulites et trilobites posés sur des cartes indiquant qu'ils remontaient au Cantabrique, au Crétacé, à l'Ordovicien, au Jurassique ou au Permien.

— Classe, disait Grigori. Segmentés, non segmentés, brachiopodes, os de seiche, coquilles...

Grigori savait qu'il pouvait me faire confiance pour ce travail : je suis une sorte de balance de haute précision, un microscope à isoler et répertorier. Aussi, quand nous nous rencontrâmes par hasard dans un hôtel parisien, ne tarda-t-il pas à m'offrir ce travail à Paphos. Il ne me dit pas ce qu'il cherchait, mais je ne le lui demandai pas non plus, l'important étant qu'il payait bien. Son père, un Russe émigré en Allemagne, avait bâti un empire dont Grigori avait hérité en tant

qu'unique descendant. Pourvu de cette richesse mais ne souhaitant pas reprendre l'affaire familiale, il rêvait, tel un nouveau Schliemann⁽³⁾, de graver son nom sur une découverte archéologique mondiale. En dehors de moi, il avait engagé un groupe à géométrie variable d'hommes-grenouilles grecs (il se méfiait des Turcs) qui rapportaient tous les matins en criant une cargaison de pierres inutiles qu'ils jetaient sur notre table comme un pari bruyant. Je les classais et Grigori les soumettait à un examen rigoureux.

Enfin, par un après-midi de soleil et de palmiers dattiers, qui n'avait rien d'inoubliable en dehors des mots qui furent prononcés, il me parla un peu de son obsession.

— Aphrodite, mon ami.

— Ça me dit quelque chose. Ce n'était pas Vénus ?

— Vénus, Aphrodite, Astarté, Ishtar, Astaroth... Appelle-la comme tu voudras. Sa légende provient d'un culte crétois très ancien, qui s'étendit à Cythère puis au Péloponnèse. Ses aspects étaient multiples et apparemment opposés. C'était la déesse de l'Amour, mais aussi de la Mort. Mélénilis, la noire. Scotia ou Épithymbia, la déesse des tombes. Androphone, la tueuse d'hommes...

— Je crois que je préfère l'aspect traditionnel, dis-je.

— Ici, à Paphos, on lui rendait un culte mystérieux, oublié aujourd'hui. La prêtresse dansait sur les rochers de la plage et livrait son corps aux vagues, puis en ressortait renouvelée, comme Vénus de l'écume-sperme du père des dieux... De sorte qu'elle était également reliée à la naissance, à l'origine de la vie.

— Jolie légende.

— Oui, mais toute légende présente des significations cachées, ne l'oublie pas. Les unes dérivées des autres, un couloir de significations, un labyrinthe, et au bout, la dernière, celle de la fin, le Minotaure... C'est vers celle-ci que je tends.

— Ce sera toujours un mythe, de toute façon, dis-je entre deux gorgées de vin chypriote.

Grigori arrachait les poils de sa barbe blanche d'un air énigmatique.

— Aphrodite n'est pas qu'un mythe, mon garçon, et je me propose de le prouver.

Sa façon d'abrégé sa vie déjà bien entamée par des orgies insensées dans les bistrot de la plage n'était pas aussi énigmatique. Là, parmi des femmes arméniennes, grecques et quelques Turques (pour l'occasion, il leur faisait plus confiance) au son triste des

mandolines, Grigori Fasev était capable de boire et de chanter comme tous ses ancêtres slaves et germaniques réunis. Je le revois rouge comme l'Érythrée jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, me parlant pendant des heures, non plus d'Aphrodite mais de Sophia.

— Sophia... Je l'ai connue en Grèce il y a des années, un 31 décembre au Pirée. Tu sais comment ça se passe : feux d'artifice, masques, sirtaki... Une seule fois, une seule nuit, mon garçon, et je n'ai pas pu l'oublier... On n'en fait plus, des comme ça ! – Et il concluait, en adressant un clin d'œil aux jeunes femmes, qui ne comprenaient pas ce qu'il disait : Je suis un rêveur. La passion me perdra.

— Sans doute, en convins-je.

Il me parla pour la première fois de Sophia devant une jeune femme qui, d'après lui, lui ressemblait beaucoup. Tout juste âgée de dix-neuf ans, d'origine gréco-turque avec une étrange et magnétique touche asiatique. Elle était danseuse dans un bar de Paphos et se produisait déjà dans un théâtre de variétés d'Athènes. Elle rêvait de vivre en Californie. Elle nous donna son véritable nom qui ne nous intéressa ni l'un ni l'autre, et nous la priâmes avec des larmes d'ivrognes de nous laisser l'appeler "Sophia". Pour faire plaisir à Grigori, qui l'avait connue, et à moi, dont ce n'était pas le cas.

— Comme ça, "Sooophia", disait Grigori en étirant les lèvres entre moustache et barbe.

Sophia, un nom évocateur. Les madrépores, trompes de Triton, ses pommettes hautes, seiches, la nacre des mollusques, la tournure de ses mollets, la carapace du crabe, le paréo noué autour de sa poitrine, la sculpture de la Vénus de Cythère, sa taille corinthienne, son teint mat méditerranéen. Ah, et sa façon de parler, pleine d'obscénités imaginaires.

— Ami... de vous ? me demandait-elle en désignant Grigori. Nous nous comprenions en anglais, celui de Sophia était un peu plus rudimentaire.

— On peut le dire comme ça.

Grigori ronflait déjà sur la table, et quand Sophia se penchait sur lui, ses seins de naïade frôlaient ses cheveux blancs.

— Il est amusant, ajouta-t-elle. Il est ivre.

— Il boit beaucoup, effectivement, et il ne devrait pas.

— Ah non ?

— Il a le cœur fragile. Il se soigne en faisant fondre des médicaments sous la langue.

— Je ne l'ai jamais vu utiliser sa langue pour ça.

J'éclatai de rire.

À nous deux, nous emmenâmes le vieil homme vers la jeep de Grigori, garée sur le sable, tandis qu'elle continuait à poser des questions, maintenant en confiance.

— Que faites-vous ?

— Quoi ?

— À Chypre. Du tourisme ?

— Nous classons des fossiles.

— Ah, dit-elle comme si elle avait soudain tout compris. – Elle tenait Grigori sous les bras avec une force inhabituelle. Le vieil homme balançait la tête entre eux comme un taureau à l'agonie. – Ici, on raconte que vous... riches professeurs.

— Le riche, c'est lui. Aucun de nous deux n'est professeur.

— Et toi ?

— Moi ?

— Oui. Qu'est-ce que tu es ?

— Je suis celui que tu vois, répondis-je.

Et nous prîmes l'habitude de bavarder quand Grigori cuvait son vin.

(“Quelle réponse idiote, mais, venant de M. Formes, je m'y attendais”, songe Soledad. Après tout, la dame ne l'avait-elle pas dit ? “Il voit ce qu'il voit.”)

Un jour après l'autre. Escargots de nautilus, cornes d'Ammon, disques de patelles, argonautes, cassis, nérites, polypes... Je n'aurais jamais cru qu'il puisse traîner autant de saletés mélangées au fond des mers.

— Classe, disait Grigori, qui me laissait parfois seul pour s'enfermer dans son bureau comme dans une cabine de bateau afin de consulter des cartes plus grandes que lui, où il pouvait apercevoir la colline de Chypre, ou traduire des textes classiques en les lisant à haute voix.

Soudain, un matin, tout changea. Les hommes-grenouilles que nous envoyions pendant la journée fouiller la mer pour nous rentrèrent plus tôt que d'habitude en poussant des cris étranges que Grigori traduisit dans un anglais impatient.

— Ils ont trouvé quelque chose ! Sur la vie de nos mères, ils ont trouvé quelque chose ! Mais c'est trop grand et trop fragile, ils ne veulent pas le rapporter sans ma permission ! Allons sur la plage !

En prononçant ces mots, il montait dans la jeep. Après un trajet vertigineux, nous distinguâmes un nid de canots pneumatiques échoués sur le sable avec des hommes endeuillés de néoprène. Trois d'entre eux soutenaient quelque chose qui ressemblait à une rame grossière et inégale en pierre. Grigori sauta de la jeep en marche. Les Grecs saluèrent la proue.

— Ce n'est pas possible ! s'exclamait-il. Si grand ! Si énorme !

Je ne vis qu'un objet long de trois mètres et demi sur environ quatre-vingts centimètres de large. On aurait dit une baguette de pain préhistorique. Grigori se mit à danser, et l'un des plongeurs, gagné par son hystérie, souleva l'objet en criant quelque chose qui déclencha l'hilarité de Grigori.

— Il dit que c'est le cure-dent de Neptune !

— Eh bien, il a beaucoup servi, répliquai-je en désignant avec un certain dégoût les parasites glauques et la brosse d'algues qui en ornaient les orifices.

Grigori commença à donner des instructions, et le retour à la maison, lui, fut tout sauf rapide, comme si nous avions transporté un blessé vers un hôpital de montagne. Le vieil homme passa l'après-midi dans son bureau en compagnie du fossile longitudinal. Je ne dirai pas que le temps ne s'écoula pas, car il le fait toujours pour qui aime à le mesurer, et quatre heures à jouer les cadavres dans un hamac et à boire du raisin chypriote plus tard, j'entendis une porte s'ouvrir.

— Mon Dieu. Oh mon Dieu... dit Grigori en me voyant.

Je bus une gorgée de vin et regardai le vieil homme avec douceur.

— Je ne suis pas encore parvenu à l'état de divinité, Grigori, mais attends juste que j'aie ouvert une autre bouteille...

— Tu ferais mieux de venir voir ça.

Nous y allâmes. Ce que je vis sur sa table de travail était le même fossile que quatre heures plus tôt, maintenant sectionné en trois avec un burin. Grigori me regardait, la peau rougie par le soleil, l'émotion, l'effort et le vin, si tout cela n'est pas la même chose, en fait.

— Alors ? m'enquis-je, résigné à ce qu'il me réponde immédiatement.

— Mais enfin, tu ne vois pas ? s'indigna-t-il. Un spermatozoïde ! Un gigantesque spermatozoïde fossile !

Quand il fut parvenu à embaumer ses nerfs dans l'alcool, il put me raconter toute l'histoire.

— L'idée m'est venue quand j'ai découvert des manuscrits à Nicosie. Tu connais la légende de la naissance de Vénus ou Aphrodite : Uranus fut castré avec une faux en silex par Chronos, son fils, qui jeta les parties génitales de son père depuis le cap Drépanon, d'après Hésiode. Le sperme s'unit à l'écume de la mer Égée et elle surgit, debout sur les valves d'une coquille Saint-Jacques. Mais Hésiode se trompait de lieu ! Les manuscrits de Nicosie, copie de ceux, plus anciens, provenant de Paphos, parlent d'un lieu proche de Chypre, pas du cap Drépanon... Il doit s'agir d'une petite île. Il y a un poème codé sur sa localisation, je vais essayer de le traduire... L'un des vers dit : "Dans l'écume sautaient les glauques couleuvres..." Tu comprends ! "Glauques couleuvres !" Des spermatozoïdes !

— C'est-à-dire que tu as trouvé un spermatozoïde d'Uranus.

Je tentai d'éviter que cela ne tournât à la plaisanterie, mais Grigori lui-même se mit à rire après une pause méfiante.

— Je veux prouver que la légende de la naissance de Vénus repose sur une base réelle. Je ne parle pas, bien sûr, d'une femme née de l'écume, mais d'une sorte de très belle créature préhistorique que le mythe a popularisée sous le nom de déesse de l'Amour, de la Vie et de la Mort. Et si le sperme titanesque qui a inondé les mers chypriotes est réel, le corps de cette grande Déesse Mère doit être quelque part. Peut-être... Qui sait ? Peut-être s'agit-il vraiment d'une déesse... !

— Grigori, l'arrêtai-je.

— Je t'écoute.

J'allais lui dire l'évidence, qu'il n'était pas biologiste et que la chose qui se trouvait dans son bureau pouvait être une formation calcaire sous-marine. Mais je me tus devant la férocité songeuse de son regard. Voir quelqu'un en proie à l'illusion, c'est comme voir un chien se battre : on reste ou on s'en va, mais on n'intervient pas.

— Rien, conclus-je.

Il se fâcha, pointa un doigt perclus d'arthrite et accusateur sur moi.

— Tu n'as jamais cru en Aphrodite...

— Je crois en Sophia, Grigori.

Jusqu'à quel point refusait-il de voir qu'il ne cherchait pas Aphrodite mais Sophia, la déesse de cette seule nuit au Pirée, indélébile et couverte d'écume, qui égayait ses derniers jours ? En ratissant la mer où il l'avait connue, Grigori feignait de s'intéresser au mythe alors qu'il voulait en fait retrouver ses souvenirs.

Je parlai à la fausse Sophia le lendemain. Je persuadai Grigori de reprendre nos ivresses communes, et elle se tenait là, au comptoir du bar, comme si elle nous attendait.

— Le vieux est fou, lui dis-je lorsque nous eûmes un moment d'intimité, au rythme des ronflements de Grigori.

Et je lui racontai toute l'histoire. Quand je parvins à la découverte du spermatozoïde fossile, Sophia se mit à rire en m'éclaboussant avec le vin qu'elle était en train de verser. Je l'excusai en échange du spectacle de danse que m'offrit sa poitrine sous le top vert.

— Pauvre homme, non ? dit-elle en séchant ses larmes.

— Pauvre homme riche, nuançai-je.

Nous jouâmes un peu à la télépathie des regards et poursuivîmes la conversation. Cette nuit, nous parlâmes longtemps, entre des pauses dues à des problèmes linguistiques et des appels grognons de Grigori, qui sortait parfois de son ivresse pour dire "je t'aime". Alors elle l'étouffait de nouveau sous le baiser sensuel de ses lèvres ioniennes et nous poursuivions. Nous parlâmes jusqu'à ce que le jour se lève sur la mer et, seulement alors, je partis avec le vieil homme dans la jeep, fourmillant d'idées nouvelles.

Je commençai bien sûr par lui conseiller de protéger sa trouvaille. Si la découverte d'un spermatozoïde provenant d'Uranus dans ses eaux juridictionnelles parvenait aux oreilles du gouvernement chypriote, il aurait certainement des ennuis avec la justice.

— Sans parler de la mauvaise publicité qui s'ensuivrait, arguai-je. Imagine des Turcs, des Grecs et des Chypriotes engageant une armée de plongeurs pour ratisser chaque pouce de la côte à la recherche d'autre chose, je ne sais pas, l'enveloppe du scrotum, par exemple. Ce serait un pillage dans les règles, Grigori.

— Tu as raison, dit-il anxieusement. Que pouvons-nous faire ?

Je m'empressai de le rassurer et il s'en remit à moi. Je sollicitai tout d'abord les services d'un aimable biologiste qui certifia, bien entendu, qu'il s'agissait effectivement d'un spermatozoïde fossile géant. Un avocat chypriote non moins affable mit tout en œuvre pour que le fossile devienne la propriété exclusive de Grigori ou soit donné à un organisme de bienfaisance en cas de décès. L'argent du vieil homme facilita les choses, de même que la présence d'un professeur spécialiste de grec ancien qui réussit à traduire les derniers vers du mystérieux poème de Nicosie, qui disaient :

*Il contemple en secret l'Acidalie⁽⁴⁾,
aimée de l'écume et des colombes,*

*laisse ses traces de coquilles Saint-Jacques,
tandis que les filles de Thémis la décorent,
et que la blanche et dorée Thallô la chausse
de cothurnes là où naît le soleil,
et que la vieille Carpô mesure sa robe
de la sorte...*

Ensuite, des chiffres désordonnés à la vue desquels Grigori s'exclama : "Eurêka !" Pour lui, c'était la véritable clé.

— "Acidalie" est l'autre nom d'Aphrodite, expliqua-t-il. "Thallô et Carpô" sont deux saisons correspondant respectivement au solstice d'été et à celui d'hiver, mais il s'agit peut-être seulement d'un symbole rituel... Le secret vient plus tard. Les "cothurnes" indiquent une position élevée, septentrionale. "Là où naît le soleil", c'est "vers l'est". Et les nombres... une distance, à la manière des navigateurs grecs de l'Antiquité !

— Tu as raison, acquiesçai-je en désignant la carte. Selon ces mesures, au nord-est, se trouve une petite île. Quel hasard !

Nous partîmes le lendemain à midi dans une barque que je louai à un vieux pêcheur. Une heure plus tard, nous aperçûmes des rochers sombres, une nuée de mouettes, un cercle de brume. Lors des manœuvres d'accostage, je remarquai ce que je considère comme ma découverte personnelle : la mer n'a pas d'odeur, seuls les objets qu'elle mouille en ont une. Elle sent le sel, la peau des requins, l'intérieur des petites coques, la boue de la plage, les viscères des holothuries, pas l'eau, ni l'écume ni la vague. Et mouillés comme nous l'étions, Grigori et moi étions plus mer que la mer. L'île, en revanche, l'était moins : sèche et rocailleuse, elle semblait être la destination préférée des couples chypriotes en mal d'intimité, comme en témoignaient les tessons de bouteilles, les emballages de chips et même les préservatifs usagés qui la recouvraient. Tout un Temple de l'Amour, effectivement, mais d'une douteuse tradition cythéréeenne.

Malgré tout, le vieil homme était enthousiaste :

— Des ruines ! Là ! s'exclama-t-il en désignant un ensemble de pierres volumineuses. Il courut vers elles et je pensai que les ruines l'attiraient par affinité mutuelle. Tandis qu'il les explorait, je lui appris la triste nouvelle.

— Il va malheureusement falloir chercher une meilleure façon de passer le temps. Je viens de découvrir que le réservoir du bateau était percé. Maudit soit le Turc qui nous l'a loué, ajoutai-je, et Grigori s'associa à l'insulte. Nous n'allons pas pouvoir rentrer.

Il me regardait à genoux sur les pierres, le regard épuisé, les pupilles comme des têtes d'épingles. Ses cheveux blancs lui faisaient des hélices sous le vent.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Bah, on n'a jamais vu deux naufragés languir des mois sur une île située à une heure des côtes de Chypre. Quelqu'un finira bien par arriver. Et puis, nous avons tout ce qu'il faut pour passer l'après-midi, et il fait très beau. Laissons-nous vivre.

Et je sortis du frigo son vin chypriote préféré.

Peu après, le ciel commença à s'assombrir avec cette lenteur inhumaine qui lui est propre, après nous avoir offert un crépuscule digne d'être reproduit par tout étudiant des Beaux-Arts. Quand la nuit tomba, celle que les interrupteurs et les ampoules nous ont fait oublier, la nuit noire, qui a inventé tant de divinités et de mythes, Grigori était ivre. Pendant que je me consacrais à mesurer régulièrement les dimensions de notre enfermement (approximativement trente mètres, à raison de cinquante centimètres par seconde, en une minute), j'entendais le vieux pérorer, accroché à la bouteille, assis sur ses propres ruines :

— Saloperie d'île ! Sale, couverte de boîtes de conserve... ! Et la fantaisie ? Et le mystère ? Et les rêves qui ont fait partie du legs le plus sacré de l'humanité ? Un jour, nous avons cru à de belles choses, à des mythes et à des légendes... Un jour, nous en sommes venus à penser que la vérité était la vérité si elle était belle. Un jour, à un moment perdu, tous les hommes ont été des poètes et ont inventé des contes qui devenaient réels quand ils étaient racontés ! Et maintenant ? À quoi tout cela a-t-il abouti ? Les ténèbres nous entourent et nous vivons sur des préservatifs et des bouteilles d'alcool... Vides, qui plus est, ajouta-t-il après une pause.

Je ris en silence.

(Soledad pleure elle aussi en silence. Les paroles de Grigori l'émeuvent sans qu'elle sache pourquoi. Elle pense qu'elle aurait aimé connaître cet homme.)

Peu après nous entendîmes le clapotement. Nous étions blottis, partageant le fond de la dernière bouteille, lorsque Grigori écarta le visage du cercle de lumière de notre unique lampe.

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Il m'a semblé... quelque chose.

— Les vagues.

— Non... Quelqu'un... quelque chose.

— Grigori, tu es ivre et nerveux, et tu sais que ce n'est pas bon pour ton cœur.

Il s'accrocha à mon bras en se relevant.

— Je deviens complètement fou ! Complètement fou ! s'exclama-t-il en direction de la mer.

En réponse, la mer lui renvoya sa folie.

Une lumière turquoise et spectrale définit les contours des vagues à une quinzaine de mètres, mais dans l'obscurité elle paraissait curieusement proche.

Et Vénus flottait au-dessus.

Je me rappelle que Grigori s'écarta de moi et avança comme un enfant la nuit de Noël vers cette vision turquoise. Il n'avait pas fait cinq pas qu'il s'écroula, une main sur la poitrine, mourut et se mit à pleurer.

Je ne me trompe pas dans l'ordre des événements. Cela se passa ainsi : son visage se couvrit d'abord d'une couleur blanche, comme si sa peau était devenue de verre et permettait d'apercevoir la tête de mort que nous portons en nous, les yeux fixés sur ce point vide que nous voyons enfin quand nous ne voyons plus rien, et ses larmes jaillirent un instant plus tard. C'était comme si le locataire était resté un peu plus longtemps dans le corps déserté pour pleurer sur les bons moments passés à l'intérieur. Je dois reconnaître que je contemplai moi-même l'autre corps, celui-ci bien vivant, debout sur la mer, et pensai : "Androphone, la tueuse d'hommes." Malheureusement, la scène s'acheva de médiocre façon, car en avançant un pied, Aphrodite glissa et on entendit dans l'eau un "plouf" aussi grossier que le son d'un pet à une lecture de Keats.

"Bon sang, on ne s'en est pas si mal tirés", me dis-je tandis que ma Vénus sortait de la mer, morte de rire, perruque et maquillage désormais dépourvus de mystère mais encore nue et encore, d'une certaine façon, légèrement déesse. Il ne serait pas difficile d'obtenir l'argent du vieux après avoir présenté les papiers préparés par un complice, qui faisaient de nous les héritiers de sa fortune sous prétexte de protéger son fossile, signés sans les avoir lus par Grigori en personne ; il ne serait pas difficile non plus d'effacer toutes les preuves, en particulier le canot pourvu de lampes vertes sur lequel ma Sophia, la fausse, l'ex-actrice d'un théâtre de variétés, avait ramé pour qu'on ne l'entende pas s'approcher de la petite île.

Mon histoire s'arrête là.

J'ajouterai que nous avons à mon avis rendu un grand service à Grigori et un autre à la véritable Aphrodite. Parce que la véritable Aphrodite n'existe pas : elle n'est qu'écume, mythe, souvenir, odeur de la mer qui n'a pas d'odeur propre, de même que la véritable Sophia n'a jamais existé, il n'y avait que la passion d'un homme et son bonheur au moment de mourir. Et si la fausse Aphrodite et la fausse Sophia furent, l'espace d'un instant, impossibles à distinguer des vraies, ce qui est le maximum auquel peut aspirer une fantaisie, quelle importance cela a-t-il qu'elles soient fausses ?

Qu'en penses-tu, petite ?



Elle ne s'attendait pas à une question ! Elle observe M. Formes.

— Tu étais distraite ? demande ce dernier.

— Non... Non, pas du tout ! Je vous écoutais !

— Alors réponds. Qu'en penses-tu ?

Son expression n'est pas menaçante, mais insistante, comme parfois celle de papa. Elle a déjà oublié la question, elle répond donc comme elle peut.

— Il m'a... Il m'a fait de la peine, ce monsieur... Grigori.

— Je l'ai rendu heureux.

Elle est agacée. Elle a d'autres choses à lui dire.

— Vous lui avez menti. Vous l'avez trompé. Vous vous êtes moqué de lui !

— Je lui ai donné plus de bonheur qu'il n'en avait jamais éprouvé, dit M. Formes calmement, sur un ton de froide logique qu'elle commence à détester.

— Mais vous vous êtes moqué de lui. Et vous lui avez fait du mal. Dans le fond, c'est ce que vous faites. Du mal. Vous vous êtes aussi moqué de votre ami psychologue, de Gertrude et de Dobbin... Vous ne croyez en rien ni en personne.

Quand elle se tait, elle sent la chaleur envahir son visage. Les quatre adultes ne semblent pas impressionnés par son courage. La dame en rouge lui a tourné le dos et continue à fumer. M. l'Évêque

contemple ses mains sur la table. La dame en blanc reste de profil, immobile. Quant à M. Formes, il hausse les épaules.

— Et cela me rend haïssable, non ? fait-il en recourbant les poils parfaits de sa moustache. Je savais que tu me détestais, petite.

Un souvenir l'assaille soudain. Elle pense que ça lui est arrivé il y a très longtemps, durant un autre siècle. Elle était en cours, assise à son pupitre, quand son professeur l'appela pour lui dire que son père viendrait la chercher tôt ce matin-là. Papa arriva effectivement, la prit par la main et, lors du trajet de retour à la maison, il lui dit : “Sol, maman n'est plus avec nous.” Et il ajouta : “C'est la vie, petite.” Ou peut-être le lui avait-il dit plus tard, en la prenant dans ses bras.

Maman était morte du cancer, c'était la vie. Papa était riche, et depuis qu'il était veuf, plusieurs femmes tournaient autour de lui, c'était la vie. La phrase de papa lui martelait maintenant l'oreille. C'est la vie, qui le nierait ? Elle a maintenant l'âge de le savoir : personne, hormis les fous, ne vit dans un rêve fantastique. Et ce n'est la faute de personne, ni de son père ni de M. Formes, ni de Grigori ou Dobbin. Personne n'a fait la vie telle qu'elle est, la vie s'est faite elle-même.

Cette pensée la rassure. Elle bat des paupières à plusieurs reprises avant de parler à voix basse.

— Non, je ne suis pas d'accord avec vous, mais je ne vous déteste pas... Et bien sûr que si, la mer a une odeur, ce qu'il y a, c'est que vous n'aimez que la terre, ajoute-t-elle en le regardant.

— Cette petite est plus intelligente que nous ne le pensions, dit l'Évêque.

— Peu importe, elle doit payer. – M. Formes semble avoir perdu son patronyme⁽⁵⁾, comme si la réponse de la jeune fille l'exaspérait : il donne un coup du plat de la main sur la table. – Auriez-vous oublié qu'elle a commis une faute, monsieur l'Évêque ?

— Non, monsieur Formes, je n'ai pas oublié. Je demande l'avis général.

— Pauvre petite, n'exagérons pas, dit la dame en rouge. Qu'elle serve seulement le vin.

— Non, pas seulement ça, madame...

M. Formes prononce à nouveau le nom en français ; Soledad décide de l'appeler “madame Lefo”, phonétiquement. M. Formes lève un doigt avant d'ajouter :

— Qu'elle serve le vin... et qu'elle ôte un vêtement.

Soledad sent son sang se glacer.

— Décidez lequel, monsieur Formes, demande l'Évêque.

— Approche, petite.

Elle se dit que tout ira vite si elle agit naturellement. Après tout, M. Formes se contente de continuer à se moquer, non ? Et si elle ne lui fournit pas de raison de rire, ses moqueries cesseront d'elles-mêmes. Soledad se dirige donc vers la table et reste debout dans l'espace compris entre M^{me} Lefo et elle. Seules ses mains trahissent sa nervosité, car même si elle les laisse retomber le long de son corps, les doigts de la main gauche s'agitent en se battant avec une petite peau du pouce.

M. Formes la scrute du regard en faisant la grimace. Son visage n'a jamais semblé aussi faux à la jeune fille, semblable à celui d'une marionnette. Pour une raison quelconque, elle n'en est pas effrayée.

— La veste, dit enfin le type. Qu'elle ôte sa veste.

— D'abord, elle va servir le vin, dit l'Évêque en faisant un signe.

La bouteille passe par-dessus la table, de la main de l'Évêque à celle de M. Formes, puis à Soledad. Elle touche le verre : très froid, même si le liquide qu'il contient semble tiède. Comme si elle posait la main sur une peau glacée et humide et sentait le sang couler en dessous. Elle décide de commencer par M^{me} Lefo, ensuite ce sera le tour de la dame en blanc. Elle doit passer derrière cette dernière pour atteindre une région jusqu'alors inexplorée, à côté de l'Évêque, et ce faisant, la flamme de la bougie chancelle dans ce coin. En inclinant la bouteille au-dessus du verre de l'Évêque, elle remarque un détail pour la première fois : la table n'est pas entièrement noire. À sa surface est dessinée une circonférence argentée qui atteint presque le bord, encerclant quelque chose comme deux petits animaux, deux lézards ou salamandres qui se poursuivent mutuellement.

Dieu sait ce qu'ils signifient, s'ils signifient quelque chose. Maintenant, ce qui lui importe est que derrière l'Évêque, il n'y a plus l'espace suffisant pour passer, de sorte qu'elle refait le chemin jusqu'à M. Formes, qui ne l'a pas quittée des yeux.

— La veste, lui rappelle l'Évêque en récupérant la bouteille qu'elle lui tend. Tu peux la poser à côté de ton sac.

Honteuse, elle veut baisser la tête, mais au début seulement. Elle décide tout de suite qu'il vaut mieux affronter directement les yeux de M. Formes. Il ne l'effraie plus du tout, elle pense même que c'est un individu réellement triste. Ses jugements sonnent creux. Elle découvre qu'il lui fait tant de peine que ses plaisanteries ne l'atteignent pas. Elle s'en dépouille de même que de la veste. La manche droite se retourne en découvrant la doublure blanche. Elle la remet en place mais

réprime son envie de la plier méticuleusement, comme elle le fait à la maison. Elle la lance comme ça sur son sac, et le blason argenté du collège Valdelosa est bien visible sur la poche supérieure, contrastant avec le tissu presque noir. Puis elle frotte ses bras nus sous les manches courtes de la chemise blanche. À sa grande joie, cette sorte de bras de fer silencieux qui l'a opposée à M. Formes semble terminé, et elle en est le vainqueur manifeste. M. Formes détourne le regard, sans sourire, il donne même l'impression que cela n'a plus d'importance.

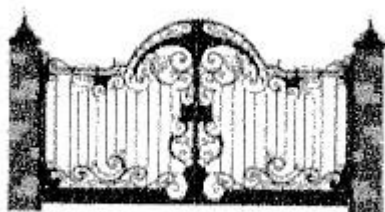
— Et maintenant, madame Lefo, votre première histoire, s'il vous plaît, indique l'Évêque.

— Volontiers.

M^{me} Lefo rejette plusieurs bouffées de fumée vers le plafond. Soledad se déplace un peu vers la gauche pour voir son visage. La dame lui sourit et elle l'imites. Quelle différence avec l'antipathique M. Formes ! Une femme compréhensive et affectueuse, une vraie dame. Malgré son visage couvert de maquillage, et malgré la coiffure aux cheveux rougeoyants et aux fleurs jaunes, elle semble toutefois plus naturelle que son compagnon. Son ton, de même que son parfum, fascine. Quelque chose dans ses gestes est exagéré quand elle parle, mais hypnotique, aussi. Soledad éprouve une grande curiosité de connaître son premier conte.

— Il s'intitule "La décoration", dit-elle avant de commencer : Il y a des années, la triple coïncidence d'un vol...

À l'intérieur du coffret en bois serti de pierres, tu en trouves un autre en laque rouge veinée de soufre. Touche-le. Il est chaud mais il ne brûle pas. Il n'y a pas de clé : la serrure est un cachet de cire. Pour l'ouvrir, il faut faire fondre le sceau en l'approchant d'une flamme. Fais-le. Une légère fumée, voilà. Ne recule pas devant l'éclat du feu.



LA DÉCORATION

Il y a des années, la triple coïncidence d'un vol, d'une amitié ancienne et d'une orgie me permit de contempler une décoration surprenante.

Le vol fut l'élément le plus prosaïque, qui constitua toutefois le succès politique de la décennie, à l'origine d'épouvantables changements dans l'ordre mondial : je veux parler de la disparition de la culotte de Katharina Karsova. Quant à l'orgie, il s'agissait de l'une de ces fêtes auxquelles je me rends régulièrement. Elle se déroula dans une ambassade parisienne, et je me rappelle que des androgynes nus et plongés dans un bain d'argent prenaient les cartons d'invitation à l'entrée et vous guidaient vers le salon, reflétant votre image sur leurs fesses brunies. Quant au reste, la décoration n'avait rien d'exceptionnel, bien plus ordinaire que celle à laquelle se réfère le titre de mon histoire, même si le rapport avec cette dernière ne tardera pas à être évident. Il y avait peut-être un ou deux détails manifestes que je me propose de décrire.

Permettez-moi de faire l'économie de la description des lampes, colonnes et tables transparentes sur lesquelles verres et assiettes semblaient flotter avec légèreté. Je passerai également sous silence les rideaux en peau de serpent, qui rampaient quand on les tirait. Tout cela est connu. Le coucou obscène, une délicate miniature du ^{XVII}^e siècle qui, en s'ouvrant, révélait une minuscule chambre avec un lit à baldaquin sur lequel copulait un couple, était plus original. Grâce à une loupe incorporée, on pouvait voir jusqu'à la goutte d'eau

microscopique dans le verre posé sur la table de nuit osciller au rythme des petites secousses du lit, et si on prêtait l'oreille, on entendait de petits miaulements d'extase.

Les miroirs méritent également quelques mots. Parallèlement aux miroirs habituels, concaves et convexes, il y en avait de démultiplicateurs, qui vous reflétaient cinquante fois, de sorte que deux personnes suffisaient à remplir la pièce. Et de vampiriques, qui vous abusaient en masquant votre reflet. Ou les “narcisses”, qui reflétaient tout le monde mais avec vos traits et la forme de votre corps, et en me regardant dedans, je fus également les serveurs qui passaient à côté de moi, les invités, les majordomes, et même, aïe, deux chiens avec une muselière (nus comme je me voyais moi, avec une laisse et à quatre pattes) appartenant à l'un des invités que j'étais moi aussi. Ou cet autre, encore plus étrange, qui ne reflétait qu'une jeune fille qui *n'était pas* à la fête et qui dansait en tenant un masque de porc dans une main et un pistolet dans l'autre.

Mais l'aquarium qui ornait le centre du salon était l'élément le plus curieux. De la taille d'une demeure victorienne, taillé dans une seule pièce de verre sphérique grossissant mille fois, les poissons, vus de l'extérieur, ressemblaient à de grosses vaches. L'aspect morbide de l'histoire venait toutefois de ce qu'ils avaient été maquillés et habillés : yeux allongés par le rimmel, petites bouches carmin, nageoires dorsales ployant sous le poids de colliers des années 1920, entraînant dans leur inépuisable nage des gazes de tulle et des jupes pailletées dans une atmosphère *Art déco*⁽⁶⁾ sous-marine. Nous les êtres humains, en longues langues de lamé chatoyant et smokings, moi-même revêtue d'une pièce rouge de Gand, gants tricolores et chapeau de mousquetaire avec une plume de faisan africain et une cigarette à l'extrémité d'un fume-cigare de laque écarlate, nous tournions autour. Rien que d'assez habituel.

(“Assez habituel ?” Soledad se demande à quelle sorte de fêtes se rend M^{me} Lefo. Ce genre-là a-t-il jamais existé ?)

Ma cigarette me présentait précisément Katharina Karsova.

Ce fut une belle et terrifiante rencontre. Je me rappelle que je me trouvais devant un miroir que je n'ai pas encore décrit pour ne pas surcharger la décoration de mon propre conte. Celui-ci vous reflétait comme un animal différent chaque fois, quoique sans doute inspiré par votre véritable image. En passant devant, je me vis transformée en un phénix de feu pourvu d'ailes qui auraient répandu une confiture de braises. Et, derrière l'oiseau fabuleux, je remarquai une panthère au pelage de charbon avec des reflets cobalt et des yeux émeraude qui

s'élèverait, silencieuse et dangereuse, prête à bondir.

— Vous avez du feu, s'il vous plaît ?

En me retournant, je découvris une femme assez semblable à la panthère : grande, fine, musclée, à la courte chevelure de jais, les pommettes hautes et les yeux verts. Sa robe était plus noire qu'une nuit dans l'Arctique. Elle avait une cigarette à la main.

— Bien sûr, dis-je en lui tendant mon fume-cigarette.

Dans le miroir, mon phénix souffla une flambée que la panthère avala d'une bouchée. Je me présentai, davantage pour obtenir son nom que pour lui offrir le mien, j'appris qu'elle s'appelait Katharina Karsova et qu'elle était authentiquement russe, comme son accent. Puis la panthère s'éclipsa, et je ne la revis qu'un peu plus tard, à la fin du premier acte du drame. À ce moment, je cessai de penser à elle. Ce que je préfère dans les fêtes, c'est leur part de vie projetée en accéléré : des gens naissent et meurent autour de vous, vous allez des uns aux autres, oubliant ceux qui s'en vont, souriant à ceux qui arrivent. Et un instant après que la Karsova eut disparu, apparut une ancienne compagne de fêtes qui me posa une question que je crus ne pas avoir bien entendue.

— Si je porte quoi ?

— Une culotte.

J'allais répondre quand je constatai que le motif de sa question s'approchait derrière elle sous la forme du célèbre *gentleman* Roberto Lupino : le vieil ami dont je parlais au début.

— Ma chère madame Lefo !

— Mon très estimé monsieur Lupino !

Je crois que je devrais vous présenter Lupino comme il le mérite : à coups de cymbales, avec une voix de présentatrice de cirque. Magicien, acrobate, mime, voleur, ce curieux personnage si habituel dans les fêtes traditionnelles. Mais il tenait sa réputation de sa terrifiante habileté à subtiliser les sous-vêtements féminins à une vitesse impossible à suivre à l'œil nu et avec la douceur d'une piqûre de moustique. La victime restait imperturbable, ne s'apercevait de rien, et ce n'était que plus tard que le hasard ou la nécessité lui révélaient la perte de sa lingerie. Être bien dévêtue par Lupino était devenu une devise de la *jet-set*, figurait sur le CV des dames. Notre ami en vivait.

Il n'avait guère changé depuis notre dernière rencontre. Plus chauve, un peu forci, mais la même médiocrité grise dans la moustache et le visage. Les mains étaient sa seule note de couleur :

menues et véloces comme des colibris fantastiques. Mais il s'en servait peu et les tenait toujours dans ses poches, comme des bijoux dans des étuis en peau de chamois. En cet instant, il les gardait dans son pantalon, et ne me les tendit donc pas.

— Comment allez-vous, ma chère ?

— Bien, je suppose. Ma culotte est toujours à sa place.

— Oh, ne craignez rien du pauvre Roberto Lupino aujourd'hui ! s'exclama-t-il en se mettant à rire avec l'expression d'un phoque qui vient d'avaler une olive piquante : ce fut rapide comme l'éclair, comme le voyage d'une météorite en direction d'une caverne. Je me sens maladroit devant ce décor et ces femmes, si ce n'est pas une redondance de les mentionner conjointement ! Excusez-moi si je vous ai offensée, chère amie, ce n'était pas mon intention. Mais, sérieusement, vous avez vu cette décoration surchargée ? Même si, dans son ensemble, elle fait preuve d'un certain raffinement. Exception faite de cette barbarie zoologique.

Il désigna de la tête l'aquarium aux poissons déguisés où, en cet instant, un barracuda vêtu de cuir et de latex telle une dominatrice des profondeurs avalait un poisson en négligé imprimé.

— Un spectacle déplorable, approuvai-je.

— Et les toilettes ? Celles des hommes, avec votre respect, sont la sculpture en porcelaine d'une jeune fille grandeur nature. Excusez-moi de vous décrire la posture dans laquelle elle se trouve pour satisfaire à toutes les nécessités. *Ah, la misère de l'art* ⁽⁷⁾ !

— Je me demande à quoi peuvent ressembler les nôtres, fis-je, et Lupino rit de bon cœur.

— Et le coucou ! Vous avez vu ces pitreries ? Vous avez entendu les halètements ? *Mamma mia*, quel spectacle ! Vous avez observé avec la loupe qu'elle porte, pour tout vêtement, une culotte sur les chevilles ? Eh bien, plus maintenant !

Et dans un hop de prestidigitateur, Lupino sortit l'un de ses stradivarius de sa poche, et voilà que sur le bout de son index était posé une sorte de moustique noir et triangulaire.

— Vous la lui avez volée... murmurai-je, incrédule.

Il acquiesça, criaillant comme un paon. Il adore jouir de l'effet de surprise.

— La petite porte ne s'ouvre que cinq secondes toutes les cinq minutes, mais c'était largement suffisant pour Roberto Lupino ! s'exclama-t-il, triomphant. — Et je dus me rendre devant l'humour de ce gros petit bonhomme brandissant son minuscule trophée comme un

pêcheur le premier barbeau de la journée. Il le rangea et, soudain, parut sérieux. – Une décoration orgiaque, certes... Mais vous voulez que je vous dise, ma chère ? Pour Roberto Lupino, ce n'est pas de l'art ! Lupino mise sur la création naturelle, non sur l'artifice ! Regardez autour de vous : miroirs affolés, fornication microscopique, poissons déguisés en prostituées... Ah, *cara mia* : l'homme a oublié la sensation captivante de ce qui est élémentaire, le mystère de la nature simple !

— Suggérez-vous un retour aux cavernes ? m'enquis-je, moqueuse.

— *Cara donna*, je propose de purifier. De chercher avec notre œil intérieur, de trouver des chemins détournés à emprunter.

— Dans quel but ?

— Celui d'obtenir l'absolu unique ! s'exclama-t-il, presque offensé. De quoi d'autre peut-il s'agir ? Les êtres passionnés comme vous et moi n'ont que cette échappatoire possible dans ce monde vulgaire ! L'absolu unique ! Ici, au contraire, c'est la diversité multiple qui abonde !

Des serveurs au torse hypertrophié, la dernière mode dans les fêtes de salon, l'un en livrée et l'autre en tenue de femme de chambre libertine, unis par le tronc tels de vrais siamois et trottant au rythme de chevaux de trait, nous offrirent à boire. Leur aspect donnait tellement raison à Lupino que je détournai le regard.

— Et qu'est-ce que l'absolu unique, dites-moi ? le défiai-je.

— Si je le savais, madame ! – Je ris de nouveau avant de constater que Lupino gardait son sérieux. – Ne vous moquez pas de Roberto Lupino, ma chère ! Fouettez-moi avec les applaudissements, qui sont l'arme du bouffon, mais sachez que je parle très sérieusement. La raison de ma mélancolie est cet épouvantable coucou. Je vous avouerai que, en subtilisant la culotte de la poupée située à l'intérieur, j'ai pensé : "Mais, Roberto, que nous arrive-t-il ? En quoi avons-nous transformé le plaisir, l'extase sacrée ? Qu'avons-nous fait du sexe, de la nature ou de la vie ?" Et j'eus honte de moi-même, madame. Moi, Roberto Lupino, le magicien de l'impossible, excité comme un singe en dérobant le mini-fétiche de vos *calzoni* ! Roberto Lupino, un sous-produit de la culture de la décoration, volant chez Hoffmann, entre les automates en chocolat et les poissons prostitués ! Et comment peuvent-ils appeler la nymphe des toilettes, sur laquelle j'ai procédé aujourd'hui à mes besoins ? *Wateréide* ? Oh, Roberto Lupino, quelle vulgarité !

En entendant son nom, trois femmes situées à proximité palpèrent leurs vêtements dans un geste presque superstitieux, ce fut comme si

elles avaient entendu tonner et s'étaient signées. En les voyant, Lupino retrouva sa bonne humeur et me fit un clin d'œil.

— Ne m'écoutez pas, *cara mia*. Je suis un simple renifleur de lingerie, vous savez. Mais ne vous inquiétez pas pour ma personne : je veux déclencher un ou deux scandales avant de rentrer chez moi. Je n'ai pas les idées très claires.

— Cela vous passera, affirmai-je. On dit que le travail apaise.

Et je le vis s'éloigner comme un requin entre des algues aux costumes provocants qui gesticulaient sur son passage pour finir par constater, peut-être avec tristesse, qu'elles avaient conservé leurs dentelles.

Entre ce moment et le cri, il ne se produisit rien de particulier.

Au début, j'ai comparé les fêtes à la vie. Permettez-moi maintenant une autre comparaison, antithétique, cette fois. La vie commence par un cri, les fêtes s'achèvent par un autre. S'il ne se produit rien d'aussi net qu'un cri, on ne peut pas dire que la fête s'achève. Sur ce point, feu et fêtes se ressemblent. Imaginez-vous dans un incendie : s'il n'est pas éteint, quand s'achève-t-il ? Avec la dernière flamme, l'étincelle, les braises, les cendres fumantes ? Et si la fête n'est pas interrompue, où se trouve le point de rupture ? Quand la musique se tait ? Après le départ du dernier invité et du dernier véhicule sur le parking ? Lorsqu'on commence à faire le ménage dans la salle vide ? Je pense comme Zénon d'Élée que tout trajet est infini, à bien y regarder. Il faut toujours être un peu brut pour en finir vraiment avec quelque chose : la finesse demande de l'infinitude.

(M^{me} Lefo prononça ces mots en fixant l'extrémité incandescente de sa cigarette, aussi rougeoyante que ses cheveux. Pour Soledad, qui n'a pas compris un seul mot de la brillante méditation, il ne fait pas de doute que la dame n'a pas l'habitude de la vulgarité. Elle ressemble tant à ce que la jeune fille voudrait être !)

Veillez m'excuser pour la digression. Pour reprendre le fil, je me rappelle que j'étais en train de choisir un cocktail Flamboyant sur un plateau situé à proximité, me demandant ce que contenait précisément un Flamboyant, quand je l'entendis, strident, bestial. Inutile d'ajouter que la fête s'acheva sur-le-champ et fut remplacée par une foule inquiète et coupable. Je fus encore plus surprise de voir surgir du centre du tumulte, comme d'une jungle, une silhouette agile et furieuse qui se jeta sur moi et me saisit par les bras.

— Où est-il allé ? Où vit-il ? Comment puis-je le retrouver ? me demanda-t-elle.

Je reconnus la belle et énigmatique panthère noire. Pour moi, c'était elle qui avait crié, cela ne faisait aucun doute.

— Avant tout, madame Karsova, et par simple curiosité, puis-je savoir de qui vous parlez ? fis-je calmement en me libérant de ses griffes.

— Du voleur de culottes. – Ses grands yeux russes dégageaient un éclat vert. – On dit que vous le connaissez ! Où habite-t-il ?

J'échappai à la torture par cet agent du KGB d'un mètre quatre-vingt-dix grâce à notre ambassadeur, les médailles accrochées sur son frac comme des guirlandes et faisant clic, clic, qui s'approcha de nous soutenu par un groupe aux sourires condescendants.

— Madame Karsova, calmez-vous, je vous en prie. Nous vous dédommagerons par une centaine de pièces de lingerie de votre choix, n'accordez pas une telle importance à ce banal incident. Sachez, madame, que, habituellement, dans les fêtes des principales capitales européennes, M. Lupino...

— Peu m'importe ! coupa la Karsova avec cette brutalité magnifique, déclenchant sans le vouloir des rires épars. J'exige que vous me la rendiez !

— Les Russes ne comprennent pas bien les coutumes occidentales, me murmura une vieille dame aux cheveux argentés.

— S'il vous plaît... – La Karsova, de nouveau tournée vers moi, avait opté pour la supplication. – Vous seule pouvez m'aider ! C'est très important, je vous en prie...

Qui aurait pensé que cette femme désespérée avait raison ?

Et ici, si vous me le permettez, je vais scinder mon histoire. J'ai dit que le cas de la disparition du slip de Katharina Karsova avait constitué un événement de premier plan, à l'origine de nombreux changements de la carte géopolitique, quoique les conséquences soient loin d'avoir été évaluées dans toute leur ampleur. Je préfère toutefois laisser gloser les experts en la matière. J'ai nettement plus envie de vous raconter comment s'est achevée l'affaire entre les deux protagonistes, récit qui, loin d'avoir la même importance que le vol en soi, pourrait donner lieu à d'intéressants exposés. Vous en jugerez par vous-mêmes.

Le lendemain, cédant aux prières de la victime, j'acceptai de l'emmener dans ma décapotable rouge à la résidence de Lupino dans la capitale française. J'imposai une seule condition, que la dame soucieuse accepta immédiatement, jouer le rôle du témoin oculaire de tout ce qui pourrait arriver. Je pressentais que le grand voleur allait me surprendre une fois de plus, et je dois dire que je ne me trompais

pas.

Il nous attendait à la porte de sa demeure, dans une veste d'intérieur à arabesques avec des revers de velours noir, et son corps rondouillet s'inclina dans une révérence.

— Mesdames, quel plaisir de vous revoir... Votre présence illumine l'humble foyer de Roberto Lupino... À quoi dois-je cet honneur ?

— Allons droit au but, l'interrompit la Karsova. Vous avez quelque chose qui m'appartient.

— Nous avons tous quelque chose qui appartient à d'autres, madame, répliqua Lupino sur un ton ambigu. Ce qui compte, c'est de savoir jusqu'à quel point les autres veulent le récupérer. Entrez, mesdames, dit-il en désignant un couloir avec un geste d'*entertainer*.

Les maisons de Lupino lui ressemblent : sympathiques et grises à l'extérieur, truquées et surprenantes à l'intérieur. Leur décoration est pourtant sobre et révèle le penchant de leur propriétaire pour la simplicité. Il peut y avoir des portes secrètes, mais ce sont les portes habituelles, naturelles voire familières. Celle qu'il nous montra pour l'occasion se cachait derrière la traditionnelle tranche d'un livre sur l'étagère. Le salon auquel nous accédâmes était le seul péché mignon que s'autorisait Lupino en matière d'ornement. Là, accrochés au mur comme des papillons aux ailes étalées sur des panneaux dorés proclamant leur genre et leur origine, figuraient ses trophées de chasse : des centaines de slips, un grand nombre de soutiens-gorge, bas, collants, un coin réservé aux jupons, et même à quelques corsets, le tout fixé par des épingles. L'objet que je me rappelle le mieux était une facétie : une couche sale de bébé dans un cadre en bambou que lui avaient offerte des amis farceurs.

— Comme vous pouvez le constater, commentait Lupino en désignant les murs, tel un maître de cérémonie, les victimes n'ont pas l'habitude de les réclamer. J'en suis même venu à penser, sans mépris envers leur sexe, que certaines sont ravies de la rapidité avec laquelle elles les perdent. Mais que vous, madame Karsova, une dame de la *high class*, très belle et très riche, si vous me permettez les superlatifs, vous montriez si soucieuse de récupérer une pièce minimaliste, soit dit en passant, assez minimaliste... même pas exceptionnellement onéreuse... pousse Roberto Lupino à se poser des questions. Beaucoup de questions !

Et il avait ce rire sympathique de dauphin dans un delphinarium, si sot et si joli.

— C'est le souvenir d'une nuit d'amour, trancha la Russe, qui avait sorti un chéquier. Combien en voulez-vous ?

— Madame, je crois que vous confondez la vie Spartiate de Roberto Lupino avec la misère. Gardez votre argent, je vous en prie. Croyez-vous que je n’aie pas de cœur ? Supposez-vous que Roberto Lupino accepterait un seul billet de vos jolies mains pour vous rendre le... comment avez-vous dit ? “le souvenir d’une nuit d’amour” ? — Sa main droite, tout aussi rapide que sa langue, avait sorti en un clin d’œil un élastique en dentelle noire, qu’il tenait entre deux doigts. — *Ecco*, madame. Je vous rends votre slip. Je regrette profondément de vous avoir choisie par pur hasard pour mon innocente diversion de la fête d’hier. Amusez-vous bien, ma chère. Mais... ? Qu’y a-t-il, madame ? N’est-ce pas le vôtre ? Me serais-je trompé ? — Lupino lui tenait tête, bombant le ventre, les pouces pinçant les revers de sa veste. La Karsova, qui avait deux têtes de plus que lui, semblait beaucoup plus faible après lui avoir arraché la pièce de lingerie et la palpant nerveusement : une sorte de Blanche-Neige russe dans les mains d’un nain moustachu. — Ou alors vous cherchez le petit appareil qu’il dissimulait dans l’élastique ? *Ma, carissima mia*, ne me regardez pas comme ça ! Vous comptiez vraiment tromper Roberto Lupino avec votre ridicule “nuit d’amour” ? Roberto Lupino sait tout ! Tout !

Et après ce merveilleux *coup de théâtre*⁽⁸⁾, il se remit à rire comme un enfant.

— Dites-moi une bonne fois combien vous voulez. — La Russe tripotait, maintenant tout à la fois, slip et chéquier. — Je vous paierai ce que vous voudrez !

— *Bella mia cara*, je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de votre argent ! Vous m’offensez par votre insistance, pour ne pas dire que vous vous offensez vous-même : que dire d’une femme qui fait commerce de ses culottes ? — Hiératique, la dame se dressa, menaçante, et fit demi-tour. Mais les paroles de mon ami l’arrêtèrent. — Et n’allez pas demander de l’aide à vos sbires. Le petit appareil se trouve dans une enveloppe, à la banque, avec pour instruction précise d’être remis à l’ambassade s’il m’arrivait quelque chose. Je suis intouchable, madame, mais aussi agaçant que les mouches d’automne.

La Karsova montra une belle collection de dents étincelantes.

— Assez joué, monsieur Lupino ! Je perds patience !

— Madame Karsova, maintenant, c’est moi qui distribue les cartes ! fit Lupino en pointant un doigt vers la poitrine de la dame. Alors montrez-vous plus patiente que vous ne l’avez été envers votre slip. Roberto Lupino ne veut pas d’argent, je le répète, il a tout ce qu’il lui faut, voire davantage ! Roberto Lupino est un homme gris et médiocre, sans ambitions faciles ! Ce n’est pas de l’argent que j’attends de vous, mais je ne vous offrirai pas non plus ce petit appareil.

— Alors ?

Il sembla réfléchir, même si j'étais sûre qu'il savait déjà ce qu'il allait demander.

— Un échange. Votre slip, appareil inclus, en échange de vous.

— De moi ?

— En échange de pouvoir disposer de vous une seule nuit.

La Karsova, KO pour la deuxième fois, fit une chose que je n'aurais pas crue possible : elle ouvrit davantage ses yeux verts déjà très grands. Après quoi, lorsqu'elle fronça les ailes de son nez d'une extrême pâleur et incurva ses lèvres sensuelles, cela n'eut absolument rien d'aussi impressionnant.

— Je comprends, dit-elle avec mépris.

— Non, vous ne comprenez pas ! – Lupino semblait plus irrité que jamais. – Vous êtes d'une beauté surnaturelle, comme M^{me} Lefo, ici présente ! – Je souris devant le mensonge courtois. – Vous êtes, je le répète, d'une beauté surnaturelle, et vous pensez que Roberto Lupino est un *porco* ! Mais n'ayez pas peur, madame ! Je n'ai pas l'intention d'abuser de vous, du moins pas dans le sens où vous l'entendez ! Ne vous trompez pas dans l'autre sens, bien sûr. L'espace dans lequel évolue Roberto Lupino n'est pas de ce monde ! Je suis un saltimbanque sur la corde raide de la normalité. Le péché me répugne, mais aussi la vertu, le mariage, la luxure, la chasteté, la pureté, la répression et le libertinage ! Tous les déguisements de l'existence horripilent Roberto Lupino ! Mais l'art, ah, la passion pour l'art... ! La recherche de la simple perfection, l'extase de la révélation pure, la nature de la fantaisie ! Appelez ça comme vous voudrez : le désir de l'impossible, l'absolu unique... ! Ça, c'est Roberto Lupino ! Quand je dis que je souhaite disposer de vous pendant une nuit, j'entends par là que je veux vous utiliser comme un outil, une possibilité théorique, une matière à spéculation, une hypothèse pour une découverte à venir...

La Karsova me regardait, déconcertée : "Il est dingue ?" semblait-elle me demander. Je haussai les épaules dans une réponse que j'espérais suffisamment anglaise pour être comprise par une Russe. Notre hôte remarqua sans doute notre aparté, car il redescendit immédiatement de son nuage lupinique.

— J'irai droit au but, "camarade" Karsova, comme vous le souhaitez. Je vous rendrai votre microfilm où se cachent, j'en suis sûr, tous les documents que votre complice a photographiés à l'ambassade, à condition que vous soyez à moi pendant une seule nuit.

— Vous l'avez déjà dit, contre-attaqua-t-elle. Ce que je veux savoir,

c'est ce que vous attendez de moi.

À cet instant, après lui avoir adressé un regard amusé, Lupino le lui expliqua.

Au retour, la Russe se tint droite et raide sur son siège, bras et jambes croisés. Ses courts cheveux de jais semblaient à l'épreuve de la bourrasque qui assaillait ma décapotable. Elle ne fuma même pas. Elle ne desserra les dents que pour lâcher :

— Cet idiot ne comprend pas l'importance pour le monde de remettre ce microfilm entre les bonnes mains !

— J'ai toujours pensé que le monde finirait par dépendre de ce qu'une femme a dans sa culotte.

Elle me transperça de son regard vert.

— Et il ne veut même pas d'argent ou de sexe. Pourquoi veut-il me faire commettre cette chose stupide ?

— C'est difficile à expliquer. Cela a un rapport avec l'absolu unique et les *wateréides*, mais je crois que lui seul est capable de le comprendre. Ne le prenez pas ainsi. Je suis sûre que cela se terminera aussi bien que possible, ajoutai-je, révélant mon penchant secret pour Leibniz.

Le dimanche, j'arrivai à l'immense maison où se tenait la fête vers vingt-trois heures. Tout était sombre, hormis la lune, et je me rappelai que Lupino n'autorisait même pas les lampes. Les silhouettes somnolentes des voitures dans l'entrée m'apprirent que de nombreux invités étaient déjà arrivés. Il faisait une nuit magnifique aux abords de Paris. On n'entendait que le code chiffré des grillons.

Lupino m'attendait dans l'escalier situé à l'entrée, comme d'habitude, pingouin prévenant dans un smoking classique à plastron blanc.

— Ah, *cara mia*, vous êtes si ponctuelle ! Et tellement belle, si je peux me permettre ! Votre présence nous devenait indispensable !

— Vous vous ennuyez à ce point ?

— Loin de là, *bellissima* ! comment vous dire ! nous frôlons l'infini, l'extase, le... le... !

— L'absolu unique, résumai-je.

— Oui. L'absolu unique.

Nous échangeâmes un regard silencieux, lui sans un sourire, je suppose qu'il ne voulait pas gâcher d'une moue le clair-obscur parfait de ce bonheur. Je compris même que, dans sa frénésie débridée, il aurait pu tomber amoureux de moi à cet instant précis, et pour lui

éviter dans la mesure du possible cette erreur fatale, je m'écartai et lui désignai la maison.

— *Andiamo*.

Lupino pénétrait à l'intérieur, vide et manifestement plongé dans l'obscurité, je ne pouvais me départir d'une certaine émotion en songeant que j'allais contempler le résultat de son incroyable plan.

Je me rappelais la tête de la Russe quand mon extraordinaire ami le lui avait décrit :

— Je veux donner une fête particulière, et vous en serez l'unique décoration, madame. Je souligne bien : unique. Il n'y aura pas de meubles, d'ornements ou de lampes. Pas de poissons habillés comme des prostituées, de miroirs mutants, de coucous pornographiques... Un salon vide, et vous, aussi immobile que possible. Silencieuse, sans un geste. Debout, immobile, muette... pendant une nuit.

— Vous êtes sérieux ? avait-elle demandé.

— Roberto Lupino plaisante toujours, mais ce qu'il dit est sérieux. Admettez de surcroît que je ne vous demande pas grand-chose : rester silencieuse et tranquille devrait être facile pour toute personne travaillant sous les ordres d'un gouvernement.

— Vous êtes fou, avait-elle dit, insistant sur le mot.

— Merci, reconnut Lupino avec sincérité. Lupino ne se sent pas offensé d'être traité de fou, madame. C'est comme lorsque mon père me traitait de "crétin" : cela me faisait penser qu'il m'enviait. Mais, fou ou non, qui décide ?

Le soupir de la Karsova m'émut moi aussi, comme une onde de choc.

— Quand cela aura-t-il lieu ? demanda-t-elle.

— Dans deux ou trois jours, ce dimanche. Pas ici, bien sûr, mais dans une autre de mes maisons, qui est vide. Vous décidez ma fête et je vous rends le microfilm à la fin. Il y aura une cinquantaine d'invités, y compris, bien entendu, M^{me} Lefo. Mais vous n'avez pas à craindre que cela sorte de mon cercle, madame Karsova. Les amis de Roberto Lupino sont comme lui, ne redoutez donc aucune indiscretion.

— Et je suppose que je ne pourrai même pas porter ça, dit la Karsova avec cynisme, soulevant le slip. Je me trompe, monsieur l'"artiste" ?

— Du tout au tout, madame ! — Lupino avait l'air scandalisé. — L'erreur est un luxe que Roberto Lupino ne se permet jamais, pas même quand il vole un slip, et il ne commettrait jamais celle consistant à vous faire décorer dévêtue ! Ce n'est pas votre beauté,

qu'il veut obtenir, mais *vous*. Vous, qui, comme tout le monde, êtes plus que vous-même. En fait, j'ai décidé que ce soir-là, vous porteriez une tenue très innocente, qui n'aurait rien d'extravagant.

— Et qu'est-ce que ce sera ? demanda-t-elle, s'efforçant de ne pas l'imaginer.

— Un uniforme de collégienne.

(“Quoi ?” sursaute Soledad.)

Je me rappelais ce dialogue fantastique tandis que nous arrivions au salon. Il n'y avait ni lumière ni autre son que celui de nos pas. Je me rendis compte de la taille de l'espace grâce au reflet de la lune qui brillait devant les fenêtres. Une cinquantaine de silhouettes immobiles d'hommes et de femmes, vêtus avec une élégance simple, formaient une sorte de demi-cercle tenant des verres et des plateaux. Lupino me guida quelque part au premier rang, et je me mis, comme tous, à contempler la décoration.

Au début, on ne voyait que l'ombre d'une femme debout, tournée vers nous. Puis la lune dessinait ses cheveux courts et noirs, le visage très pâle, les épaulettes d'une veste noire avec un écusson argenté sur la poche supérieure, le col d'une chemise blanche, une jupe plissée jusqu'aux genoux, des chaussettes blanches et des souliers noirs...

(“C'est mon uniforme ! Comme c'est étrange !” Soledad a l'impression que M^{me} Lefo a improvisé tout cela pour elle, mais elle n'en comprend pas la raison.)

En prêtant attention, on distinguait son expression, à la fois ennuyée et résignée, on l'entendait respirer, on voyait les battements de ses paupières, parfois de légers changements de posture, le poids du corps passant d'un pied sur l'autre, les gestes minimes des mains le long du corps jouant avec un pli de la jupe, la nette déglutition de la salive troublant l'harmonie du cou, la langue créant une boule dans l'une ou l'autre joue, les mâchoires tendues un instant et détendues l'instant suivant. En observant bien, on la voyait regarder au plafond sans bouger la tête ou presque, ou en avant, ou vers soi. On la voyait fermer les poings puis les ouvrir, remuer les doigts de pieds à l'intérieur de ses mocassins, se redresser et projeter le buste, se détendre et se ramollir, réprimer un bâillement, claquer la langue en la décollant du palais. Et ainsi au fil des minutes, des heures, jusqu'à ce qu'on distinguât enfin la fureur contenue, les envies de crier, la rage qui mord les lèvres, le regard de défi en coin, le désespoir, la

confusion, l'intention de poser une question, le "assez, je vous en prie", le "je n'en peux plus", la recherche de compassion, la distraction, le souvenir imprévu, le retour à la réalité, le désir de savoir combien de temps il reste, la rébellion de ses muscles, la sueur qui perle sur le front, les lèvres entrouvertes, au long des minutes, des heures. Et après avoir vu tout cela, deviner son corps comme un symbole, son corps qui n'est plus le sien, qui est désormais le mien, celui de tous ceux qui la regardent et se voient en elle, ainsi, au gré des minutes, des heures, jusqu'à penser "mon Dieu, quelle scène parfaite, quel décor sublime, quel mystère exquis", voir enfin quelque chose de vraiment différent, quelque chose qui vaille la peine, inexplicable et très lointain, quelque chose qui a toujours été là mais que nous ne voyons jamais, qui est vraiment original et unique, quelque chose qui vous fait penser que l'existence est mystérieuse, quelque chose qui est près mais loin, précisément parce qu'elle est trop près, qui vous imprègne et m'imprègne, que je possède mais que je n'obtiens pas, que je n'atteins pas, que je dépasse, qui est moi, moi-même, moi...

À la fin, murmures passionnés, étonnement, compliments unanimes, applaudissements, admiration et commentaires face à l'avènement d'une époque nouvelle, d'un temps nouveau.

Ce fut ce que je sentis, ce que nous sentîmes tous, lors de cette fête inoubliable chez Roberto Lupino, en contemplant la décoration.

("Moi, moi-même", pense Soledad, les yeux clos.)



“J’ai moi-même été un chat.”

Il s’appelait Pachito et c’était le croisement entre deux races, elle ne sut jamais lesquelles. Mais le résultat s’étirait dans les couloirs, agitait ses petites pattes en l’air quand on le renversait sur le dos, si doux, avec ce pelage tacheté de marron et ces moustaches longues et fines. Une semaine après qu’on le lui eut offert, il tomba malade et mourut. Cela arrivait manifestement aux tout jeunes chats, qui quittaient la vie comme une poignée de poussière jetée par la fenêtre. Elle le vit mourir : il était allongé sur un carton de yaourts posé contre le mur de sa chambre et ses yeux, qui ressemblaient à deux tasses de café vues d’en haut, devinrent deux trous. Ils étaient encore noirs, mais ce n’était plus une couleur, juste un vide.

— Ne meurs pas, Pachito, lui dit-elle.

Et sans y réfléchir à deux fois, profitant de l’impression que lui avait produite ce visage triangulaire et immobile, elle s’assit à son bureau, ouvrit son cahier et se mit à écrire un conte où elle était Pachito et s’étirait, grise et poilue, dans les couloirs de la maison d’une fillette appelée Soledad. Peu après, elle en écrivit un autre sur sa mère. Il ne fut pas aussi réussi et elle l’abandonna, mais elle découvrit qu’elle aimait raconter les êtres qui n’étaient plus. Surtout, elle aimait penser qu’elle était ces êtres.

“J’ai été un chat, j’ai été maman, j’ai été mes grands-parents... Dans un conte, je suis qui je veux.”

Elle ignore pourquoi elle y songe quand M^{me} Lefo achève sa

première histoire : peut-être parce que, à cette occasion, à la différence des autres fois, c'est le personnage qui a tenté de lui ressembler. Elle reconnaît la sensation familière consistant à regarder quelqu'un et à penser que, en le regardant, elle l'invente. Elle n'en a jamais parlé à personne.

Un silence s'établit, celui qui suit presque toujours les histoires. Rien ne semble avoir changé de place ni d'aspect : M. Formes, M^{me} Lefo, la dame en blanc et M. l'Évêque sont toujours là, autour de la table. Il doit faire nuit, quoiqu'il soit difficile de s'en assurer, dans ce sous-sol éclairé par des bougies, et elle n'ose demander l'heure. L'excursion doit être terminée et son père très inquiet pour elle. Ou non, peut-être personne ne la regrette-t-il. Après tout, aucune des deux éventualités ne modifierait sa situation. Elle ne peut pas dire à ces messieurs dames autour de la table : "Je suis désolée, mais je m'en vais." Elle *leur appartient* depuis l'instant où elle a ouvert la porte et a accepté d'entrer. Comme la décoration de l'histoire de M^{me} Lefo : silencieuse et muette, elle doit rester là. Et puis, les contes lui plaisent de plus en plus. Ce serait merveilleux de les entendre tous.

— Sers le vin, petite, lui dit M^{me} Lefo, en toussant un peu.

Soledad s'empresse de prendre la bouteille que lui tend l'Évêque. Elle décide de commencer par M^{me} Lefo, qui reprend la parole.

— Que penses-tu de l'histoire ?

Cette fois, la question est facile ! La dame fait preuve de davantage de subtilité et de compassion que cette brute de M. Formes. Pour la récompenser, Soledad ne se contente pas d'un simple adjectif.

— M. Lupino a obtenu ce qu'il voulait.

Les nuages de fumée s'étirent comme des serpents.

— Et que voulait-il ?

Cela lui semble plus difficile. M^{me} Lefo peut donc l'embarrasser si elle le souhaite !

— Je ne... Je ne sais pas. Voir cette femme habillée de la sorte, peut-être...

Ce qui est amusant, c'est qu'aussi bien M. Formes que l'Évêque prennent la question à cœur et répondent presque en même temps qu'elle :

— De l'obéissance, dit le premier.

— Du plaisir, dit l'Évêque.

M^{me} Lefo les ignore : elle se concentre sur Soledad.

— Je vais poser la question sous une autre forme. Tu crois que ce

qu'il a obtenu est bon ou mauvais ?

— Bon, répondit-elle sans hésiter, même si j'ignore pourquoi.

— Bien. – La dame a allumé une autre cigarette. – Voyons ce que tu penses de mon autre histoire. Elle s'intitule "Jennifer Budoski".

Soledad écoute en finissant de servir M. Formes et l'Évêque, pour revenir sur ses pas et remplir le verre de la dame en blanc, qu'elle avait momentanément oubliée car elle n'intervient jamais. Puis elle place la bouteille sur la table et reste entre les deux dames. Tout à l'heure, elle avait froid, maintenant elle a chaud. La chemise à manches courtes colle à sa peau en sueur.

Mais cela ne l'empêche pas de continuer à écouter.



JENNIFER BUDOSKI

Là-bas, à Cavennes, il y a des histoires. Il y en a dans tous les villages, mais à Cavennes, il y en a tellement et de tellement fantastiques, qu'elles lassent la vérité, la font battre en retraite d'épuisement. On finit par croire que dans ce village, la vérité et le mensonge n'existent pas. Parce que, on le sait là-bas, ils ne sont que deux histoires parmi d'autres, interchangeables, et après un délai raisonnable, tout aussi véridiques.

Ce fut la raison pour laquelle je me rendis à Cavennes il y a deux hivers, et y passai une nuit à écouter des histoires. La plupart, bien sûr, concernant Lustucru.

— Lustucru était un garçon dégourdi, madame, me disait l'un de mes meilleurs informateurs, un type à la peau cendrée sillonnée de rides, avec une casquette grise et de petits yeux, qui n'en finissait pas de boire son verre de vin. Un de ces gentils garçons comme on n'en fait plus, car la majeure partie s'en va maintenant faire ses études à la capitale. Mais Lustucru était de ceux d'avant, madame, de ceux de Cavennes, qui n'émigraient pas parce qu'ils aimaient le village et la campagne. Tous les voisins le disaient : sa famille avait vraiment de la chance.

Jusqu'au jour où il découvrit la photo froissée.

Je me demande, madame, qui avait bien pu la déposer là, au milieu du chemin, entre les canaux d'irrigation. Il s'agissait d'une page

arrachée à une revue, tout le monde en est presque sûr, mais qui avait pu la déposer là, et pourquoi ?

Certaines personnes à qui d'autres avaient raconté cette histoire me la rapportèrent : un midi, en plein soleil, quand Lustucru rentrait du travail, le sort fit qu'il trouva cette feuille chiffonnée et qu'il la ramassa avant tout parce que le pauvre garçon n'aimait pas que l'on jetât des saletés par terre.

— Eh, Lustucru ! l'appelèrent ses compagnons.

Mais il ne répondit pas et continua à contempler ce papier froissé et sombre.

— Qu'est-ce que c'est, Lustucru ? Que regardes-tu ? lui demandait-on.

Ils le virent introduire la feuille dans sa poche et s'éloigner aussi silencieux qu'un étang en hiver, madame, ou qu'un caillou.

Le lendemain, sa mère en parlait au marché. Elle en informait tout le monde, sans très bien savoir à qui s'adresser.

— Quelle mouche a piqué mon Lustucru ? Hier, il rentre des champs, il va s'enfermer dans l'appentis, ne mange rien de la journée, je l'appelle et il me dit qu'il n'a pas faim, je lui demande s'il a mal à la tête et il me répond : "Oui, maman, j'ai mal à la tête, avec tout ce soleil." S'il allait tomber malade, maintenant !

Le père disait la même chose de son côté :

— Et si notre Lustucru allait tomber malade !

C'était leur seul fils, et ils avaient besoin de lui pour les aider. Mais les amis du jeune homme dirent à son père que non, il n'était pas malade, qu'il avait vu une feuille volante arrachée à une revue et qu'elle l'obsédait.

— Mon Lustucru ne lit pas, dit le père.

— Mais c'était une photo, lui répondit-on. D'une fille, certainement. Il est amoureux, le Lustucru !

Et ils riaient à gorge déployée.

Il ne fallut pas davantage de moqueries au brave homme pour comprendre la situation. Il rentra chez lui la tête basse, sans même oser appeler son fils, qui était toujours dans l'appentis.

— Le gamin a seize ans, et il ne connaît rien à la vie ! se lamentait-il.

— Si, le reprenait sa femme. Il a peut-être seize ans, mais il lit déjà les revues, il écoute la radio, il est allé au cinéma. Je te dis que mon Lustucru a un problème.

— Quoi que ce soit, demain il va aux champs, ou je déchire cette photo, trancha le père.

— C'est la faute de la fille sur la photo, s'interposa la sœur de Lustucru, la préférée de la famille, une turbulente fouineuse à la voix flûtée. Elle s'appelle "Jenifeboski" et elle brille la nuit !

La petite était entrée dans l'appentis en se faufilant par un interstice entre deux planches, et elle avait épié son frère. Lustucru était en slip, assis par terre, regardant la feuille et répétant ce nom d'une voix gutturale. Elle, la reine de l'univers, se mit à crier.

— Lustucru, fais-moi voir ! Montre-moi Jenifeboski, Lustucru, ou je dis à tout le monde qu'elle brille la nuit !

Lustucru la regarda comme s'il ne la connaissait pas, répéta une fois de plus ce nom, si c'était bien ça, et, sans la lui montrer, il referma la main dessus et grimpa par une échelle jusqu'à la partie la plus sombre de l'appentis, qui faisait peur à la petite.

— C'est vrai, qu'elle brille la nuit ? demanda le père.

— Oui, oui, elle brille ! – En acquiesçant, la petite agitait sa longue queue de cheval qu'affectionnait son père. – Elle brille comme une étoile !

— Comme une étoile, oui, mais de cinéma ! leur expliqua le lendemain avec bonne humeur Gaspard, le médecin de Cavennes, petit homme affable et savant que les parents avaient fait venir pour parler à Lustucru. C'est là tout le mystère : Lustucru a trouvé la page d'une revue où figurait la photo d'une actrice de Hollywood et il en est tombé amoureux. L'un de ces amours impossibles que nous éprouvons tous à son âge. Il n'y a là rien d'inquiétant, cela lui passera. Le monde actuel nous tente de plus en plus par des visions fausses et parfaites, et le garçon à l'âge des obsessions.

Père, mère et fille l'écoutaient, étonnés de sa sagesse.

— Il vous a dit tout cela ? demanda le père.

— Non, absolument pas. Mais l'expérience permet de tirer des conclusions, vous savez. Au début, il ne voulait même pas me laisser entrer. "Lustucru, ouvre, c'est moi, Gaspard !" lui disais-je. Il ne répondait pas et se contentait de répéter ce foutu nom régulièrement, jusqu'à ce que je finisse par comprendre ce qu'il disait. J'ai souri et lui ai demandé : "C'est son surnom, Lustucru ? *Jennifer Budoski* ?" Il n'a pas répondu, mais, quelques instants plus tard, il m'a ouvert la porte et il était là, un peu négligé et pâle, mais comme d'habitude. "C'est comme ça qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?" lui ai-je demandé.

C'est le nom de la fille sur la photo, non ? Et il a acquiescé. "Qui

est-ce ? Une actrice ? Ce nom ne me dit rien, mais je suis vieux et je ne connais pas la moitié des célébrités aujourd'hui. C'est une actrice de Hollywood ?" Et il a acquiescé de nouveau. Alors, rassuré parce que j'avais gagné sa confiance, j'ai ajouté : "Lustucru, mon garçon, puis-je t'expliquer quelque chose ?" Et je lui ai parlé pendant une demi-heure. Il m'a écouté très attentivement. Je lui ai dit qu'il n'était pas bon de mettre tant de passion dans un rêve. Que les acteurs et les actrices de Hollywood sont des rêves, qu'à son âge, j'étais amoureux d'une dénommée Bette Davis et que s'il rencontrait un jour la dénommée Jennifer, il serait certainement déçu. Qu'avoir de l'imagination, c'est très bien, mais il faut garder les pieds sur terre. J'ai ajouté que sa conduite vous inquiétait vraiment, et je lui ai demandé de sortir de son isolement et de revenir à la vie. Il a tout accepté. Vous voyez. D'ici peu, il redeviendra le Lustucru habituel. Si tous les problèmes des jeunes se résolvaient ainsi !

— Mais la photo brille dans l'obscurité, insista la petite.

— Comment le pourrait-elle ! Tu as plus d'imagination que ton frère !

— Vous l'avez vue ?

— Non, il ne me l'a pas montrée. Et je doute qu'on doive l'y obliger. Cette photo est son innocent petit secret.

On imagine sans peine le bonheur avec lequel presque tous, au sein de la famille et à l'extérieur, accueillirent le bon sens de Gaspard. Et quand je dis presque tous, je veux dire que ce n'était pas le cas de tout le monde. En fait, une personne resta malheureuse, la mère. Ceux qui l'entendirent sur le marché ce matin-là le racontèrent à d'autres qui me racontèrent ensuite qu'elle disait :

— Mon Lustucru a menti au docteur.

Elle répétait la même chose à la maison, jusqu'à ce que le père, comptant récupérer son fils pour le travail, perde patience.

— Qu'est-ce que tu en sais !

— Je ne le sais que trop ! Mon Lustucru n'est pas amoureux. Rappelle-toi, quand il est tombé amoureux de Simone, celle des Jonfret. C'était autre chose !

— Comme si tu en savais plus que le médecin, toi !

— Je suis sa mère et je le connais !

— Alors dis-moi ce qu'il a.

Pendant un instant, on n'entendit que l'eau qui coulait dans l'évier et le frottement de la lavette contre les assiettes. Un sanglot s'unit à ces bruits.

— Une chose terrible, dit-elle à la fin.

Mais même la mère finit par donner raison au docteur dans l'après-midi, lorsque Lustucru quitta l'appentis pour dîner en famille. Il parla peu, c'est vrai, mais il mangea avec appétit, et voir manger ainsi un enfant rassure une mère. Ce soir-là, la brave femme se sentit si bien qu'elle accéda même aux prières de son mari, qui la désirait depuis des jours. Et l'on raconte qu'ils étaient en pleine action quand ils furent interrompus par des cris. Ils étaient si terrifiants que toute la maison en était secouée. Ils coururent tous comme des morts-vivants jusqu'à la chambre de Lustucru où ils trouvèrent le pauvre garçon nu, nu comme un ver, recroquevillé sur le lit, cramponné à ses jambes et tremblant.

— Maman ! gémissait-il, terrifié. Maman ! Maman ! Maman !

— Mon Lustucru ! criait la dame en l'étreignant. Mon fils ! Mon Lustucru !

Ceux qui l'apprirent dirent qu'il s'écoula une demi-heure avant que le garçon ait pu prononcer deux mots. Ses dents s'entrechoquaient si fort que son père enroula un bout du drap qu'il lui mit dans la bouche afin de lui éviter de se mordre la langue. Et quand il fut capable de parler, il raconta une chose extrêmement curieuse.

Il avait rêvé, dit-il, qu'il partait à Hollywood en train pour voir Jennifer Budoski. Hollywood était un champ rempli de statues sous la lumière de la lune, où se promenaient des gens silencieux. En regardant ces derniers, il avait frissonné, car leurs yeux brillaient comme les petites perles représentant les larmes sur les statues des saints.

Parvenu à ce point, il se remit à crier, et plus personne ne comprit un mot de ce qu'il dit par la suite. Que les gens s'étaient dévêtus, et que ce n'étaient plus des personnes, mais des chiens. Ceux-ci touchaient mutuellement leurs parties intimes et se poursuivaient comme l'un de ces troupeaux féroces qui courent la montagne, et avaient le cou chargé de bijoux, les dents montées comme des postiches, les griffes comme le mercure des miroirs, l'appendice comme un champignon vénéneux et la chose des femelles ouverte et sanglante comme une estafilade causée par un poignard sur la peau d'un bébé. Et soudain ce ne furent plus des chiens, mais quelque chose de très différent. Quelque chose qui n'avait rien à voir avec des animaux ou des personnes. Parmi eux se trouvait Jennifer Budoski, et en la voyant, il sut qu'il allait devenir fou. À l'instant précis où elle le regarderait, son cerveau se figerait comme du lait caillé et déborderait, aigre, par ses oreilles. C'était pour cela qu'il s'était réveillé en criant.

— Ah, bon, dit le père. Ce n'était qu'un rêve.

Mais il était lui-même impressionné par le récit de Lustucru.

(“N’importe qui le serait, pense Sol, ébranlée. De quel genre de rêve s’agissait-il ? Je ne suis même pas capable de le répéter !”)

Le pauvre Lustucru dormit toute la journée du lendemain et disparut à la tombée de la nuit. Sa mère le sut avant tout le monde, quand elle se leva très tôt pour s’assurer que le jeune homme se reposait paisiblement.

— Lustucru ! cria-t-elle en découvrant le lit vide. Ah, mon Dieu !

Dans la cuisine, les portes du placard étaient ouvertes et il manquait du fromage, un peu de lait et une miche de pain. La porte d’entrée était ouverte elle aussi, et tout le monde sortit, jusqu’à la petite sœur, en pyjama ou en chemise de nuit.

— Lustucru ! Lustucru, eh ! l’appelait-on.

Il faisait nuit noire, car les nuages cachaient la lune, une lune sombre et maladroite comme un scarabée.

— Il est parti à “Jolibud” ! dit la fillette en pleurant.

Ce fut plus tard, en ramassant le drap tombé dans sa chambre, que la famille trouva ce papier sombre et froissé que Lustucru avait dû laisser derrière lui avant de s’enfuir. Et on raconte que depuis, la petite passait son temps en classe à fixer un point dans la chaux fissurée du plafond de l’école avec des yeux aussi blancs que la chaux. Que le père partait aux champs mais ne travaillait pas : il restait tranquillement assis sur les terres moissonnées, la bouche grande ouverte et baveuse. Que la mère, seule à la maison, épluchait des kilos de pommes de terre avec un couteau jusqu’à les transformer en fils qu’elle continuait à éplucher, et qu’elle n’arrêtait pas avant d’arriver à son propre doigt, puis à l’os. Et si quelqu’un leur demandait quoi que ce soit, ils répondaient toujours par deux mots qui ressemblaient à “Jennifer Budoski”, même si ce n’était peut-être pas ce qu’ils disaient, car seul le Dr Gaspard avait songé à ce nom.

Une nuit, ils disparurent eux aussi. Les voisins trouvèrent la maison vide mais pleine. Je veux dire qu’il n’y avait personne, mais rien ne semblait manquer, pas un objet, pas un vêtement, comme si toute la famille était partie dévêtue et unie, comme les morts partant au ciel.

Certes, il y avait une feuille de papier sombre et froissée en haut du tas de bois, dans la cheminée, entouré d’allumettes éteintes. C’était comme si on avait tenté à plusieurs reprises de le brûler mais que personne n’avait finalement osé approcher la flamme.

Ni Lustucru ni sa famille ne réapparurent jamais.

Voulez-vous savoir ce qui arriva à ce papier, madame ? Demandez à Martial. Ce fut lui qui le récupéra dans la cheminée et le rangea dans une poche. Il ne dit à personne ce qu'il contenait ni ce qu'il en avait fait par la suite. Une nuit où nous vidâmes un grand nombre de bouteilles, j'essayai.

— Elle devait être jolie, la salope... Cette prostituée sur le papier de Lustucru, hein, Martial ?

Il me regarda d'un air égaré.

— La prostituée sur le papier ? Il était noir des deux côtés, mon vieux !



Elle lui fait peur.

L'histoire de Lustucru.

Elle a lu suffisamment de contes pour savoir que chacun en recèle de nombreux autres, mais dans le cas de celui de Lustucru, ces "autres" ne lui plaisent pas.

Elle reste tranquille et silencieuse, escomptant que personne ne lui pose de questions.

Son espoir s'évanouit vite. En fait, ils attendent tous son intervention, même si c'est M^{me} Lefo qui l'exprime à voix haute.

— Alors ? Qu'as-tu envie de dire sur mes deux histoires ?

— Dire ?

— Oui. Comment sont-elles reliées, à ton avis ?

Un mobile de fumée flotte au-dessus de sa tête.

C'est comme un voile de mariée aérien. La dame semble bien s'amuser. Bien sûr, c'est celle qui paraît la plus amusante, avec sa robe rouge, ses sourires et ses cigarettes. Et toujours cet air rêveur de dame habituée à la belle vie, comme si au lieu d'être là, dans une cave moisie éclairée à la bougie, elle se trouvait sur une plage à profiter de la vie. Soledad voit là une éventuelle réponse inspirée par cette pensée.

— C'est comme si Lupino et Lustucru ne... ne vivaient pas au même endroit que les autres.

— Explique-toi, demande M^{me} Lefo.

— Je ne sais pas... Ils voient des choses que... que les autres ne voient pas.

La dame semble accepter la réponse et lance un autre cône de fumée au plafond.

— Et ces choses, tu crois qu'elles existent ?

Soledad a l'impression de se débattre accrochée à un rocher pour ne pas tomber.

— Non, je ne crois pas.

— Mais pour eux, elles sont très importantes, non ? Comme les contes, qui peuvent parler de choses qui n'existent pas, mais qui sont importants pour ceux qui les écoutent.

— Quelque chose comme ça... oui, quelque chose comme ça... mais...

Peut-être n'aurait-elle pas dû ajouter ce "mais" ! Elle a beau l'avoir prononcé tout bas, le mot a eu l'effet d'un coup de poing sur la table, et tous se penchent en tournant la tête pour l'observer.

— Mais ? poursuit M^{me} Lefo.

— Mais dans le conte de Lupino, ce qui n'existe pas est bien... Pas dans celui de Lustucru. Lustucru souffre, et sa famille aussi. À la fin, c'est comme s'ils étaient tous devenus fous. Je veux dire... – Elle s'efforce de démêler l'écheveau de sa pensée. – Parfois, ce qui n'existe pas est bien... sinon, il vaut mieux se contenter de la réalité. Un jour, j'ai écrit un conte sur un chaton et un autre sur ma mère, morts depuis des années... Mais celui qui concernait ma mère ne m'a pas plu et je l'ai arrêté. Maintenant, je pense que la réalité, c'est que ma mère est partie, et si triste que ce soit, ce sera toujours mieux que de m'inventer une mère que je n'aime pas.

Profond silence. Elle ne comprend pas elle-même pourquoi elle a dit tout cela. Alors il se passe quelque chose, qui pourrait également entrer dans la catégorie des "choses qui n'existent pas mais qui comptent" car à première vue il ne se passe rien, mais elle, qui commence à les connaître, pressent qu'un profond changement s'opère. Sa réponse semble avoir plu à l'Évêque et à M. Formes, peut-être aussi à la dame en blanc, il est difficile de le savoir sans qu'elle s'exprime, et en revanche, elle a entièrement tiré M^{me} Lefo de son paradis personnel. Elle l'a réveillée, mise en marche, comme l'alarme d'un réveil. Elle entrouvre les lèvres, laisse voir la petite rangée de dents, oublie pour la première fois de fumer. Soledad recule devant son regard impératif.

— Et alors ? s'exclame-t-elle. Fous ou non, j'imagine que M. Lupino et Lustucru sont heureux !

— Pas moi.

La dame se courbe, ce qui a pour effet d'accentuer son air d'oiseau exotique. L'odeur de tabac fait battre des paupières à Soledad quand elle parle.

— Tu es une stupide petite fille, tu sais ?

— Vous... m'avez demandé de...

— Je sais bien, ce que je t'ai demandé ! Et je sais que tu es vraiment stupide !

Soledad décide à grand-peine de se contenir.

— Lustucru a obtenu lui aussi ce qu'il voulait ! insiste M^{me} Lefo. Personne n'a dit qu'on pouvait obtenir les choses pour rien, petite sottise ! Tout demande un effort, tout exige une certaine douleur... Mais ils obtiennent tous les deux ce qu'ils désirent le plus, et j'appelle ça le bonheur. Maintenant, sers le vin, idiotie !

Le qualificatif est exagéré.

Soledad l'a écoutée jusqu'à présent, fascinée par les mouvements de ses mains, sa voix forte comme un piment rouge et le spectacle inépuisable qu'elle offre. Mais cette grossièreté finale la secoue, la pousse à répliquer.

— Ça suffit, siffle-t-elle. Vous n'êtes pas obligée de m'insulter parce que je ne suis pas de votre avis.

— Comment oses-tu me parler sur ce ton ? Personne ne t'a appris le respect ?

— C'est vous, qui ne me respectez pas !

La dame sourit, soudain amicale.

— Oh, allez, calme-toi. Tu es fâchée ? J'essayais juste de te faire comprendre que, dans mes contes, tout le monde est heureux... On ne peut pas les considérer comme des drames mais comme des comédies. Et ils ne manquent pas de beauté. Quelle qu'ait pu être Jennifer Budoski, tu ne l'imagines pas belle ?

— Je l'imagine horrible ! Et je ne pense pas que Lustucru ou sa famille aient été heureux en quoi que ce soit... Je crois qu'ils ont perdu tout ce qu'ils avaient. Ils formaient une famille, et ils se sont perdus ! Ils me font de la peine, et peur, aussi !

C'est comme si M^{me} Lefo s'était rendue. Elle détourne même le regard, silencieuse, soupirant doucement. La cigarette achève de se consumer entre ses doigts. Soledad s'enhardit devant cette attitude,

elle décide de poursuivre dans l'escalade de la colère.

— Vous ne me plaisez pas. Avant, si. Vous voir, vous entendre ! Si jolie... si différente. Mais plus maintenant. Parce que vous vous croyez toute-puissante. Et vous ne l'êtes pas.

— Tu as fini ? — La dame porte la cigarette à ses lèvres, une braise rouge pointe comme un doigt. — Moi aussi, ajoute-t-elle en ouvrant la main. — La cigarette tombe, encore allumée, et roule vers les mocassins de Soledad, qui la regarde fixement tandis que la dame lui dit : Mais, avant de donner la parole à M. l'Évêque, je dois punir cet orgueil déplacé chez une fillette qui a reçu une autre éducation. Chaussures et chaussettes !

M. Formes et l'Évêque, qui ont assisté à la discussion figés comme des statues, sourient maintenant. Soledad lève la tête vers M^{me} Lefo, croyant ne pas avoir bien entendu. Puis elle reporte le regard sur la cigarette qui continue à se consumer sur le sol.

— Qu'est-ce que tu attends ? insiste la dame. Déchausse-toi.

Soledad croit comprendre quelque chose !

La beauté, l'air mondain et rebelle de M^{me} Lefo l'ont abusée. Dans le fond, elle est intransigente et velléitaire, voire cruelle. Tel est son véritable caractère, certes, plus difficile à cerner que celui de M. Formes. Quelle surprise, une dame si joyeuse et séduisante, qui rayonne d'une telle personnalité, se comportant comme une fillette capricieuse qui passerait en un clin d'œil du rire et de la plaisanterie à l'insulte et à la menace. Dire qu'elle l'admirait pour sa "finesse" et souhaitait lui ressembler plus tard !

"Eh bien, elle se trompe sur mon compte !" songe Soledad.

Elle pourrait refuser, mais elle ne le souhaite pas. Maintenant moins que jamais. Elle lève le pied gauche, le repose après avoir ôté la chaussette, et lève le droit. Ici, l'équilibre est plus difficile, mais elle y parvient. Le sol est rêche et froid et le mégot allumé ressemble à un piège placé là, menaçant ses pieds nus. Mais la colère qui l'envahit est plus brûlante que n'importe quelle cigarette. Pour s'épancher sans provoquer un nouvel affrontement, elle plie ses grandes chaussettes blanches en prenant tout son temps et les place à l'intérieur de ses mocassins, qu'elle dépose à côté de sa veste et de son sac à dos. "Elle n'aura pas le dessus sur moi ! Je peux oublier M^{me} Lefo !"

Puis Soledad revient vers elle, qui n'a cessé de la fixer en souriant, et la défie du regard. Le sourire s'évanouit. "Ton feu ne me fait pas peur", pense-t-elle, agitant les doigts de pied près du mégot fumant. Mais M^{me} Lefo semble perdre toute importance, voire volonté, comme si elle s'éteignait en même temps que sa cigarette. Elle s'est tournée

pour se mettre de profil et gesticule en direction de l'Évêque.

— Monsieur l'Évêque, c'est votre tour.

La curiosité pour ce que cet homme va raconter l'excite, et Soledad oublie vite la gêne consistant à marcher pieds nus. Pour une raison en particulier : l'individu est difficile à classer. À la différence de M. Formes, il a l'air très agréable, mais à la différence de M^{me} Lefo, il ne se présente pas comme un ami merveilleux. C'est comme s'il la prévenait : "Tu sais que tu ne peux pas me faire confiance." Il a plutôt l'air d'un farceur : il n'est peut-être pas méchant, mais on n'affirmerait pas non plus qu'il ne vous fera jamais enrager. Son visage, si rond et charnu, avec ce double menton qui masque parfois le rabat orange, et ces grosses joues qui frémissent comme s'il se gargarisait en permanence avec un liquide. En l'observant plus attentivement, Soledad s'aperçoit que son costume et sa chemise ne sont pas vraiment noirs mais d'un bleu qui évoque la mer, la nuit. Et sa voix, aux antipodes de l'énergie de celle de M^{me} Lefo ou de la raideur de celle de M. Formes, est lente et moqueuse. Il parle comme s'il dodelinait de la tête à la fin d'une fête : somnolent, mais ravi.

— Avec grand plaisir. Ma première histoire s'intitule "Le mariage de M^{me} Boj".

Et il commence :

— Fin décembre, a lieu la traditionnelle fête...

Tu vois le coffret bleu à l'intérieur du rouge, si ondulé et brillant ? Tu le touches, et il te semble froid et humide. La serrure est de sel, elle fond dans l'eau. Ouvre-le et regarde cette sombre grotte, ces reflets céruléens.

Et ne crie pas, quoi que tu voies.



LE MARIAGE DE MME BOJ

Fin décembre, a lieu la traditionnelle fête de Noël de l'entreprise dont mon ami Jules Boujard est le gérant. Il m'y invite toujours et je m'arrange pour m'y rendre. Ils louent un sixième étage tout entier avec du plancher au 66, boulevard Saint-Secarie. Le lieu est pratiquement dépourvu de meubles et de décoration, les murs blanchis à la chaux, il ne possède que quelques fenêtres, mais l'espace permet à une soixantaine d'invités de déambuler tranquillement dans le séjour. Ce dernier était déjà bondé à mon arrivée, ce jour-là. Il restait un peu de place sur un portemanteau fait de cornes, et j'y déposai mon chapeau et mon manteau. Jules et moi nous reconnûmes en même temps. Il discutait avec une jeune fille teinte en blond, mais elle lui tourna le dos pour me faire une révérence.

— Le saint ministre de l'Église est arrivé. Mon cher Évêque de Godorna, votre présence nous honore. — Et il se tourna vers le public, qui me regardait. — Inutile de faire les présentations. Qui ne connaît pas Son Éminence, M. l'Évêque de Godorna ? — Quelques verres se levèrent et il y eut des génuflexions. La jeune fille blonde se pencha en pliant un genou. Je tendis une main et Jules, au milieu des rires, y déposa une flûte à champagne. — Soyez le bienvenu à notre fête, monsieur l'Évêque.

— Merci, Jules.

— Il vous a fallu longtemps pour vous décider à venir ?

— Quelques verres.

Jules eut un sourire tranquille. C'est un jeune homme adorable, aux boucles blondes et au visage féminin, comme un mannequin portant un costume sur mesure.

— Vous allez passer un bon moment, Votre Éminence. Du moins, je l'espère.

— Merci. M. Astan doit-il venir ?

— Oh, oui. Il vient tous les ans, mais il se fait attendre, vous savez.

— C'est typique de sa part, en convins-je.

— Effectivement.

J'aime les fêtes d'entreprise de Boujard parce qu'elles sont ouvertes à tous. On remarque immédiatement la diversité des classes sociales. Les gens les plus âgés étaient en général élégants, et les épaules des dames révélaient un bronzage minutieux, même à cette époque de l'année. Les jeunes étaient habillés plus simplement : chemises à col ouvert, cravates au nœud lâche, robes de cocktail ou minijupes bon marché. Le niveau sonore était raisonnable, entre conversations, éclats de rire et musique *rock*. Sur les tables, comme d'habitude, étaient disposés des canapés, sandwiches, couteaux et fourchettes en plastique sur de longs plateaux noirs posés sur des nappes rouges formant une file que les serveurs veillaient à maintenir en ordre. Jules m'y conduisit en parlant.

— Une année s'en va, une autre arrive, Votre Éminence. Mais nos résultats sont toujours positifs.

— Que demander de plus, Jules.

J'ai dit que Boujard était mon ami, et je ne mens pas. Mais nous sommes le genre d'amis qui ne partagent que deux ou trois sujets de conversation et quelques moments agréables. Je doute d'apprécier un dîner en tête-à-tête avec lui au restaurant, par exemple, car il parle toujours affaires. Aussi fus-je ravi quand il ajouta :

— Maintenant, veuillez m'excuser. Je dois aller présenter le bilan de l'année.

— Bien volontiers.

— Amusez-vous, dit-il en m'adressant un clin d'œil avant de partir en compagnie de l'homme en smoking qui lui servait de secrétaire.

Les invités avaient commencé à se rassembler au centre de la pièce en respectant une certaine hiérarchie : les plus âgés devant, les plus jeunes derrière et parfois appuyés contre les murs. Tandis que Boujard s'emparait de l'auditoire et sortait des papiers de sa veste, je me faufilai à travers le groupe situé à l'arrière-garde vers les pièces intérieures. J'entendis sa voix de velours au moment où je quittais la

pièce.

— Chers amis : je vais commencer par annoncer l'ensemble des bénéfices qui, pour notre satisfaction, dépassent largement ceux de l'année dernière. — Applaudissements. — J'énumérerai ensuite les bilans particuliers. Comme vous le verrez, il y a un certain déficit, compensé par des résultats très positifs...

La clarté mentale de Boujard, après avoir ingéré une telle quantité d'alcool, était surprenante, mais je ne restai pas à l'écouter jongler avec les chiffres. Le dédale de pièces que je parcourus eut pour effet que même la voix de Boujard s'atténua jusqu'à disparaître presque entièrement dans un murmure interrompu par des vivats et des rires. Presque toutes les pièces étaient plongées dans l'obscurité, et les autres n'étaient éclairées que par des lampes pourvues d'un abat-jour. Quelques jeunes retardataires, qui déambulaient eux aussi d'une pièce à l'autre, me regardaient avec une certaine curiosité téméraire lorsque nous nous croisions, avant de s'écarter ensuite de mon chemin. Un jeune homme, pourtant, restait assis sur une chaise tout au fond, et il ne fit pas mine de se lever à mon arrivée. Il était habillé simplement d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Je ne lui donnai pas plus de vingt ans. Je compris immédiatement ce qu'il faisait là.

— Excusez-moi de vous déranger, lui dis-je. Un peu de champagne ?

En signe de refus, il hocha la tête, qu'il tenait à deux mains, les coudes appuyés sur les genoux.

— Je vous assure, mon cher, que tout s'achèvera plus vite que vous ne le croyez. Vous devez être fort.

Il me regarda, mais resta comme déconnecté. Son haussement d'épaules eut des airs de chien secouant ses puces. La pièce possédait des fenêtres constituées de petits carreaux de verre, le tout peint d'un blanc sale.

— Vous ne devriez pas rester seul ici, insistai-je. Vous êtes très, très, très jeune. Vous avez besoin de compagnie. Je suppose que vous parlez ma langue. — Léger signe d'assentiment. — Génial. Je suis l'Évêque de Godorna. Excusez mon hésitation sur la langue, mais dans un premier temps, j'ai cru que vous veniez de l'Est. Le visage, les pommettes... J'espère ne pas vous avoir offensé, mais je ne croyais pas que vous parliez...

— Il parle, précisa quelqu'un derrière moi. Il s'appelle Xavier. C'est mon fils.

L'homme devant lequel je me trouvais m'était familier : les épaules larges, les cheveux ras et déjà blancs, le visage allongé et décidé. Il me

résuma le tout par un nom.

— Samuel Rodier.

— Oh, monsieur Rodier... Je suis l'Évêque de Godorna.

— Oui, je sais, nous nous sommes croisés à d'autres fêtes. C'est un plaisir de vous revoir, monsieur. J'aimerais parler à Xavier. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Non, aucun.

Je souris, mais ne bougeai pas. Je suis une vraie commère, et je n'envisageais pas de renoncer à mon avantage maintenant que j'étais arrivé jusque-là après avoir traversé la maison. Et puis, les applaudissements me faisaient comprendre que le discours de Boujard se poursuivait.

Père et fils entamèrent un dialogue fait de monosyllabes qui ne semblait plaire à aucun des deux. Il y avait quelque chose là-dessous, à une profondeur vertigineuse, qui se manifestait à la façon dont le père caressait la crinière blonde du fils et dont celui-ci baissait la tête. Puis le premier se pencha pour l'embrasser et il s'éloigna. Rodier et moi refîmes le chemin en sens inverse, par l'interminable succession de pièces, tout d'abord en silence. Rodier se tourna alors vers moi.

— Vous aviez une question à me poser, Votre Éminence ? me demanda-t-il avec une férocité mal contenue.

— Emmenez-le, Samuel, dis-je. Emmenez Xavier.

Il s'arrêta, parut observer la main avec laquelle il l'avait caressé.

— Vous semblez croire que c'est sacrément facile.

— Je ne l'aurais pas mieux dit, reconnus-je. Sacrément facile, c'est ça. Emmenez-le tout de suite et partez, vous aussi. Personne ne vous en empêchera.

Après ce courant souterrain que j'avais perçu l'espace d'un instant comme une grande marée dans la conversation entre le jeune homme et Rodier, ce dernier semblait apaisé. C'était comme si le fait de s'éloigner de son fils l'avait rendu à la vie normale.

— Certes, dit-il. Mais je suppose que les décisions se prennent une seule fois. Le gamin a une mère qui ne vit plus avec nous, même si elle serait ravie de nous voir rentrer à la maison, et une sœur plus jeune qui se jetterait à notre cou de bonheur, si tel était le cas. Pourtant, ils me comprennent et l'acceptent.

— Ils veulent tous la même chose, résumai-je. Y compris votre fils. C'est ce qu'ils veulent tous.

— Vous avez bien compris, cette fois encore, mon père.

Rodier avait les yeux rouges, mais maintenant que nous nous approchions du salon, cela semblait relever essentiellement d'un phénomène ophtalmique. La rengaine de Jules Boujard redevenait intelligible, ou du moins autant que le permettait le niveau sonore.

— Un total de soixante-douze pour cent, qui peut se diviser en...

— Notre entreprise grandit. Et vous, en revanche, vous me proposez de tout arrêter, me glissa Rodier tout bas, satisfait.

— Je joue simplement l'avocat du diable pour me prouver une chose.

— Quoi ?

— Que vous ne le ferez pas.

Ma réponse l'obligea à se taire, comme s'il s'agissait également d'un discours.

À cet instant, un courant d'air soudain m'apprit que le chauffage s'était éteint. Le cercle des gens s'agita, et Boujard répondit à l'inquiétude générale en pliant ses papiers et en s'empressant de conclure.

— C'est tout.

Brève et unanime salve d'applaudissements. Puis le silence.

La lumière brusque au fond, dans le vestibule, et la relative pénombre dans laquelle était plongé le reste de la salle transformèrent en ombre la figure qui fit alors son apparition : chapeau melon, long manteau. L'ombre réelle, curieusement plus nette, s'étendit sur le sol comme un long tapis déroulé. On entendit des murmures, je décryptai les plus proches :

— Ah, monsieur Astan.

— Monsieur Astan.

— Bonsoir, mes amis, dit une voix. – Au cas où nous aurions eu des doutes, il fit quelques pas avant que nous puissions distinguer ses traits. Il était comme toujours, avec son agréable visage au teint olivâtre, barbe élégamment brossée. – Nous voilà de nouveau tous réunis, ajouta-t-il sur un ton solennel.

Si aucun des détails précédents ne m'avait montré l'importance de la visite, celle-ci aurait été claire, ne fut-ce qu'à cause de l'attente : personne n'applaudissait, tous bombaient le torse ou se haussaient sur la pointe des pieds pour regarder. Au lieu d'arriver à la fête, M. Astan semblait l'avoir prise au dépourvu.

La dame qui l'accompagnait, chevelure et robe noires comme des collines la nuit, le visage tel celui d'une Salomé d'Aubrey Beardsley⁽⁹⁾,

prit son manteau et son chapeau. Une haie d'invités se fendait devant eux, et au fond attendait Jules Boujard, respectueux.

— Bonjour, Jules.

— Monsieur Astan.

— Bonjour, Richard. Bonjour, Louis. Bonjour, Bernard. Comment vas-tu, Roger ? – M. Astan tendait cérémonieusement la main, la paume tournée vers le bas. Quand il parvint à ma hauteur, nous nous inclinâmes tous les deux. – Votre Éminence, de nouveau parmi nous. Je vais penser que vous avez apprécié la dernière fois. – Je ris en serrant doucement sa main molle. – Ah, Samuel, n'est-ce pas ?

Il avait posé le regard sur Rodier qui, incliné et tremblant, semblait incapable d'affermir le buste ou son langage. Je compris juste : "Honneur."

— Vous connaissiez Samuel, n'est-ce pas, monsieur Astan ? s'empessa de glisser Boujard.

— Bien sûr, le fils de Robert Rodier, dit-il, enserrant la main de Samuel dans la sienne, et l'agitant à un rythme précis, ce qui fit onduler les cheveux blancs sur la nuque de ce dernier. Le même front, les mêmes yeux. Tu ressembles à ton père, Samuel. Je sais que tu es un excellent directeur des relations publiques de notre siège à Lyon. On m'a parlé de ta réussite. Ton père était lui aussi un grand professionnel, tu dois le savoir. À son époque, on misait davantage sur la prudence, mais il n'a pas hésité à prendre des risques quand il le jugeait nécessaire. Une leçon que nous ne devons pas oublier.

— Samuel est le digne successeur de Robert, monsieur Astan, intervint Boujard.

— Avec de l'ambition, il ira plus loin encore, résuma M. Astan.

Rodier ne parvenait pas à répliquer, mais il agita la main dans un geste étrange, comme s'il avait voulu étreindre et en même temps écarter de lui M. Astan.

— Il a besoin d'un petit coup de pouce, ajouta Boujard. C'est la raison de sa présence ici.

— Évidemment. Sans grandes occasions, point de grands hommes.

Sur ces paroles, M. Astan alla saluer l'invité suivant. Rodier garda un instant encore sa posture, avec l'expression d'un fidèle à qui l'hostie sacrée glisse de la bouche au moment de la communion.

— Je crois qu'un peu de champagne vous fera du bien, Samuel, dis-je, et je le conduisis vers les tables, où l'on continuait à installer des petits sandwiches et des canapés.

Rodier vida la première coupe d'un trait, et je lui servais la seconde lorsque quelqu'un, sans doute le type qui faisait office de secrétaire, frappa sa coupe avec une petite cuillère en argent. Quelques femmes retouchèrent leur coiffure comme si ce qui allait se produire avait un rapport avec leur apparence. Mais seule la voix mélodieuse de baryton de M. Astan emplît la pièce.

— Mesdames et messieurs. Par mon statut de président de cette entreprise, je dois dire que nous sommes aujourd'hui en bonne voie.

La satisfaction générale se traduit à peine par quelques sons, afin de le laisser poursuivre.

— Il y a un instant, j'ai salué quelqu'un dont j'ai connu et admiré le père. – Jules Boujard, qui s'était posté près de nous, tourna alors la tête et agita le pouce vers le haut en direction de Rodier. – À l'époque de son père, nous étions l'une des options dans l'architecture du monde. Aujourd'hui, nous sommes la *seule* possible. La société n'a plus d'alternatives, et cela estompe les couleurs de l'ensemble. Nous ne sommes plus la partie adverse, nous sommes la seule. Ce qui conditionne notre choix, celui de tout un chacun, car aujourd'hui, si nous optons pour le refus, nous nous plaçons seuls, tout au bout de la chaîne. À part nous, il n'y a rien... Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi. – Murmures d'approbation que sa voix couvrit immédiatement. – Aujourd'hui, nous sommes libres de vendre, de commercer sans limites, de tout transformer en bénéfices. Quelle est la loi ? Il n'y en a qu'une : nous n'allons pas perdre. Nous allons gagner. Nous devons gagner.

Rodier me quitta un instant pour rejoindre Boujard, continuer à écouter et probablement mieux voir. De ma place, je n'apercevais que des épaules, nues ou habillées. Personne ne bougeait. Je me demandai au passage si la dame qui accompagnait M. Astan allait rester avec lui.

— Nous vivons donc une nouvelle ère pour notre entreprise. C'est le moment propice pour offrir une image neuve et inspirer confiance au monde. Un obstacle, un seul, mais de taille : nous-mêmes. Nous devons nous battre contre nous-mêmes, mes amis. Toute l'histoire de l'homme peut se résumer par l'histoire d'un combat. Nous contre nous. Un combat douloureux, mais décisif. La question est la suivante : que sommes-nous prêts à laisser en chemin ? Que voulons-nous sacrifier ?

La température restait glaciale. Je frissonnai, pris d'un vulgaire tremblement.

— Si je vous disais : "Quittez tout et suivez-moi", que répondriez-vous ? – Rires isolés, toux. – Ah, vous seriez en droit de vous plaindre, cela ne fait aucun doute ! Mais y a-t-il un autre chemin ? Il faut souffrir, pleurer, faire souffrir, faire pleurer. Tout quitter. Tout donner.

— Vous avez raison, me murmura Rodier en revenant progressivement à mes côtés avec des larmes dans les yeux, et je remarquai qu'il sentait l'alcool. Nom de nom, vous avez absolument raison.

M. Astan poursuivait en n'élevant pratiquement pas la voix.

— Tout quitter. Tout donner. Vous devez vous demander : "Ça marche ?" Et la question est légitime. Mais laissez-moi vous raconter quelque chose. C'est une histoire qui m'est venue en tête en arrivant ici aujourd'hui, quand j'ai salué M. l'Évêque de Godorna, qui nous honore de sa présence... – Quelques visages (rares) me cherchèrent. Je jouai, impassible, avec le crucifix qui pendait à mon cou, dont la figurine souriait. – Je me rappelai alors un prêtre que j'avais connu des années plus tôt, qui souhaitait que je lui présente M. l'Évêque, car il voulait participer aux réunions du Tétraméron...

(Soledad se demande ce que signifie ce nom étrange. Mais l'Évêque poursuit, prêtant sa voix à M. Astan.)

— Il m'a raconté une histoire, mes amis, que je reprends aujourd'hui devant vous pour illustrer notre problème fondamental et, avec un peu de chance, vous faire part d'une solution possible. Elle s'intitule "Le nimbe". J'ai bon espoir que vous l'apprécierez autant que moi quand je l'ai entendue...

Et M. Astan commença.



LE NIMBE

Je vois de l'obscurité à travers le judas. Je sens une odeur de crème hydratante à la mangue.

— Trente minutes, mon père, me dit le policier en ouvrant la porte de la cellule. Et je le répète : méfiez-vous d'elle.

Je pénètre dans les ténèbres, en brandissant bien haut bible et crucifix. Tout se résume à une silhouette assise. Je suis impressionné par ce qu'on m'a raconté, mais n'y vois rien à redouter, même quand elle allume la lumière de la lampe de chevet et que je peux la voir.

— Eh bien, le curé.

— Xara, lui dis-je.

— Présente. Attendez que je vous fasse de la place. Tout est en désordre.

Elle ôte du lit des revues de voyages comportant des photos de plages tropicales, un miroir, un peigne, un flacon de crème hydratante Skin Care parfumée à la mangue et un filtre solaire Sunpro. Je ne comprends pas la raison du filtre solaire. Peut-être est-elle autorisée à se promener dehors dans une sorte de cour surveillée.

Je m'assieds sur un coin du matelas et je l'observe.

Ni jolie, ni laide, mais très jeune, petite et mince, des cheveux de

jais. Elle porte un tee-shirt blanc, un pantalon court gris. Elle est pieds nus.

— Vous connaissez la différence entre une fourmi et un scorpion ? me demande-t-elle en s’asseyant face à moi.

— Le scorpion est plus grand et possède un dard.

— Cela fait deux différences, mais je vous demande *la* différence.

Je hasarde d’autres réponses (“Le scorpion est venimeux... Le scorpion n’est pas un insecte...”) et je reçois la même réplique, jusqu’à ce que je m’aperçoive qu’elle se moque de moi.

— Je m’avoue vaincu, dis-je.

— Il n’y a pas de différence. Nous les appelons “scorpion” et “fourmi”, mais nous pourrions dire “poêle” et “piano à queue”, ou “curé” et “condamnée”, et ils seront toujours ce qu’ils sont et ne seront pas ce qu’ils ne sont pas. Alors, leur nom, quelle importance ? Ce qui compte, c’est de s’amuser, ajoute-t-elle, croisant les mains derrière la nuque.

Je consulte ma montre et décide d’aller droit au but.

— Xara, je suis venu t’entendre en confession. Aujourd’hui, c’est ton dernier jour : dans quelques minutes, tu vas recevoir l’injection létale. – Elle acquiesce de la tête, les yeux clos. – Mais je ne cherche pas à te faire prier ni rien de ce genre. Je veux juste que tu me racontes ce que tu as fait et pourquoi.

— J’ai composé une chanson.

— Quoi ?

— Je l’ai intitulée *Je pars demain matin*. Vous voulez l’écouter ?

Et avant que j’aie pu lui répondre, elle se met à chanter sans changer de posture. Sa voix est si cristalline, si belle, qu’elle me paralyse, et, l’espace d’un instant, c’est comme si nous ne nous trouvions pas dans ce sombre antre, à attendre une exécution mais dans un jardin lumineux et intemporel.

*Je pars demain matin,
là-bas, dans l’avenir,
en faisant de chaque instant
le début d’un chemin,
unissant chaque présent
dans un présent éternel.*

[Refrain]

*Là-bas, où rien n'est,
où mes pieds ne marchent pas encore,
le jour qui n'existe pas encore,
la vie qui consiste à
savoir apprendre à mourir,
savoir commencer à vivre,
savoir vivre et mourir,
sans savoir rien de rien...*

— J'ai procédé selon mon habitude, m'explique-t-elle tout à la suite, passant de la mélodie des notes à celle de la prose : je l'ai trouvé dans un parc public et l'ai emmené à la maison. Il avait cinq ans, il me l'a répété à plusieurs reprises, je suppose que sa famille aimait l'entendre dire : "J'ai cinq ans." "Très bien, Cico, on va jouer", lui ai-je dit. Je l'ai déshabillé, moi aussi, sous prétexte de prendre un bain. C'était un petit garçon très mignon, aux cheveux châains qui avaient besoin d'une bonne coupe, avec de grands yeux bleus. Je lui ai expliqué qu'on allait jouer aux prisonniers. Je l'ai attaché à la table du séjour allongé sur le dos, les jambes écartées comme un poulet, et quand il s'est mis à crier, j'ai coupé un pan de sa chemise pour le bâillonner. Puis j'ai pris des clous dans une boîte à outils. "Regarde, Cico, regarde ce que j'ai", lui ai-je dit. Je lui ai tenu la tête en lui enfonçant un clou dans l'œil gauche. Il s'est arc-bouté si fort vers le haut que seuls ses talons touchaient la table et il criait une seule lettre : *i*. Quelque chose comme "iiiiii", tout collé. Il a fait pipi et caca, sans vomir. Mais il l'a fait quand j'ai enfoncé un clou dans l'autre œil. Alors j'ai dû lui faire pivoter la tête, comme ça, pour qu'il ne s'étouffe pas et ne meure pas trop vite. Il a survécu une heure. J'ai essuyé le sang qui coulait sur son nez et sa bouche et il a tenu le coup pendant une heure entière.

(Le récit terrifie Soledad, mais l'Évêque reste imperturbable.)

— Et après ?

— Après, c'est toujours pareil, répond-elle en haussant les épaules de nouveau. Quelqu'un m'avait vue emmener l'enfant dans le parc, et on m'a retrouvée. La police est venue m'arrêter le lendemain, au moment où j'emportais le corps dans un sac. Et me voici.

Sans transition, elle se met à chanter.

*Je pars demain matin,
là-bas, dans l'avenir,*

*faisant de chaque instant
un début de chemin,
unissant chaque présent
dans un présent éternel.*

La chanson me calme à nouveau, mais maintenant, je me sens fatigué. Comme si mon corps, en se détendant, démâtait comme un voilier. Xara continue à chanter de plus en plus fort, elle claque même des doigts et m'invite à me joindre au refrain, mais c'est précisément ce qui me pousse à l'interrompre.

— Pourquoi, Xara ? dis-je soudain, angoissé à l'idée qu'il me reste peu de temps. — Je perds patience et élève la voix. — Pourquoi fais-tu ça aux enfants ?

— Je ne sais pas. Fourmi et scorpion, je vous l'ai déjà dit. Ne vous fiez pas aux mots.

— Ça t'excite ? C'est ça ? Le plaisir ?

Elle fait un geste, comme pour chasser une mouche.

— Eh bien, on me l'a déjà demandé. Je les déshabille et moi aussi pour ne pas salir mes vêtements. Je n'abuse pas d'eux. Non, monsieur le curé, je n'éprouve pas de plaisir.

— Alors pourquoi ?

Mon impatience finit par attirer son attention. Elle bat des paupières, sourit.

— Eh, d'où vient tant d'intérêt pour ce que je fais ? Je suis une sadique-psychotique-paranoïaque-psychopathe. Que voulez-vous savoir de plus ?

Je comprends que je ne peux pas me trouver d'excuses. Et cela m'encourage de penser qu'elle acceptera peut-être de collaborer si je lui dis la vérité.

— Je veux connaître le mal, Xara.

— Oh, c'est facile, réplique-t-elle. Je peux vous la présenter.

Sa réponse me déconcerte, mais au moment où je m'apprête à demander des explications, j'entends une autre voix dans mon dos.

— Un instant, mon père.

Je la remercie et sens revenir mon impatience. Je me penche vers Xara.

— Réponds au moins à cette question : pourquoi t'a-t-on arrêtée et condamnée dans cinq villes différentes et n'a-t-on jamais pu t'exécuter ?

— Je crois qu'on finit toujours par me gracier.

— Ce n'est pas vrai : tu t'évades. Comment fais-tu ?

— Vraiment ? Je ne m'en souviens pas, monsieur le curé.

— Tu ne t'en souviens pas ? Tu t'évades de prison et tu ne t'en souviens pas ? Assez plaisanté, Xara... !

Elle dit quelque chose, mais la porte avale la réponse. Ils sont cinq, vêtus comme s'ils venaient de pratiquer un sport violent : gants, casques, épaulettes, visières, lunettes protectrices, tout essoufflés.

— C'est l'heure, Xara, annonce l'un d'eux. Écartez-vous, mon père.

Mais ils me laissent à peine le temps et l'espace pour obéir : en me contournant, ils se jettent sur elle comme sur un caïman dont on redouterait à la fois la morsure et le coup de queue. Ils l'immobilisent avec tant d'efficacité que l'un d'eux en vient à lui cogner la tête contre le mur. Je découvre que le dernier ne l'a pas encore touchée : il prépare un accessoire constitué d'une capuche noire pourvue d'une sorte de courroie dans l'ouverture.

— Vite, vite ! demande celui qui tient Xara par les bras. Les autres l'encouragent eux aussi.

— Allons-y, bon sang !

— Vite !

Cela se produit quand ils lui tendent la capuche.

Personne ne semble l'avoir provoqué : c'est une chose naturelle, comme le lever du soleil. Une lumière dépassant du gant du policier qui lui tient la tête. De couleur rouge sang, au début c'est une petite lame, mais elle s'ouvre et s'étend sur ses cheveux comme une queue de paon, nimbant Xara d'une précision artistique.

— Trop tard ! crie l'un des policiers.

Dès lors, on dirait que la réalité devient une bande dessinée et que quelqu'un pose un doigt sanglant sur la vignette représentant cet instant, ou approche une flamme au centre du dessin, et qu'à partir de ce point l'image tout entière se déchire ou fond avec un bruit d'objet froissé. L'éclat de l'auréole qui nimbe la tête de Xara devient si intense qu'il en est noir, et mes rétines se transforment en un fond rouge sur lequel brûlent deux petits œufs frits au centre. Je tombe à genoux dans l'odeur du sang chaud.

— Allons-y, entends-je Xara dire calmement au bout d'un moment.

Quand je les rouvre, mes yeux se remettent miraculeusement à fonctionner. Mais quel spectacle : cinq êtres humains tordus et noirs comme des cafards empoisonnés. Les dents, les gencives, jusqu'à la

jointure des paupières noires. Et Xara au-dessus d'eux, les pieds à vingt centimètres du sol, encore nimbée d'une lune écarlate comme une sainte sur une peinture à l'huile baroque.

— Allons-y, répète-t-elle.

Je bats des paupières et me retrouve soudain sur une colline recouverte d'herbe fraîche scintillante qui couronne une vallée s'étendant jusqu'à l'horizon, couverte d'arbres et de routes étroites. Debout devant moi, Xara porte une robe imprimée estivale. Le ciel est uniformément bleu.

Par ce nouvel "allons-y", elle m'invite à la suivre en descendant la pente jusqu'à la route la plus proche, où une Jaguar décapotable gris métallisé expose ses belles lignes avec des grosses caisses d'orchestre et des sièges recouverts de peau de tigre. Je ne me suis pas encore remis de ma surprise que je me retrouve sur le siège passager. Xara conduit, et ne décolle pas le pied de l'accélérateur ni la vue de la route sinueuse, que le puissant véhicule semble dévorer la gueule ouverte.

— Que s'est-il passé ? Comment sommes-nous sortis de la prison ? Qu'est-ce qui brillait sur ta tête ?

— Ça n'a pas d'importance, dit-elle comme si elle répondait à mes trois questions à la fois. Vous aimez le *rock* ?

Elle appuie sur un bouton et la musique éclate, absurde, aux quatre coins de l'habitable. Xara suit le rythme tandis que l'inertie nous oblige à en suivre un autre. Les freins protestent à chaque virage pris à une vitesse effrayante.

Je crie, en détournant la tête sous les assauts brutaux du vent :

— Où allons-nous ?

— La voir.

— La voir ?

— Vous vouliez la connaître !

Je ne comprends pas ce qu'elle dit, mais le fracas et la prudence m'empêchent d'insister. La Jaguar décoiffe la forêt des deux côtés de l'étroite route et une odeur ressemblant à celle d'une boutique de produits naturels qui rouvre après la fermeture estivale me bouche le nez. Par-dessus les palmiers et les fougères, on devine des montagnes bleues. On dirait le décor d'un fond d'aquarium. Et soudain, nous prenons un autre virage et je la vois, inattendue comme un cadeau.

La maison ressemble à un temple, ou vice-versa, blanche et entourée de colonnes surplombant un Olympe forestier. Mais une antenne parabolique qui a la couleur et la forme d'une hostie dans le tabernacle se dresse sur le toit, pulvérisant toute illusion de Grèce.

Quand Xara coupe le moteur au pied de la colline, j'entends la musique. De la samba. Les bruits proviennent de la maison. Nous gravissons à la hâte un escalier aussi raide qu'une pyramide maya. En arrivant au sommet, j'aurais pu retenir mon souffle, s'il m'en était resté.

Je n'exagère pas : la maison a la taille d'un stade. Face à elle, la quiétude d'une lagune montre sa réplique exacte et inversée. Des fils de libellules et des aiguilles de colibris tissent une atmosphère douce en couleurs. Nous longeons le lac jusqu'aux marches du portique. Je les compte : il y en a douze. Et sur chacune, à l'exception d'une, s'agitant au rythme frénétique de la samba qui retentit tout autour, une danseuse.

Onze jeunes filles en maillot de bain, surélevées par des talons vertigineux.

Quand je vois Xara pousser un cri de joie et courir vers elles, en se plaçant sur une marche vide tout en ôtant sa robe, je comprends.

Douze. Le nombre me dit quelque chose.

Je gravis le perron entre des corps souples : celle aux cheveux comme de l'or liquide, celle à la peau brune comme une Guinness, celle aux cheveux indigo, celle qui semble porter un tanga constitué de cordes de violon.

— Nous sommes ses suivantes ! me crie Xara tout en dansant, quand je passe à côté d'elle. Elle t'attend là-haut !

Effectivement. Encadrée dans le sérieux rectangle sombre de l'entrée. Pas spécialement belle ni grande – aucune d'entre elles ne l'est. Ses cheveux, lui descendant jusqu'aux chevilles, sont d'une étonnante couleur grise, comme ceux d'une vieille dame, mais son visage est celui d'une fillette. Elle porte un maillot de bain bleu marine trop grand pour elle et des chaussures à semelle compensée. Elle m'attend les mains sur la taille, souriante, et quand j'arrive à sa hauteur, elle m'en tend une.

— Enchantée, dit-elle d'une voix de soprano. Vous vouliez me rencontrer.

Je l'accompagne jusqu'à un salon dont la taille invite à déambuler. Entouré de colonnes, il possède des meubles au design inégal. Ici, un canapé qui semble être en laque noire. Là, une tapisserie couleur plume d'ara. En m'approchant, je constate que rien n'est neuf, mais porte les traces indélébiles de l'usure : coutures décousues, formes laissées par des centaines de postérieurs sur les coussins d'un canapé. Sans que je sache pourquoi, la vision de ces meubles oxydés par le temps me terrorise plus que tout ce que j'ai pu voir auparavant.

Elle replie les jambes sur un divan, enfonçant ses semelles compensées dans le cuir. Je choisis un fauteuil qui ploie sous mon poids en soulevant des nuages de fumée.

— Je sais ce que vous pensez : “Eh bien, ce n’était pas si grave”, dit-elle après un silence qu’elle met à profit pour m’examiner, amusée. Et vous auriez raison. Ce n’est pas si grave, surtout quand on s’habitue. On finit par s’ennuyer.

— Je ne peux le croire.

Elle ôte les cheveux de son visage.

— Passez plusieurs mois ici et vous verrez. Vous voulez boire ou manger quelque chose ? me propose-t-elle.

— Non, merci.

— Alors comme ça, vous êtes curé.

— Oui.

— Ça a l’air ennuyeux, ça aussi.

— Un peu.

Si je pouvais vaincre mon appréhension, je la regarderais attentivement, car à première vue, je ne lui trouve vraiment rien de spécial. Je n’éprouve pas non plus d’autre émotion que la certitude d’être là, le fait de savoir que c’est *elle*. C’est peut-être à cause de ma nervosité. Je m’avance un peu sur le siège en m’appuyant sur le bord, et soudain, comme cela m’arrive souvent, je me jette dans le vide sans le filet de l’explication théorique.

— Vous savez, mon principal intérêt a toujours été de comprendre l’existence du mal. Cela m’obsède. Sans lui, ou elle, la création pourrait être parfaite. – Je souris. – Pourquoi ce côté obscur des choses ? Je ne veux pas vous offenser par cet “obscur”. Je veux dire, tout pourrait être naturel et spontané, mais le mal est un artifice, non ? Une chose forcée...

Je me tais car je la vois ouvrir la bouche et les yeux en m’écoutant.

— Eh bien, vos propos sont intéressants, conclut-elle.

— Merci.

Après une nouvelle pause, elle ôte ses jambes du divan et se racle la gorge.

— Vous avez vu le jardin sur l’arrière ? Nous avons beaucoup de fleurs. Et les haies sont très bien taillées.

— Ah, formidable.

— Ici, le gros problème, c’est l’eau. Il ne pleut pas beaucoup. – Elle

détourne le regard vers les ouvertures entre les colonnes. À ses gestes, je déduis qu'elle est soucieuse de sa très longue chevelure, qu'elle rejette en arrière, lisse, place derrière ses oreilles. – Il faudrait installer un bon système d'irrigation. C'est-à-dire, autonome. Pas un nuage, vous voyez ? C'est tous les jours comme ça.

Nous contemplons ensemble le ciel dont s'échappe progressivement la lumière sans que nous sachions comment, presque incognito. Quand je reporte le regard sur elle, elle a soulevé un genou et le tient à deux mains.

Soudain, je me sens déconcerté. Je ne peux expliquer ce qui m'arrive. Je suis assailli par la sensation qu'elle me trompe. Elle feint, et elle le fait très bien. Nous restons un moment à nous observer en battant des paupières.

— Je suis contente que vous soyez venu, dit-elle enfin.

J'avais trouvé une autre phrase pour briser la terrible pause, je la lâche donc presque en même temps. Immédiatement.

— Et, dites-moi, le pouvoir de Xara... Qu'est-ce que c'est ?

— Le pouvoir de Xara ?

— Cette auréole mystique, rouge.

— Oh, c'est quelque chose qui lui arrive de temps en temps. – Elle se mordille un ongle. – Nous n'avons pas encore étudié le... phénomène.

Je m'aventure :

— Au début, j'ai pensé à une sorte de nimbe de sainteté, comme celui des apôtres dans la peinture classique.

— Oui, oui... Pourquoi pas ? C'est une bonne explication.

Soudain, elle glisse en bas du divan, et le geste me fait sursauter. Mais elle vient s'asseoir par terre en tambourinant avec ses doigts sur le tapis. Je m'aperçois qu'elle suit le rythme de la samba. Et maintenant, il me semble que c'est le cas depuis le début de notre conversation.

— Ce qu'a fait Xara vous a plu ? demande-t-elle alors, comme si elle avait honte de ne pas me prêter attention.

— C'était si extraordinaire ! dis-je en m'enhardissant. Comme un miracle. Une lumière sur sa tête qui a calciné cinq hommes et l'a transportée ici. Mais elle ne semblait pas lui accorder d'importance. Elle ne se souvenait même pas de ce qui s'était passé. Théoriquement, c'est logique. Je veux dire, le Mal et le Bien, antagonistes. – J'agitai les mains, chacune représentant l'une des forces. – Le Bien possède son

cortège de saints et de miracles. Pourquoi pas le Mal ? Logique.

Elle acquiesce de la tête et réprime un bâillement. Elle tend les bras. Passe la main sur son visage. Puis je la vois ôter le haut de son maillot de bain. Elle a de petits seins aux mamelons étendus et foncés.

— Quelle chaleur, dit-elle. Vous n'avez pas chaud ?

— Un peu.

La samba nous parvient, impétueuse, et s'empare des silences. Au sol, elle agite le torse, les bras en l'air. Puis elle me regarde et sourit. Elle doit, alors, remarquer en moi quelque chose qui lui fait tout arrêter, se lever et reprendre sa place sur le divan. Elle se consacre de nouveau à ses cheveux, mais cette fois, l'air sérieux, voire mal à l'aise.

— Bon, vous êtes chez vous, mon père. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez.

— Du sérieux.

— Quoi ?

— Vous m'avez dit de demander tout ce dont j'aurais besoin. – Je commence moi aussi à me sentir énervé. Ma lèvre supérieure tremble. – J'ai besoin de sérieux. J'attends du sérieux.

— Du sérieux ? répète-t-elle.

— Oui, du sérieux. Pour le bien... Enfin, pas pour le *bien* de quelqu'un, reprends-je. J'ai l'habitude de penser qu'il n'existe pas, et que s'il existe, il n'est pas *sérieux*. J'ai l'habitude de considérer que ma propre vie n'est pas sérieuse. Quand j'ai perdu la foi, j'ai voulu me tuer. Seul le désir de connaître l'autre côté m'en a empêché. J'ai lu Nietzsche, Lautréamont, Sade. J'ai étudié l'idéologie nazie et le stalinisme. Je me suis persuadé que, dans ce monde, s'il y a quelque chose de sérieux, c'est *vous* ! Et me voici. C'est la fin de ma recherche. Vous ne voulez rien m'expliquer, d'accord. Vous ne voulez pas exercer sur moi votre pouvoir absolu, presque universel, d'accord. Mais au moins, accordez-moi du sérieux ! Montrez-moi que tout cela est une farce et que vous êtes derrière, à guetter mon âme immortelle !

Je suis hors d'haleine, en sueur, ne sachant pas très bien comment poursuivre. Elle commence par froncer les sourcils, mais vers la moitié de mon intervention, son front devient lisse et elle baisse la tête.

— Je regrette, dit-elle. C'est peut-être une erreur de Xara. De faux espoirs. Je vais lui parler.

La fin de ses propos, je dois l'imaginer, car je l'écoute à peine. La samba nous assourdit avec son chaos d'anaconda drogué. Quelqu'un a apporté d'énormes baffles au pied des colonnes, et certaines filles dansent dans le salon : c'est peut-être ce qu'elles font à la tombée de la

nuît. Je ne vois pas Xara parmi elles. Quand je regarde de nouveau devant moi, je constate que mon interlocutrice m'a oublié et s'est mise à danser avec ses "suivantes". Pa-pa-ra-pa. Pa-pa-ra-pa. Elles marquent toutes le rythme de la taille, elles deviennent plus belles en bougeant.

Je reste assis. Je tiens encore ma bible et mon crucifix, mais je les regarde sans intérêt. J'entends des rires, je sens des fragrances de gel et de crèmes. Je pense à la crème solaire Sunpro. Mais en relevant la tête, je vois l'enfant nu avec les clous enfoncés dans les orbites au-dessus de cernes de sang coagulé. Quand il danse, les clous bougent comme les antennes d'un insecte.

Ce n'est pas l'enfant, bien sûr. C'est le soir sanglant que l'on aperçoit à travers les colonnes, aussi rouge que le nimbe de Xara.

Je pense : "J'aimerais savoir." J'ai toujours peur, horriblement peur. J'ignore qui prier maintenant, en qui croire, et cela me terrifie. À tel point que lorsque je me lève et vois Xara onduler en me tournant le dos et en me montrant ses petites fesses, je ne peux m'empêcher de suivre le rythme. J'ai soixante-deux ans et je suis un prêtre de petite taille, maigre et avec des calculs rénaux. Je n'ai pas dansé depuis des lustres. Mais dès que je commence, je ne peux plus m'arrêter : je pose la bible et le crucifix sur mon siège et commence à m'agiter maladroitement en appuyant sur un pied, puis sur l'autre.

À ce moment, Xara fait quelque chose : elle essaie de se déchausser, peut-être en préambule avant d'ôter tous ses vêtements de façon suggestive. Mais elle se débarrasse trop vite de sa chaussure gauche et s'attarde pour renouveler le geste du pied droit, et étant donné la différence de hauteur entre un pied et l'autre, elle passe un certain temps à boiter de façon absurde, et toute la sensualité que pourrait offrir la manœuvre s'évanouit instantanément.

"Elle est idiote. Elle, ses apôtres, toutes. Des imbéciles heureuses. Mais... qu'est-ce qu'elles s'amusent !" me dis-je.

Et je me joins à elles entre les cris et les rires, et je continue à danser.



LE MARIAGE DE MME BOJ

(suite)

— ... et je continue à danser.

Pause à la fin de l'histoire. Personne n'applaudit, personne ne dit mot.

Quelques têtes s'agitèrent dans ce silence. Je me frayai un chemin à travers le public pour savoir ce qu'ils voyaient.

— Mes chers amis, nous savions que notre affaire était du troc. Mais, comme l'illustre bien l'histoire que je viens de vous raconter, nous avons découvert que c'est aussi un jeu... poursuivit M. Astan.

Il s'agissait de la dame aux cheveux noirs qui était venue avec M. Astan : la petite agitation qu'elle avait provoquée provenait du fait qu'elle portait des bas résille avec des jarretelles jusqu'au milieu de la cuisse. C'est-à-dire qu'elle ne portait rien d'autre. Le dos appuyé à la porte qui donnait sur les pièces intérieures, un pied dans l'embrasure, le coude sur la poignée. Je restai à la regarder tandis que M. Astan pérerait.

— ... une sorte de casino sans triche. Si nous risquons tout, il est juste de tout recevoir quand on gagne. Imaginez que nous misions *tout* ce que nous possédons : pas seulement notre maison, notre voiture, notre famille ou notre vie. *Tout*. Que voulons-nous en échange ? Si nous sommes nous-mêmes la mise, qu'espérons-nous gagner ?

Je déplorai d'avoir raté le *strip-tease*. Son visage était tourné vers le public, il me sembla que c'était vers moi, mais je me doutai que chacun des invités devait s'attribuer le même privilège.

— Je vais vous le dire, fit M. Astan en levant un doigt qu'il pointa sur les spectateurs les plus proches. Le mystère de nous-mêmes. C'est ce qu'il y a sur la table quand nous misons tout. En vous donnant entièrement, vous obtenez entièrement le gain. Et entièrement signifie : dans toutes les dimensions. Insondables, abyssales. Le mystère de ce que nous sommes n'est percé qu'à condition de laisser derrière nous *tout ce que nous sommes*.

(“C'est à moi qu'il parle ?” s'interroge Soledad, car l'Évêque a prononcé ces derniers mots en la regardant fixement.)

M. Astan avait terminé, je le sus au signe qu'il fit à sa dame.

Comme une planète, ce corps en bas résille tourna, sans faire de bruit. La dernière chose que je vis avant qu'elle disparaisse dans le couloir : ses fesses charnues qui s'agitaient. Elle ne tarda pas à revenir en tenant le garçon par la main. Je me rappelai qu'il s'appelait Xavier. Il portait encore sa chemise blanche et son pantalon noir. Il nous regardait en battant des paupières, et je me demandai s'il cherchait son père. Il aurait eu du mal à le trouver : Rodier était loin derrière, près des tables où les serveurs venaient de disposer les canapés et les couverts, et il ne contemplait même pas la scène. Je le vis s'arc-bouter pour finir un autre verre.

Quatre volontaires parmi le public tinrent le garçon sur une grande table. M. Astan s'approcha dans notre dos, les mains en l'air. Tandis qu'on entendait les premiers gémissements et que l'enfant commençait à se débattre, une dame se pencha pour me murmurer :

— Tout cela m'émeut, monsieur l'Évêque. Et me rappelle des souvenirs.

— Quels souvenirs, madame Boj ? lui demandai-je moi aussi à voix basse.

Je connaissais M^{me} Boj pour l'avoir vue aux réceptions précédentes. C'était une femme aux cheveux blancs frisés, bronzée, le nez crochu, avec un petit menton. À cette occasion, elle portait un collier de perles

et une robe blanche.

— Mon mariage, monsieur l'Évêque. Vous pouvez le croire ? Mon mariage. Il y a si longtemps.

— Pas si longtemps, madame Boj.

— Ne me flattez pas, Votre Éminence. — Elle émit un petit rire. — J'ai attendu si longtemps, assise sur ce banc, qu'on finisse de me maquiller ! Vous pouvez le croire ? De me maquiller ! Mon Dieu, comme j'étais nerveuse. On n'arrêtait pas de me dire des choses : de m'attacher les cheveux, de les laisser lâches... Allais-je mettre la broche que j'avais rapportée du Pérou quelques semaines plus tôt ? Ou cette autre qui venait du Caire ?

M. Astan était tellement penché en avant que nous ne pouvions voir son visage : juste sa chemise (il avait ôté sa veste) et les monticules des omoplates qui s'agitaient. Ses grognements de bête sauvage s'unissaient aux braillements et ceux-ci aux cris, moment que choisit l'un de ceux qui tenaient le garçon pour utiliser sa propre cravate et le bâillonner.

— Tout ce que j'aimais dans ma tenue, c'étaient les chaussures, disait à la dérobée M^{me} Boj, avec une bande comme ça sur l'empeigne, à talons aiguilles, argentées...

— Elles devaient être belles.

— Oui, oui, des chaussures Hermès. Assorties à la couleur de l'église, qui était grise... un gris métallique, comme l'autel. Je me souviens de ces chaussures... Je ne sais plus où elles sont. Et de l'agneau. De l'agneau du banquet. Ouvert comme ça, de haut en bas. Et de la tache que... La tache que...

Même le bâillon n'empêchait plus les hurlements stridents, de sorte que M^{me} Boj ne put poursuivre. Je vis s'agiter un pied privé de sa chaussure. Quand M. Astan finit par s'écarter, il avait les mains trempées et la bouche rougeoyante. Sur la table, chemise et pantalon en lambeaux, les côtes dégoulinantes, les intestins formant un monticule de perruque baroque. L'un des hommes recouvrit d'une serviette le visage de l'enfant.

— Ça y est, Samuel, dit quelqu'un à voix pas assez basse pour ne pas être entendu : je reconnus Jules Boujard. Ça y est, répéta-t-il comme s'il avait dit : "Tout est fini", et il haussa le ton pour s'exclamer : Félicitations !

— Félicitations, Samuel.

— Félicitations, Samuel.

Nous nous mêmes à applaudir avec une émotion accrue par

l'attente. Certains d'entre nous se tournèrent vers Rodier, resté devant la table où étaient entreposées les boissons, mais il n'avait plus de verre en main et nous regardait comme surpris d'être acclamé. Directeur ? Gérant ? Je me demandais comment il faudrait l'appeler désormais. Le tintement de la petite cuillère en argent contre le verre s'imposa alors, et nous commençâmes tous à nous déshabiller. M^{me} Boj, à côté de moi, ôta une bretelle de soutien-gorge puis l'autre, révélant des seins aplatis par les ans, aux mamelons tombants.

— La tache de tarte sur le revers du frac de mon mari, me dit-elle. Pourquoi est-ce que je me rappelle tant cette tache, Votre Éminence ? C'est justement ce que je ne peux m'ôter de la tête : cette tache de crème sur le revers...

Le poids des portefeuilles faisait tomber les vestes avec fracas. Pour le reste, l'activité fut discrète. Nous étions tous nus quand le secrétaire plaça le grand annuaire à couverture noire sur le lutrin d'ébène. Sur les tables du buffet, la disposition des canapés et des sandwiches permettait de lire, sur une rangée :

OFFERIMUS TIBI DOMINE

Sur l'autre :

CALICEM VOLUPTATIS CARNIS

L'air sentait l'encens et les déodorants sans alcool. M. Astan, qui s'était sans doute absenté pour se laver, était déjà de retour, impeccable. C'était le seul à être resté habillé, mais à cet instant, la femme aux longs cheveux couleur bitume détacha sa ceinture, tenant les pans de sa veste en l'air. Les autres formaient une seule rangée. Le premier fut bien sûr Jules Boujard. Il s'agenouilla et embrassa le postérieur. La deuxième place avait été attribuée à Samuel Rodier. Le postérieur nu de M. Astan attendait. Rodier chancelait légèrement en s'agenouillant, en raison de son ébriété, mais ses compagnons le soutinrent. La rangée avança. Après le baiser, l'invité s'écartait et cédait sa place au suivant.

— Ah, monsieur l'Évêque, murmura M^{me} Boj, qui était devant moi, ses fesses nues me chatouillant le pénis. Quelle vieille sottise je suis, monsieur l'Évêque, quelle vieille sottise...

Elle essuya une larme du bout d'un doigt.

— En aucun cas, madame Boj, lui dis-je, courtoisement.

Et nous continuâmes à avancer.



Soledad n'a pas compris la longue histoire de l'Évêque. Ou les deux histoires en une ? Et pourtant...

Elle songe qu'elle l'a peut-être entendue, *oui*, mais, pour la première fois depuis qu'elle se trouve dans cette pièce, ou depuis qu'elle est devenue un fantôme, elle ne peut l'expliquer.

Elle a une vision très précise des contes de M. Formes et M^{me} Lefo : ce qui est arrivé à certaines personnes lui plaisait, à d'autres non. Mais dans l'histoire – l'histoire à l'intérieur de l'histoire – de l'Évêque, cette division ne lui semble pas aussi claire. Mauvais ? Bon ? Tout cela est horrible ! Et en même temps, elle aurait elle aussi dansé avec ces filles en bikini, et donnait raison à M. Astan quand il disait : “Le seul obstacle, c'est nous”, et cela lui fit de la peine d'entendre la nostalgique M^{me} Boj...

Cela la perturbe ! Dans l'histoire de l'Évêque, tout semble... enchevêtré ? Amour, haine, peur, joie, douceur, rudesse... comme les médicaments qu'on lui fait parfois prendre dissous dans un verre d'eau, saveur nouvelle composée de saveurs anciennes, toutes les options n'en formant qu'une (“Nous sommes la seule option”, dirait M. Astan). Fourmi et scorpion mélangés, indifféremment !

Oh, oh, oh, où cela la mène-t-il ? Elle ne peut pas donner forme à la nouvelle question. Elle se sent comme en équilibre sur un seul pied. Elle savait déjà que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Papa le lui dit. Et sœur Esther. Les choses peuvent se déguiser en d'autres choses. Une bonne chose peut avoir l'apparence d'une mauvaise. Mais en dessous, elle est bonne. Et s'il y avait un autre

dessous ? Peut-être mauvaise. Et en dessous ?

En théorie, la vérité doit être la chose finale. Mais elle n'en est pas aussi sûre. Si tout est mélangé dans cette eau insipide et inodore, alors il n'y aura peut-être pas de "finale". Ou si ?

Le silence se prolonge. Pourquoi se taisent-ils tous ? Soudain, elle a peur, elle fait un pas en avant sans regarder où elle va et son pied nu écrase un objet.

— Aïe, dit-elle, mais elle n'a pas eu mal, simplement peur.

Elle le soulève, en équilibre sur l'autre pied. Seule une tache de poudre grise sur la plante du pied et un bout de papier froissé, collé un instant à sa peau, qui se détache sans bruit. Elle avait oublié le mégot de M^{me} Lefo. Par chance, il était éteint !

Quand elle lève la tête, tout le monde la regarde. M. Formes semble vieilli, voûté. L'expression de M^{me} Lefo, qui ne fume plus, est un mélange de "oh, pauvre petite" et "si seulement tu avais pu te brûler !" La dame en blanc, la plus énigmatique, l'observe sans ciller. C'est l'Évêque qui parle.

— Tu allais dire quelque chose ?

"Je veux rentrer chez moi." Voilà ce qu'elle veut dire. Les mots arrivent en ordre dans sa bouche et elle s'apprête à les faire sonner aussi clairement que lorsqu'elle se dispute avec sa sœur. Sa sœur ! Oui, elle souhaite la voir de toutes ses forces, sa sœur et son père... Oui, elle veut s'en aller ! Elle n'aime plus les contes, ils lui font peur. Et pourtant...

— Vas-y, l'invite d'un geste de sa main grassouillette M. l'Évêque.

Elle observe plus attentivement M. Formes et M^{me} Lefo. Des siècles semblent s'être écoulés depuis qu'ils ont commencé à parler et l'ont impressionnée avec leurs contes. Et maintenant ? Regarde-les, tellement silencieux... Ils détournent même le regard !

Cela l'encourage. C'est comme si elle avait marché sur le mégot éteint, désagréable et à la fois satisfaisant, un obstacle surmonté. Certes, l'homme appelé "l'Évêque" est plus inquiétant que les autres, mais elle est sûre de... Non, elle ne l'est pas. Disons qu'elle *croit* pouvoir le dépasser aussi. Sinon, peu importe, car...

— Je veux continuer à entendre des contes, dit-elle.

Un large sourire s'étale lentement sur le visage de l'Évêque comme une goutte d'encre sur l'eau. Presque comme un signal convenu, l'ambiance se détend, les autres se mettent en position pour écouter une nouvelle histoire.

— Bien ! s'exclame l'Évêque. J'aime la force, le dévouement et... la

peur de cette demoiselle, ajoute-t-il en lui faisant un clin d'œil et en révélant qu'il ne se laisse pas abuser par son apparente fermeté. Mais maintenant, voici une véritable épreuve pour notre auditrice. Ma seconde et dernière contribution à la soirée, "*Corpus Christi*", n'est pas pour les mineures...



CORPUS CHRISTI

Vous allez penser que je plaisante, mais l'étudiante nord-américaine Frances Flesh est adorée sous la forme d'un fétiche d'ébène par diverses tribus de la zone est du lac Turkana.

Je comprends votre surprise. Moi-même, témoin de la naissance du mythe, je n'en fus pas moins étonné. Car, *soyons justes*, M^{lle} Flesh, du Minnesota, treize ans tout juste, des boucles blondes, des yeux gris comme le ciel de là-bas et la peau d'une couleur qu'on n'aperçoit dans ces contrées qu'au sommet du Kilimandjaro, n'avait rien pour justifier son ascension du statut de *teenager* au collège à déité africaine. Jugez-en : je me borne à vous raconter son hagiographie.

En principe, rien ne serait arrivé si M^{lle} Flesh n'avait connu la tentation de la nymphe. Ou si elle avait mieux évalué ses réserves d'essence. Mais il faut la comprendre : elle venait de se disputer avec son *boyfriend* après une crise de jalousie, et, en plein déséquilibre hormonal, elle avait pris la jeep du professeur qui les emmenait en voyage de fin d'année et, s'éloignant à toute vitesse du *lodge* d'Alia Bay qu'elle partageait avec ses camarades et le reste du monde civilisé, s'était engagée sur des routes de plus en plus impraticables souhaitant donner libre cours à ses pleurs sous les baobabs. Toujours est-il que tout se serait résumé à une simple bêtise si une pulsion de naïade ne s'était heurtée à un réservoir vide, qui transforma le

véhicule en un engin inutile au bout d'une heure de route.

Je dois ajouter que M^{lle} Flesh, en bonne Américaine et qui plus est bonne touriste, était équipée pour résister aux assauts de la nature sauvage : teeshirt et bermuda, gilet kaki, *chukka boots* montantes pour se protéger des épines d'acacias et jusqu'à un casque colonial qu'elle ne mettait jamais car il lui était trop grand. Mais quand elle vit cette chute d'eau, qui devait être plus belle que celle de Chandler à Shaba, cachée comme une femelle calao⁽¹⁰⁾ au creux d'un arbre, elle perdit toute réserve. Sans réfléchir davantage, étouffant sous la chaleur et les moustiques, elle ôta même ses bottes et se jeta en poussant des cris de bonheur sous la pluie de diamants, s'y encastrant comme une figurine d'ivoire dans un collier d'argent. Le hasard ? L'accomplissement du destin ? Cela dépendra de la source consultée. D'après certains observateurs, la nuit précédente, on avait aperçu des étoiles filantes survolant le Turkana. Mais le biologiste réputé d'Isiolo⁽¹¹⁾, Simon W. Wiltshaffer – malgré son addiction à la *miraa*⁽¹²⁾ –, nota dans son journal que ce que l'on avait pris pour des étoiles était en réalité des grues enveloppées dans des flammes qui laissaient derrière elles des traces de fumée ressemblant à des tirs de mousquet. Si tel était le cas, il s'agit peut-être d'un signe prémonitoire.

Pour nous en tenir aux faits : après avoir couru en criant pour une raison que nous verrons plus tard, M^{lle} Flesh finit par glisser dans une autre cascade et acheva son voyage dans les filets ngongos tendus le long de la rivière.

— C'est un comble, gémissait-elle en tremblant. Sortez-moi de là, je vous en prie !

Quel meilleur témoin d'un évangile apocryphe qu'un Évêque ? Eh bien j'y étais.

J'ignore également par quel hasard j'avais passé la nuit chez les Ngongos, parmi tant d'autres que j'avais consacrées à accepter l'hospitalité des tribus africaines bigarrées en qualité de ce que j'appelle "missionnaire à l'envers", en me laissant envahir par leurs rythmes et coutumes, en participant à leurs croyances, en changeant de dieux comme de carte tous les cent kilomètres. Je me trouvais là quand, à midi, les pêcheurs ngongos revinrent au village en apportant le filet, qui se débattait furieusement en anglais, et l'accrochèrent à une haute branche.

— *Meyan kiyanwa*, criaient-ils.

Je conversais avec le chef à l'ombre des claies quand j'aperçus la curieuse pêche. Je m'approchai pour l'admirer. Elle avait l'aspect d'une ruche géante avec des formes adolescentes.

— Vous parlez ma langue ! s'exclama-t-elle à travers les trous du filet. Je vous en prie, dites-leur de me relâcher !

— Ils ne veulent pas. Vous avez entendu : *meyan kiyanwa*. Ils vous considèrent comme une sorte de piscicole au pouvoir incroyable.

— Un quoi ?

— Un poisson miraculeux, traduisez-je.

— Dites-leur que je ne suis pas un poisson ! Mais enfin, dites-leur... !

— Vous ne comprenez rien, chère petite. Ils *savent* que vous n'êtes pas un poisson, ils voient régulièrement des touristes. Il s'agit d'autre chose, d'un rituel.

— Ils vont me... manger ? demanda-t-elle en s'étouffant.

Je bourrai ma pipe en choisissant mes mots. Autour de nous, des enfants au ventre bombé comme du verre soufflé, à peine plus vêtus que mon interlocutrice d'un ruban rouge autour de la taille, nous désignaient parmi les rires. Les adultes commençaient à se disperser.

— Absolument pas, dis-je. Vous savez, pour eux, vous êtes tabou. Ils se couvriraient intégralement d'ulcères et de boutons s'ils s'attaquaient à un poisson sacré. Et puis, nous sommes en Afrique, pas en Amazonie, mademoiselle... Rappelez-moi votre nom...

— Flesh, Frances Flesh, me cracha-t-elle en frissonnant, comme une insulte.

— Enchanté, je suis l'Évêque de Godorna. Eh bien, mademoiselle Flesh, soyez rassurée : personne ne va manger votre nom⁽¹³⁾.

Le jeu de mots était facile et maladroit, mais elle était de toute façon la seule à l'apprécier.

— Alors, que... que vont-ils me faire ?

Loin de se calmer, elle avait l'air d'une proie qui redouble d'angoisse, les bras chastement placés sur ses propres petits tabous.

— Pas non plus ce à quoi vous pensez. Même si vous n'êtes pas trop jeune par rapport à leurs traditions, personne ne vous touchera. S'ils n'étaient pas chastes avec vous, l'hydromel serait empoisonné et les abeilles fuiraient vers d'autres ruches loin du village, d'après la croyance ngongo la plus commune. Vous faites partie d'un rituel dont personne n'est entièrement responsable. Il y a eu un fait réel, vous êtes tombée dans les filets des pêcheurs, mais la mythologie ngongo mentionne une autre étape préalable, dans ce cas fictive : fuir une étrange bête appelée Wataya, ou Tentateur...

— Mon Dieu, je l'ai vue ! Mon Dieu, je l'ai vue, je l'ai vue !

Et elle me raconta : la dispute avec son *boyfriend*, le trajet en jeep, la cascade et le monstre. D'après sa version, elle se trouvait si à l'aise enveloppée dans ce liquide primitif des sommets, qu'elle avait fermé les yeux en imaginant qu'elle renaissait. Elle n'avait donc pas vu le monstre avant qu'il ne fonde sur elle.

Là, je me vois contraint de répéter les paroles du seul témoin. J'implore votre patience.

La créature était de la taille d'une respectable chambre d'amis et possédait des cornes annelées comme celles d'un oryx, la peau couleur bronze, quatre pattes éléphantiques et veinées comme le marbre des colonnes du Vatican, de gigantesques ailes de vautour et une chevelure d'or liquide. Son visage, quoique allongé et sombre comme celui d'un gnou, était à moitié humain : une expression de vieillard songeur à la longue barbe perlée des mêmes gouttes qui cinglaient aussi l'anatomie délicate de M^{lle} Flesh. Il était apparu ainsi, à côté d'elle, comme un subtil autobus ruisselant d'eau, se dressant sur ses pattes d'ours et respirant comme un soufflet d'orgue Silbermann.

— Ah, dit M^{lle} Flesh.

Il y eut un temps mort, comme lorsque nous découvrons sur notre lit une énorme araignée qui découvre à son tour un énorme humain blanc, et qu'entre les deux monstres s'opère un échange d'horreur et de regards fixes.

Qui peut reprocher à M^{lle} Flesh ce qu'elle fit par la suite ? À mon avis, courir, pousser des hurlements et sauter sur les rochers sont, pourrait-on dire, les réactions les moins aberrantes parmi toutes celles que je peux imaginer, étant donné les circonstances.

Cela complique les choses, lui annonçai-je quand elle eut terminé son récit fantastique. Quoi que vous ayez vu, cela cadre avec la croyance de ces pauvres gens. Les Ngongos, d'après ce que j'ai pu constater, gardent vive une foi hybride située entre le catholicisme et les mythes primitifs. Cette confusion provient en partie des missionnaires : il est dangereux d'introduire des idées religieuses étrangères dans des cultures qui croient fonctionner avec la magie, car de ce mélange peut surgir n'importe quoi.

— Voulez-vous résumer ? s'impatiait-elle en se mordant la lèvre.

— Vous savez que l'un des symboles traditionnels de l'Église catholique est le poisson. On entend par là un acrostiche d'"*ictyos*" : *Iesus Christos Theou Soter*, c'est-à-dire "Jésus-Christ Fils de Dieu Notre Sauveur". À partir du IV^e siècle, il devint un symbole de l'Eucharistie. Rappelez-vous que Pierre, choisi par Jésus, était un pêcheur, et Jésus lui-même affirme qu'il fera de lui un "pêcheur d'hommes". Agitez bien

le tout et mélangez avec la liqueur ancienne des croyances préchrétiennes. Au cas où vous l'ignoreriez, le poisson est un animal étrange pour l'homme primitif, car il vit dans un milieu dans lequel nous mourrions et meurt dans celui où nous vivons. Et sa chair, n'est pas à proprement parler de la *chair*, pas davantage que ne l'est votre patronyme. Sa condition animale est discutable pour une société qui considère les animaux comme l'équivalent de mammifères et d'insectes. De là vient sa sacralisation.

— Merde alors, monsieur le professeur ! me lança-t-elle en tentant de changer de posture dans les mailles. Je ne suis pas en classe ! Je suis emprisonnée dans ce maudit filet !

— J'y viens. Soyez patiente. Vous êtes prisonnière d'un filet comme la nymphe Dictime, ou Dictine, la Britomartis traquée par Minos pendant exactement neuf mois, le temps d'une grossesse humaine, pour finir par tomber dans la mer et être sauvée par un filet de pêche, d'où son nouveau baptême sous le nom de Dictime, "celle au filet". Vous devez vous demander quel est le rapport entre une croyance crétoise et une croyance africaine, mais la concordance des mythes est prouvée, même entre des peuples précolombiens et asiatiques. Notez de surcroît que Minos était relié au Minotaure, l'homme-taureau, et d'après votre description, le monstre qui vous a poursuivie dans la cascade avait des cornes et un visage humain...

— Il ne m'a pas poursuivie. C'est moi qui me suis mise à courir comme une imbécile. Et ce n'était pas un taureau, ni un homme-taureau. Je suis lasse de votre discours, je vous en prie... !

— Laissez-moi finir, cela vous concerne. – Elle se balançait comme les couleuvres accrochées en hauteur sur les marchés japonais. Je faisais de lentes allées et venues au-dessous du filet. – Imaginez maintenant les conséquences quand on a parlé aux Ngongos de Jésus-Christ et du poisson chrétien. Dieu seul sait quelles étranges symbioses se sont établies au fil des siècles de contamination culturelle entre leurs croyances dans le Wataya, la nymphe prise dans le filet et la théologie catholique. De surcroît, si c'est le Wataya que vous avez vu, nous devons en conclure que le folklore d'une poignée de Ngongos est plus proche de la réalité que...

Le hurlement soudain m'interrompit.

— Très intéressante, la leçon, "mon père", mais... ! dit-elle en grinçant des dents.

— Évêque de Godorna, la corrigeai-je.

— Très bien, Évêque de ce que vous voudrez ! Que diriez-vous de commencer à prêcher par l'exemple en me trouvant de l'aide ? Je loge

à Alia Bay, au sud du Turkana...

— Je connais cet endroit.

— Je peux vous donner quelques numéros de téléphone. Appelez...

— Je n'ai pas de portable, je regrette.

— Eh bien allez-y et expliquez-leur ce qui s'est passé !

— Vous voulez vraiment que je vous abandonne ?

— Non ! Je n'ai pas dit ça ! fit-elle en sanglotant. Ce que je veux, c'est que quelqu'un me sorte de là ! Papa ! Maman !

— Ne criez pas, petite, ça ne vous servira à rien et ne fera qu'aggraver votre situation. – Je me tus pour tirer sur ma pipe tandis qu'elle pleurait. Les gouttes dégoulinèrent de son corps trempé sur moi, et j'en avalai une qui avait un goût de larmes. Les boucles blondes collées sur sa tête lui donnaient l'air d'un fœtus à l'intérieur d'un utérus. – Écoutez, je crois sincèrement que je suis plus utile près de vous qu'à Alia Bay, où les recherches ont certainement commencé, vu les moyens de votre pays. Une Américaine mineure perdue au cours d'une excursion en Afrique, ce n'est pas rien. Ils vous retrouveront, il suffit d'attendre.

(Soledad ne partage pas l'optimisme de l'Évêque. "Parfois, cela ne sert à rien d'attendre, parce que personne ne sait que vous êtes parti", pense-t-elle, se sentant une autre Frances Flesh.)

— En attendant, n'oubliez pas que je suis votre seul contact avec les Ngongos, et que je pourrais intercéder en votre faveur si les choses prenaient, disons, un tour inhabituel, ajoutai-je.

— Vous entendez par "tour inhabituel" qu'ils me dévorent ou qu'ils se contentent de me mettre en pièces sans me manger ? se moqua-t-elle, déchirante.

— Mademoiselle Flesh : je suis le représentant de l'apostolat catholique, mentis-je, et je ne laisserai personne vous faire du mal, bien que vous soyez protestante. – Je me retournerai pour m'en aller, avant de me raviser. – Au fait, je ne pense pas pouvoir vous trouver de vêtements, mais je vous apporterai une couverture cette nuit.

— Connard. – Ses tabous verbaux et corporels oubliés, elle s'accrochait maintenant à deux mains au filet. Je me plaçai au meilleur endroit pour contempler les derniers sans obstacles. – Vous vous moquez de moi, vieux salaud !

— Je ne me moque pas, simplement, je m'amuse. Il y a une légère différence, mais elle existe. Allez, ne vous inquiétez pas. Je ferai tout

ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

— Où allez-vous ? cria-t-elle, horrifiée de me voir m'éloigner.

— Me renseigner.

Si j'en crois sa version, cette nuit-là, quatre lions avaient traversé le village en toute tranquillité, car la tribu se trouvait ailleurs (je vais vous dire où), et ils avaient fini par se tapir sous le filet. L'attitude des bêtes n'avait toutefois pas été menaçante mais presque scientifique, car elles avaient adopté une position strictement géométrique : une à midi, l'autre à trois heures, l'autre à six, la dernière à neuf heures de l'hypothétique cadran horaire dont le centre aurait été M^{lle} Flesh. Des yeux brillant comme la braise, des langues de la couleur des flamants sur le lac Nakuru et des bruits de mâchoire avaient diverti notre petite protagoniste pendant toute la nuit, son insomnie était donc compréhensible.

Mais je n'appris tout cela que plus tard. À l'heure de la visite féline, j'étais avec les Ngongos sur un terrain à découvert proche du village, aussi près du feu que mon impatience me le permettait, car il me terrorise autant qu'il terrorise les singes. Il était évident que la pêche imprévue du jour les avait rendus nerveux et qu'ils avaient besoin de consulter le sorcier. Il s'agissait d'un vieil homme mince et nerveux vêtu d'une sorte de déguisement en toile de *tembo* ou poils d'éléphant, les cheveux relevés par une kyrielle de perles et portant des boucles d'oreilles de bœuf. Je le vis courir en cercle entre les hommes et les femmes, tirant de temps en temps d'un panier artisanal des scarabées noirs et ventrus pour les ingérer avec une lenteur calculée. Puis il pinçait une outre et après en avoir bu une gorgée il crachait, nous désignant de ses doigts peints en blanc :

— *Bulau kutoswa ngenuku !*

Chaque cri était salué par des coups vigoureux donnés sur les *ngomas*^{14}.

Ma courtoisie ethnique me faisait sourire quand le danseur s'approchait de moi la bouche ouverte, une masse d'insectes à moitié mastiqués se tordant encore à l'intérieur, et me criait, sans doute avec une prononciation déplorable en raison de la bouchée coléoptère :

— *Botswan aruku ! Botswan aruku !*

Je dois avouer que j'avais menti sur presque toute la ligne à mon innocent spécimen de fille du Minnesota récemment pêchée : le ngongo est une variante éloignée du swahili avec lequel il n'a que quelques mots en commun, de sorte que je comprenais à peine les gens du village, et pouvais encore moins intercéder en faveur de qui que ce fut. Mais, comme le chef était un type sympathique qui parlait

un peu de swahili et d'anglais, et qu'il souriait chaque fois qu'il ouvrait la bouche, j'imitai son sourire pendant la répugnante interprétation du sorcier pour lui demander :

— Que fait-il ?

— Rien, me répondit-il. Il est seulement comme ça.

La réponse énigmatique me fit penser que je ne m'étais pas trompé du tout en estimant que les Ngongos croyaient que quelque chose s'était mis en branle quand ils avaient capturé la petite, processus que ni elle ni moi ne pouvions arrêter, ni même modifier. Le résultat aurait été le même si je l'avais interrogé sur une accumulation de nuages noirs à l'horizon ou la tempête qui provoque des crues de rivières et des avalanches de caïmans et d'argile. "C'est seulement comme ça", m'aurait-il répondu. "Inévitable", traduisis-je. Mais qu'était-ce que l'inévitable ?

La séance terminée, à la joie de tous les scarabées survivants, les *ngomas* muets, la tribu disséminée dans la nuit comme seule une tribu noire est capable de se disséminer, je rentrai là où refroidissait ma jeune victime. Le spectacle avait duré jusqu'à l'aube, je me préparais donc à retrouver une pauvre petite chose, et ce fut le cas.

— Je vous apporte un peu de thé fort et chaud, pris sur mes propres réserves, lui dis-je. Au moins, un peu de civilisation.

Sa voix sonna creux, râpeuse comme un émetteur mal réglé.

— Allez vous faire foutre, avec votre thé fort et chaud.

Elle changea de posture au prix d'un effort singulier, passant d'une imitation fœtale à une autre. Elle ne semblait plus soucieuse de cacher ses contours intimes, bien que je l'éclairasse avec une lampe, mais je ne l'étais pas non plus de les observer : nous avions atteint cette neutralité antédiluvienne que nous les Occidentaux n'obtenons qu'après plusieurs semaines de vacances dans un camp nudiste. Je haussai les épaules et refermai le thermos avec indifférence, en pensant que, après tout, ce n'était pas moi qui avais échappé à une excursion pour tomber dans les filets de quelques indigènes.

— J'ai aussi apporté du spray antimoustiques, insistai-je. Il possède la dose recommandée de DEET.

Son silence me confirma que le spray n'avait pas été mieux reçu que le thé. Le dos lisse et menu, quadrillé par le filet, s'agita sous les sanglots.

— Calmez-vous, mademoiselle Flesh. Les choses ne pourraient pas aller mieux. Le chef ngongo m'a assuré qu'il ne vous serait fait aucun mal...

— Mensonge.

— Mademoiselle, je suis prêtre !

— Il vous a menti, je veux dire, gémissait-elle.

— Ne perdez pas espoir.

— Si vous me sortiez d'ici, cela m'aiderait !

Je fis le tour du filet pour observer son visage tandis qu'elle pleurait.

— Réfléchissez à l'aventure que vous êtes en train de vivre... l'encourageai-je. Imaginez ce que vous allez pouvoir raconter à vos camarades de classe à... !

— Vous n'avez pas entendu mes cris, imbécile ?? éclata-t-elle alors.

Quand elle s'arrêta, elle respira à plusieurs reprises par le nez. J'ignorai l'insulte qui me prenait de haut, c'était le cas de le dire, car elle était compréhensible. Et puis, j'étais dominé par la curiosité.

— Pour être franc, non. J'étais loin. Que vous est-il arrivé ?

Elle me raconta l'histoire des quatre lions. Avant qu'elle ait fini, je lui donnai ma version.

— J'espère ne pas vous offenser par mon honnêteté, mais ce qui est arrivé n'a rien d'étrange. Imaginez la proie facile que vous constituez là-haut pour n'importe quel palais omnivore. Pour eux, plutôt que chasser, ce serait comme aller faire des emplettes à la boucherie... Réjouissez-vous donc d'être suspendue à cette hauteur !

— Ils ne voulaient pas me faire de mal, murmura-t-elle, plus calme. Ils sont restés tranquillement à leur place et ils ont bâillé tous les quatre en même temps, comme ça. — Elle ouvrit une bouche respectable et tira la langue. — Et il y avait quelque chose qui brillait à l'intérieur de leurs gueules !

Les rudiments de zoologie africaine que possédait M^{lle} Flesh ne me semblaient pas dignes d'importance, mais je l'écoutai attentivement. D'après son témoignage, chaque lion portait sur la langue une sorte de pierre précieuse phosphorescente. Le premier, d'une faible couleur dorée, comme une ampoule à basse consommation ; le second, un rubis d'un rouge furieux ; le troisième, une topaze iridescente et céruléenne ; le dernier, un quartz laiteux et mince comme une hostie recouverte de lucioles.

— Et alors ?

Elle grattait ses piqures de moustique.

— Rien. Ils sont restés la gueule ouverte et la langue pendante, comme s'ils avaient voulu que je prenne une de ces pierres... Puis ils

sont partis. Croyez-moi, je vous en prie !

— Bien sûr. — Je croyais plutôt à un mélange d'ignorance, d'innocence et surtout d'affaiblissement, en raison du froid et du manque de nourriture. Je tendis la main et pris la sienne, tremblante. Ce geste raviva ses larmes. — Allons, allons, soyez forte. Conservons nos esprits. Nous devons garder la tête froide.

— Je suis suffisamment froide, me répliqua-t-elle, trouvant moyen de plaisanter.

— Je vais vous apporter de quoi vous couvrir.

Naturellement, les heures passées dans le cocon grillagé du filet, serrée par le chanvre, légère et nue, l'avaient rendue à l'état premier de la créature qui avait besoin d'un géniteur. Mais quelque chose dans ses paroles me fit réfléchir pendant que je lui tendais une couverture de voyage par les interstices et un peu de thé chaud, qu'elle finit par accepter.

— Courage, lui dis-je, et restez la courageuse jeune représentante du pays le plus puissant du monde.

— Je ne sais plus ce que je suis, gémit-elle en s'enveloppant dans la couverture. Je crois que je suis morte.

— Ne soyez pas amère.

— À l'intérieur. Vraiment. Je crois que je suis morte à l'intérieur. Comme si je n'allais plus jamais pouvoir être moi-même.

— Ne perdez pas courage, malgré tout.

— Au contraire, savoir que je ne suis plus moi me donne... des forces. Je sens que je ne peux rien perdre, et cela m'aide. Comme si je pouvais faire n'importe quoi maintenant que je sais que cela n'est que le commencement de... d'une autre vie. Aïe, mon Dieu, vous me comprenez ?

(Soledad, oui, bien sûr. "Elle, c'est moi", pense-t-elle de nouveau. Et que ces quatre bijoux dans la bouche des lions sont à la fois étranges et familiers ! Que lui rappellent-ils ?)

Je l'assurai que je la comprenais parfaitement, et lui ôtai le thermos des mains avec douceur quand je constatai que l'épuisement prenait le dessus. En m'éloignant, je la regardai de nouveau et sa posture forcée me sembla être un point d'interrogation à l'envers, une inconnue se balançant à un arbre. Je ne parvins pas à trouver le sommeil dans ma cabane, non pas à cause de l'excitation mais de la sensation d'énigme. La figure d'engrenage s'était associée au tour

imperceptible que prenaient les choses dans ce coin reculé d'Afrique, et maintenant c'était à la nature de l'arrêter.

Midi me réveilla, tard, au son des *ngomas*.

Je les vis en me lavant dans la bassine, les éclairs d'or filtrant entre les roseaux : des files de Ngongos, hommes, femmes et enfants, marchant au rythme du rituel. Je m'empressai de les suivre.

Le pèlerinage traversa les dunes en direction du Turkana. Nous étions début juin et le dieu de la pluie n'avait pas encore béni de sa magie les rives sèches. L'eau turquoise s'étendait pourtant derrière, surveillée par un détachement d'ibis sacrés qui patrouillaient devant l'écume. Les crocodiles s'étiraient comme des sacs à main dans la boue et seul l'ébrouement rauque des hippopotames venait troubler le silence.

— *Manuwi buni ! Manuwi !* cria soudain un personnage qui faisait des bonds, enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille.

Je reconnus mon ami l'acrobate au costume de *tembo*, qui semblait avoir abandonné son régime d'insectes. Ses cabrioles avaient toutefois redoublé, si tant est que cela fut possible, et il sautait et hurlait comme un possédé.

— Que dit-il ? demandai-je en swahili aux plus proches.

— *Miracle*, répondirent-ils en anglais.

Toutes les têtes se tournèrent alors vers le chemin par lequel nous étions arrivés. Un groupe souriant de femmes ngongos amenait l'Américaine en la tenant par les bras. Elles l'avaient habillée d'un de ces *khangas* qui se nouent à la taille et couvrent les jambes. Sa poitrine, tout juste deux bosses sur son buste plat, vibrait au son de son pas qui, en toute logique, chancelait après une journée entière passée dans le filet. Malgré la saleté qui s'était emparée de ses cheveux et de sa peau, elle restait si pâle que la symétrie de l'ensemble, sur les côtés les deux jeunes filles d'ébène couvertes de voiles de couleur et de bracelets, au centre la jeune Occidentale avec le *khangas* autour de la taille, était digne d'une photo pour le *National Geographic*. Mais j'oubiai rapidement le détail esthétique, car ses accompagnatrices la conduisaient vers la rive avec la hâte de jeunes mariées lors de leur nuit de noces, en chantant et en riant.

— Mademoiselle *Flesh* ! l'appelai-je au passage, mais elle ne sembla pas m'entendre.

Elle se laissait mener comme en transe, les yeux gris cherchant ses propres paupières, la langue dépassant comme une rose d'un vase.

L'arrivée du cortège fit reculer les ibis. Au loin, des cormorans

conscients de ce qui s'annonçait interrompirent leur pêche et observèrent depuis les rochers le *tembo* sautillant et la petite silhouette yankee, seuls humains dans l'eau maintenant que, sa mission terminée, le cortège féminin s'était retiré. Lui, dégoulinant, les mains ouvertes et les bras en l'air, comme s'il s'apprêtait à attaquer un caïman ; elle, tournant le dos au public, les omoplates quadrillées en rose par les marques du filet, le *khanga* laissant entrevoir les petites fesses et les hanches à peine marquées.

— Et maintenant ? demandai-je à l'air.

Et l'air me répondit, éclipsant le soleil derrière un nuage. Ah, quel moment, si vous saviez. Les ibis sacrés reprirent leur vol, un chœur de becs courbes et de corps d'ivoire planant au-dessus du sorcier et de M^{lle} Flesh, points équidistants à l'intérieur de ce cercle vivant, et au cas où cela n'aurait pas suffi, une famille de cormorans au chignon noir traça un nouveau cercle plus petit, à l'intérieur de celui des ibis !

J'observais ce prodige, révisant en vain mes encyclopédies mentales de la nature pour trouver une explication, lorsque soudain le sorcier se pencha et, se redressant, déploya une main sur les boucles blondes et y versa de l'eau. Aussi précis qu'un coucou céleste, le nuage qui masquait le soleil ouvrit une paupière de coton parfaite et un couteau de lumière tomba du zénith en se fichant avec une adresse étonnante sur l'insignifiante silhouette de la jeune fille, entre le chant à l'unisson des oiseaux et le martèlement des pieds ngongos, qui s'étaient mis à fouler le sable.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous avez vraiment *vu tout* cela ?

— Et plus encore, attendez. Car à cet instant, les bandes de cormorans et d'ibis se dispersèrent par des chemins opposés tandis que, pendule doré à la verticale du repos, où s'enterrait la lumière du soleil, vous avez effectué un demi-tour pour nous faire face, obligeant tous les Ngongos à s'agenouiller en silence. Cela dit en passant, je me suis moi aussi agenouillé en vous voyant, car, sans que ce que je contemple en ce moment ne démérite, ce jour-là à midi, vous étiez divine.

— N'exagérez pas, fit-elle en souriant.

— Je n'exagère pas : vous étiez aussi belle qu'une prêtresse de Cumes voire peut-être la nymphe Dictime en personne. C'était vous, car vous étiez la même enfant timide, mais en même temps une autre, plus mûre, aux contours dessinés par le stylo du soleil. Alors, dressée, illuminée comme vous l'étiez, les jambes écartées sous le *khanga*, de l'eau jusqu'aux genoux, un reflet précis de vous-même à l'envers sur la lagune, vous avez crié ces mots en anglais : "Que me voulez-vous ! Ça suffit ! Je ne suis pas ce que vous croyez ! Je ne peux pas vous aider !

C'est une très grande responsabilité ! Car je ne suis *personne* ! Personne !" Alors, vous êtes sortie de l'eau, marchant à pas mesurés au milieu de la population agenouillée, dépassant le sorcier maintenant silencieux. Quatre grandes cigognes marabouts au bec rosé comme des fesses de bébé en ont profité pour descendre lentement en spirale et se poser à vos pieds, vous escortant sur le sable tout en regardant l'assemblée avec des yeux scintillants. Leurs battements d'ailes vous ont décoiffée, mais vous n'avez pas cherché à dégager les mèches de cheveux sur votre front.

— Je ne m'en souviens pas ! se plaignit-elle. Je ne me souviens de rien !

— Parce que ce n'était pas vous qui étiez là, mais ce en quoi les Ngongos prétendent vous incarner. Rien de mystique, cependant, mais de la magie. Une magie aussi ancienne que le Turkana, sacralisée par les missionnaires et l'ingénuité d'un peuple. Après vous avoir retirée du filet, ils vous ont probablement fait boire un breuvage qui vous a mise en transe, ce qui est assez fréquent chez ces connaisseurs d'herbes et de remèdes.

— Il est vrai que je me sens beaucoup mieux, admit-elle.

Nous parlions assis sur le sol où brûlait également une veilleuse, moi dans ma tenue d'explorateur kaki avec mon rabat orange, Frances Flesh le *khanga* noué comme une serviette de bain autour de sa poitrine, les cheveux sales et emmêlés mais encore dorés à la lumière de la bougie, et des stigmates de boue sur les mains et le cou-de-pied. La quenouille intermittente de la forêt vrombissait en tissant la nuit. La cabane sentait la paille sèche et les excréments.

— Cet après-midi, j'ai rêvé, dit-elle.

— À quoi ?

— Je me trouvais ici même, dans ce village, mais il n'y avait personne. Le ciel était violet. Soudain, j'ai entendu quelqu'un pleurer. Cela venait d'une cabane et c'était très triste. Je voulais y entrer, et aider la personne qui souffrait autant, mais on aurait dit que j'avais peur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne me sentais ni mal, ni bien. C'était comme si j'avais su que ça ne me concernait pas et que je devais passer mon chemin. Mais si j'entrais dans la cabane, alors ça me concernerait. Et je savais que, lorsque ce serait le cas, j'aimerais ça et je pourrais supporter ce poids avec plaisir, mais j'avais toujours peur...

— Le poids ?

— Quoi ?

— Vous avez dit que vous supporteriez “ce poids avec plaisir”.

— Cela a un rapport avec la deuxième partie de mon rêve. Car soudain j'étais un poisson, dans l'eau avec d'autres. Alors il en arrivait un, énorme, qui m'avalait, mais je ne souffrais pas car je continuais à vivre à l'intérieur de son corps, je pouvais y être heureuse, et je savais pourquoi : parce que dans l'eau, les choses sont moins lourdes. “Comme ça, je pourrai porter la charge”, me disais-je.

Une mite voletait autour de la flamme de la bougie. L'adolescente observait son vol suicidaire, hypnotisée.

— Qu'est-ce que cela signifie, d'après vous ? demanda-t-elle alors.

— Mademoiselle Flesh, ce monde est un mystère ineffable. Nous n'en savons rien, nous ne pouvons rien en savoir. Nos pensées sont celles des hommes, à qui ne sont pas réservées les réponses, juste les questions. Nous sommes des inconnus qui nous réveillons un jour parmi des inconnus et, après une période de confusion et d'investigation, nous fermons de nouveau les yeux et reprenons notre rêve interrompu. Vous, une tendre jolie fille du Minnesota, vous ne le saviez pas. Voilà tout.

Elle frotta ses bras nus, comme si elle frissonnait.

— Que va-t-il m'arriver ?

— Je ne sais pas, répondis-je sincèrement. Vous êtes prisonnière d'un filet plus solide que celui dans lequel vous êtes tombée : le mythe, les croyances, la foi. Regardez cette mite. Elle est libre de partir, mais quelque chose la fait tourner régulièrement autour de la flamme jusqu'à ce qu'elle se consume. Hier, vous criiez en appelant vos parents. Aujourd'hui, vous pourriez être mère. C'est un chemin à suivre.

— Je ne veux pas être cette mite...

— La chrysalide, mademoiselle Flesh, n'a pas le choix ; le papillon, si.

Elle me regarda un instant avant d'être de nouveau ensorcelée par le lent barbecue auquel était soumis l'insecte. Le gris de ses yeux se dissimulait sous ses paupières comme un verre d'eau qui se vide.

— Je meurs de sommeil. Je crois que je vais dormir un peu.

— Allez-y, je vous réveillerai.

Mais quelque chose me réveilla avant, à l'aube. Le vent poussait sans trêve des parcelles de village vers les champs, paille, petites branches, grains de sable rouges, y compris des morceaux de marmite

en terre. Je sortis de la cabane et suivis leur direction. J'arrivai ainsi à une clairière avec un pieu planté au centre, et au-dessus, la tête du sorcier.

Par l'effet de l'art et du mystère, j'eus plus peur de ses cheveux, dans lesquels étaient accrochées des vertèbres de nouveau-né tintinnabulant comme des hochets, que de la blessure récente au cou, d'où pendaient les tuyauteries inutiles de l'air et de la digestion. Il avait les yeux clos mais son expression était presque douce, comme préparée pour un baiser.

Je ne dis rien à ma jeune amie de cette découverte dont la signification m'échappait encore. Elle semblait avoir elle aussi perdu la tête, quoique de façon un peu plus subtile. Elle passa la journée aux côtés des Ngongos, parlant aux enfants dans un anglais qu'ils ne comprenaient pas, sans que cela les empêchât de l'écouter, charmés, leur dessinant les voyelles ou une mappemonde sur le sable. Les mères ne tardèrent pas à se joindre à eux, et à midi les hommes l'écoutaient eux aussi. L'un d'eux commença même à la sculpter dans du bois d'ébène, silhouette dont il sortirait de nombreuses autres. Évangéliste silencieux, je constatais la surprenante vérité : ils étaient en train de la créer. M^{lle} Flesh, confiante en son succès croissant, s'autorisait à leur parler avec une intimité de plus en plus grande, non plus de chiffres, de mots ou de pays, mais de la triste vie qu'elle avait menée avec son père, de ses envies de se libérer, de ses rêves. Aucun Ngongo ne la comprenait, mais tous *croyaient* en elle, car c'est la base de la foi. Le mécanisme rituel avançait, imparable, et ils la créaient à leur image, proche mais lointaine. À la fin de la journée, la foi que tous déposaient en elle était plus grande que sa personne. Que fallait-il pour que la roue continuât à tourner ? Je le devinai immédiatement : que la présence se retirât pour faire perdurer la foi.

Je décidai de lui en parler la nuit suivante, quand un groupe de douze hommes masqués l'emmena hors du village pour partager de la nourriture au bord du Turkana, au centre d'un cercle de douze torches. Je les suivis, et m'approchant, je distinguai les masques. Très élaborés, comme tout l'artisanat ngongo, ils imitaient des créatures. Les anthropologues leur auraient consacré des ouvrages entiers : hyène, étourneau, perdrix mouchetée, guépard, buffle, grue, papion⁽¹⁵⁾, éléphant, zèbre, gazelle, flamant rose, impala. Ils étaient calmes et assis en cercle, jambes croisées, tandis que M^{lle} Flesh, seul commensal au visage découvert, en *khanga* rouge, tenait sa place parmi eux et parlait comme un moulin à paroles.

— Soyez le bienvenu, monsieur l'Évêque. Vous dînez avec nous ?

— Merci, mais non, mademoiselle Flesh. Je souhaite vous parler en

privé.

— Vous pouvez le faire ici même, dit-elle en riant. Je suis seule. Depuis que nous sommes assis, personne ne m'adresse la parole, et je suis sûre qu'ils ne m'entendent pas, là-bas, à l'intérieur de leurs masques. Ils m'ont abandonnée.

— Naturellement. Comme elle me regardait, j'ajoutai : Cela fait partie du rituel.

Elle repoussa son assiette de viande et se leva, peu sûre d'elle et timide.

— Quel rituel ? Cette fois, je suis venue parce que je l'ai voulu.

— Certes. Vous vous rappelez ce que nous avons dit dans la hutte il y a deux jours ? Vous avez accepté votre destin, cela aussi c'est le rite. Vous avez même piqué du feuillage dans vos cheveux en guise de couronne. Le sorcier qui vous a reçue ici, dans le Turkana, et a versé de l'eau sur vous, a été décapité le lendemain. Il a prophétisé votre avènement tout en s'alimentant d'insectes, et le rite exigeait sa décapitation après une danse. Ça vous dit quelque chose ? Regardez autour de vous : douze êtres qui vous contemplent en silence tandis qu'ils dînent. Vous êtes maculée de symboles, ma chère. Il ne manque qu'un détail avant que vous ne deveniez l'énigme sacrée qu'ils désirent.

— Lequel ? me demanda-t-elle en tremblant.

— Mourir.

L'espace d'un instant, on aurait dit que la fillette larmoyante suspendue dans le filet menaçait de revenir. Mais ensuite, je la vis se redresser, et elle semblait avoir grandi. La flamme des torches se reflétait sur une anatomie plus forte.

— Alors d'après vous, tout cela n'est qu'un foutu rituel, dit-elle.

J'acquiesçai.

— Vous êtes devenue une déesse, et maintenant, il ne vous reste qu'à monter vers ce foutu ciel.

Nous nous étions écartés des masques silencieux, au-delà des torches. Nous parlions dans une obscurité totale, le lac Turkana était si noir et vibrant qu'il ne semblait qu'un étrange phénomène spatial qui aurait transformé la lumière en sons.

— Ça ne fait rien, répondit-elle alors. C'est comme le rêve que je vous ai raconté : j'ai entendu les pleurs et je veux entrer dans la cabane. Je veux changer. Je veux aider. Ils sont si pauvres et si affaiblis par la faim et les maladies... Frances Flesh est morte dans le filet. Ou alors bien avant, à la maison, avec ses stupides parents et ses

stupides amis. Je veux être une autre.

— Évidemment, vous avez entièrement perdu votre nom, dis-je avec un sourire en observant son corps osseux et résistant, la ligne plate de ses hanches.

— Qu'êtes-vous venu me dire exactement ?

— Que vous pouvez fuir à l'instant même, éviter cette dernière épreuve, je suppose. Je connais un chemin sûr d'ici à Alia Bay. En fin de compte, si vous êtes une déesse, vous pouvez vous sauver vous-même.

Elle sourit dans l'obscurité.

— Éloignez-vous de moi, monsieur l'Évêque. Ne me tentez pas davantage.

Elle se tut. Même quand nous vîmes s'approcher en pleine nuit la troupe de Ngongos munis de torches et de bâtons. Ou quand ils nouèrent une corde de chanvre autour de son tendre cou et la ramenèrent au village en tirant sauvagement dessus tout en lui montrant des fétiches cornus, en l'apostrophant et en lui crachant dessus. Ou quand ils lui arrachèrent son *khanga* à coups de bâton et transformèrent en un seul cri les leurs et ceux de la population et que son sang et sa sueur brillèrent pareillement à la lumière des torches. Ou quand ils l'entraînèrent, agonisante, vers un monticule et la laissèrent seule tandis qu'ils reculaient tous et que les quatre guerriers portant des masques de lions surgissaient des taillis et bondissaient vers elle avec une agilité incroyable.

Ils n'avaient pas de pierres précieuses dans la bouche, mais brandissaient des machettes brillantes sous la lune.

Quand le supplice prit fin, les Ngongos ramassèrent le corps mutilé, le portant sur un brancard dans une procession solennelle, leur chef en tête, jusqu'aux marais du Turkana. Là, à l'aube, fut enterrée Frances Flesh, dans un rectangle d'argile sèche qui semblait l'attendre.

Pendant trois nuits consécutives, il y eut des festins et l'on dévora la chair de trois crocodiles cuits dans la terre. Je déclinai aimablement l'invitation à participer à chacune de ces veillées et me retirai tôt pour dormir dans ma cabane.

Enfin, au matin du quatrième jour, il plut.

La pluie tant attendue, le doux impact sur la terre desséchée. De grands miroirs ovales dans la boue, des cercles concentriques de gouttes, des franges d'éclairs effrayant les oiseaux bigarrés et les troupes de zèbres de Grant⁽¹⁶⁾, transformés la nuit en serpentins blancs. Et le peuple ngongo sortit de ses huttes et explosa en une seule

clameur, tel un gorille provocant.

“Curieux rituel de pluie. Archaïque, mais efficace”, songeai-je.

Le jour même, je décidai de partir. Je pris congé du chef sans cérémonie et m'en allai, mon sac sur l'épaule. Envahi par un pressentiment, je me dirigeai vers les contreforts du lac Turkana. La pluie s'était affinée en délicats filigranes, l'air sentait quelque chose de nouveau et d'humide, et les insectes le traversaient comme des aiguilles d'argent.

Frances Flesh était assise à côté de sa propre tombe perforée de l'intérieur, contemplant le jade immense du lac. Son corps dépecé était un amas de terre et de saletés, et sa chevelure autrefois blonde était maintenant presque noire de poussière de champignons et de racines.

— Bonjour, Frances, dis-je.

Elle se retourna pour me regarder. L'un de ses yeux était encore gris, l'autre la proie des vers.

— Quelle sottise, monsieur l'Évêque, dit-elle d'une voix rauque, et à travers l'entaille pratiquée dans sa gorge, je vis ses cordes vocales vibrer.

“Sottise” était le mot exact. Je souris.

— C'était un rituel de pluie, constatai-je. Juste ça, mêlé à la foi des missionnaires et à d'anciens cultes zombies... Au moins, vous avez ressuscité... Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Monter vers ce foutu ciel, j'imagine, répondit-elle en souriant elle aussi. – Un scarabée se posa sur son crâne, s'introduisit par une suture enfouie et remonta comme une bulle de pétrole par l'orbite vide. Pendant ce temps, l'autre côté de son visage continua à sourire et son unique œil à briller de plus belle. – Mais je les ai aidés à croire en quelque chose, non ? Maintenant, je fais partie de leurs âmes, et je me sens mieux que jamais. Changée, renouvelée. Je suis entrée dans la hutte, et j'y vivrai éternellement.

— À vous entendre, Frances, on pourrait vous croire heureuse.

— Mon bonheur, monsieur l'Évêque, ne connaît pas de limites.

Son visage déchiré ne parvint pas à altérer son ton extasié. Elle souleva son cadavre, qui semblait constitué de nombreux autres, une sculpture de lombrics, de sang, de cendre et d'air, et elle le déplaça en boitant.

Elle tarda à sortir du paysage. À tel point qu'il avait cessé de pleuvoir quand sa silhouette chancelante se fondit avec le bleu paon de l'horizon lavé.



Le temps a disparu.

Comme dans un spectacle où il n'y a que de l'obscurité et une scène éclairée, l'horloge ne compte plus. Sur la table, les lézards continuent à se poursuivre.

— Approche et dis-moi ce que tu as compris de mes contes, lui dit-il.

Elle passe derrière M^{me} Lefo et M. Formes, en contournant la table. Elle songe que la table est ronde afin de pouvoir être contournée. Elle sent sous ses pieds nus les dalles irrégulières. Il est curieux qu'elle ait obéi à l'ordre sans hésiter. "Approche-toi", a dit l'Évêque, et elle obéit comme un pion sur un jeu d'échecs. Elle s'arrête à cinquante centimètres, mais fait quelques pas supplémentaires quand l'Évêque gesticule. Son coude droit frôle légèrement le costume de M. Formes.

— Je n'ai rien compris, déclare-t-elle avec simplicité.

L'espace d'un instant, il n'y a pas de réaction, peut-être parce qu'elle a parlé sur le ton de la connaissance et non de l'ignorance. Mais "il n'y a pas de réaction" n'est pas une bonne définition. Le visage humain exprime trop de nuances. Un simple haussement de sourcils de l'Évêque l'inquiète.

— Tu peux répéter ?

— Je n'ai pas compris vos contes, j'ignore ce qu'ils signifient. J'aime Frances Flesh. Je crois en elle. Je ne crois en rien d'autre.

L'Évêque cesse de la regarder et fixe son verre posé sur la table.

— Ils sont compliqués, ajoute Soledad.

Elle pense immédiatement qu'elle n'aurait pas dû parler ainsi. C'est une excuse. Elle n'a pas à lui en donner ! De son point de vue, chercher des explications aux contes est une autre énigme en soi. Elle s'est creusé la cervelle avec les histoires, elle s'en aperçoit maintenant et se trouve ridicule. "Nous créons parfois nous-mêmes les problèmes que nous tentons de résoudre", se rappelle-t-elle. Dans son collège, un professeur raconte :

"Imagine que tu parcoures un labyrinthe que tu crées toi-même en marchant. Si tu n'avances pas, tu ne trouveras jamais la sortie car elle n'existera pas. Si tu recules, tout ce que tu auras créé deviendra un obstacle. Et si tu trouves enfin la sortie, quelle satisfaction obtiendras-tu, sachant que tu étais le seul chemin ?"

Il existe deux sortes de solutions : "N'attends aucune satisfaction, contente-toi d'avancer et de chercher la sortie", c'est la préférée de presque toute la classe. Celle du professeur est beaucoup plus pratique : "N'entre jamais dans des labyrinthes qui n'existent pas." C'est sa préférée, mais il y en a une troisième que personne n'évoque, si évidente qu'elle paraisse. "Si c'est moi qui crée le chemin, c'est moi qui décide *quand* et *où* j'arriverai à la sortie."

Soudain, elle songe qu'une ligne droite est la meilleure solution.

— Alors, petite... commence l'Évêque après une pause, mais elle l'interrompt.

— Je crois qu'en fait, ils n'ont pas d'explication.

— Comment ?

— Ils ne signifient rien. Ou alors : on ne peut pas savoir ce qu'ils signifient. Parce que... Parce qu'ils sont...

"Des labyrinthes que tu construis toi-même."

— ... mystérieux, conclut-elle.

— Mystérieux, répète l'Évêque, songeur.

— La fête de M. Astan... La vieille femme qui se rappelle le jour de son mariage... La lumière rouge sur la tête de cette fille qui s'est évadée de prison... Le monstre que voit M^{lle} Flesh dans la cascade... Sa résurrection... – Elle s'empresse d'énumérer ce qu'elle a retenu pour que l'Évêque n'y voie pas une autre excuse. – Rien n'est bon ou mauvais. Tout est mystère.

— Le mystère a besoin d'une solution, petite.

— Mais je ne la connais pas.

L'Évêque arbore une nouvelle expression qui peut signifier : "Maintenant, tu veux te moquer de moi", ou : "Quelle intelligence, cette petite !" Qui sait ? C'est le propre des adultes de traiter les enfants avec des gestes ridicules ou exagérés. Regards, paroles, gestes subtils, rien de cela n'est pour les enfants. C'est un code entre adultes ! Pourtant, en dehors de telles subtilités, que savent réellement les adultes ? Personne n'a pu lui expliquer jusqu'à présent la mort de maman. Personne ne l'assure de l'amour de son père. Parfois, elle songe que papa les déteste, elle et sa sœur, car elles ne sont pas maman et elles sont toujours en vie. C'est vrai, ou non ?

Et les adultes âgés ? Sont-ils plus sages ? Ses grands-parents ne sont-ils pas ceux qui répètent le plus souvent : "Personne ne comprend la vie" ?

Cette pensée l'encourage à ajouter :

— Et vous non plus.

— Moi non plus ?

— Non. Vous ne connaissez pas vous non plus la signification de vos contes.

— Tu veux dire qu'il leur manque une explication.

— Toute chose en a une, petite, objecte M. Formes.

— Sinon, tu peux l'inventer, intervient M^{me} Lefo.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, les fait-elle taire, irritée. Je veux dire que vous n'en connaissez pas l'explication vous non plus.

— Oh si, je la connais. Nous les adultes, nous voyons les explications. Nous les voyons. – L'Évêque désigne le sol, comme s'il les voyait réellement posées là. – Dans les contes. Mais ce sont des choses très, très mauvaises, que vous les jeunes filles vous ne pouvez pas... vous ne devez pas... connaître. Des mystères, oui. Profonds. Certains nous ôtent le sommeil. Il faut être déjà un peu grande pour...

Il tend la main droite et ses doigts touchent le bout des cheveux bruns de Soledad tandis qu'il conclut : les comprendre. Elle recule. L'Évêque est tordu, décide-t-elle. C'est le terme qui le définit le mieux. M. Formes et M^{me} Lefo sont antipathiques, directs, carrés. Mais l'Évêque se tord devant toi, il adopte des postures étranges. Regarde-le, avec son costume noir, ou bleu marine, et son rabat couleur bonbon à l'orange. Son langage est double, triple, quadruple. En fait, il essaie de s'adapter à toi pour t'embobiner. C'est le pire, le plus âgé, le tordu. Les choses se tordent avec les années. Comme les lézards sur la table. Les adultes ne sont ni plus ni moins sages : simplement, ils

s'adaptent mieux avec leurs contorsions, leurs torsions.

“Ah, c'est vraiment tordu.”

— C'est possible, mais vous non plus, vous ne les comprenez pas, réplique-t-elle.

— Tu crois ?

— Bien sûr.

— Bon. Si c'est ce que tu penses...

L'Évêque prend son verre et le fait tourner entre ses mains en souriant. Mais elle ne va plus se laisser abuser par son attitude.

— Vous l'ignorez, insiste-t-elle. Vous aimez juste que les autres croient que vous le savez.

— Parfait.

— Et maintenant, vous faites comme si vous vous fichiez de ce que je dis. Parce que vous détestez que les autres s'aperçoivent que vous en savez autant qu'eux ou moi, c'est-à-dire rien. Vos contes sont peut-être très mystérieux, mais ils le sont aussi pour v... !

Le mouvement est très rapide. Soudain, elle est aveuglée. Les paupières lui brûlent. Elle tousse, respire et tousse à nouveau. Elle déglutit même un peu. Personne n'a parlé, personne ne l'a défendue. Quand elle ouvre les yeux, les dégâts sont visibles. Elle ignore ce qui l'étouffe le plus : l'épouvantail qu'elle est devenue ou le liquide qui la baigne. Elle a déjà cette conscience de l'amour qu'elle porte à ses propres vêtements, à son apparence.

Sa chemise est une grosse tache violette qui lui colle au ventre. Sa jupe... Une horreur. Il coule encore du vin par terre, elle marche dedans et sent qu'il est frais et poisseux sous ses pieds nus. Elle passe le revers de ses mains sur son visage mouillé de presque tout : vin, salive, larmes, comme elle doit être laide maintenant... Elle entend la voix de l'Évêque derrière un rideau de cheveux-pleurs.

— Je suis désolé, mon verre m'a échappé... Je suis vraiment désolé. Je crois que tu dois... – Elle l'écoute à peine. Elle se concentre pour cesser de pleurer et de tousser. – Malheureusement, tu dois ôter cette... Ou plutôt ces...

Après tout, peu importe ce qu'il lui dit. L'Évêque prend plaisir à humilier des petites filles. Venant d'une personne comme lui, cet ordre répugnant ne la surprend pas.

Chemise et jupe. La veille, elle serait morte rien qu'à l'idée de se montrer en sous-vêtements devant un homme. Mais elle a changé. Elle est née de nouveau. Elle est une autre. N'est-ce pas ce qui est arrivé à

Frances Flesh ?

— Allons, petite, dépêche-toi. Ou plutôt, non. Va lentement.

Elle ne l'écoute pas. M. Tordu ne peut la troubler. Elle tire sur les manches, car la chemise semble aussi rebelle qu'elle, et elle comprend trop tard qu'elle a oublié un bouton, qui cède maintenant et tombe à terre. Elle observe ses jambes tandis que la jupe, raidie par l'humidité, rejoint le bouton et la chemise dans la flaque qui s'étale à ses pieds. L'espace d'un instant, elle a l'impression que ce ne sont pas ses jambes : elle les voyait moins longues, plus fortes. Est-ce du sang qu'elle a sur les cuisses ? Non, c'est du vin. En levant un pied puis l'autre, elle se libère de ces fers de coton trempé qui furent une jolie jupe plissée grise. Elle repousse le tout du bout du pied et songe que ses vêtements la quittent dans un triste silence, comme un chien fidèle qu'elle aurait jeté hors de la pièce.

Plus calme, elle respire par le nez. Elle retient son envie de cracher le goût du vin qu'elle a en bouche. Elle passe ses mains sur son visage, en utilisant maintenant ses paumes. Ils semblent attendre qu'elle ait fini. Et elle finit très vite. Elle reste immobile, les yeux rougis froidement posés sur l'Évêque, comme pour lui demander : "C'est tout ?" Elle ne veut pas baisser la tête et voir son soutien-gorge sans défense, son ventre humide, son pubis de toile. Elle se sent plus nue que jamais. Elle n'est pas inquiète, en réalité. Elle observe calmement l'homme au rabat. Peu lui importe ce liquide qui la trempe ! Aucun liquide de l'Évêque ne l'effraie plus désormais.

— Et maintenant, madame... Si vous voulez bien.

La dame en blanc semble porter un nom qui commence par W. Peut-être "Win". Soledad préfère l'appeler directement "Güín", avec un G, comme elle l'entend. Son visage est si étrange que, l'espace d'un instant, elle ne pense pas à quel point il est étrange que la dame ne se soit pas exprimée jusqu'alors ou que son tour ait sauté dans l'ordre de la table. C'est un visage mince et blanc aux yeux si clairs qu'ils pourraient également être de la peau. Elle a les cheveux courts et un air fragile et délicat, de la couleur du givre. Elle donne tout entière l'impression qu'elle pourrait s'envoler dans un coup de vent.

Mais quand elle parle.

Soledad comprend immédiatement que la raison de son silence était de conserver cette voix.

Un bijou ne se montre qu'au bon moment.

M^{me} Güín est un souffle. Sans âge, doux et pénétrant comme le parfum d'une fleur entre les pages d'un livre : tel est le timbre de sa gorge.

— Merci, monsieur l'Évêque. Mon premier conte s'intitule "Particules". – Et elle commence : C'est la plus extraordinaire des conférences que j'aie jamais entendues...

Que peut-elle raconter avec cette voix ! Soledad ne tarde pas à oublier son humiliant statut de "presque" : *presque-sans-vêtements, presque-trempée, presque-en-pleurs*... Même la puanteur de l'alcool cesse de l'incommoder. La dame en blanc, M^{me} Güín, l'enveloppe dans le reliquaire de sa parole, si douce, si suave, que cela ne l'intéresse même pas de savoir avec certitude si ces yeux sont de verre, s'il est vrai que M^{me} Güín ne voit qu'elle-même, ou s'il s'agit d'un pantin qu'une autre M^{me} Güín manipule de loin. Soledad veut juste qu'elle n'arrête pas de parler. Continuer à entendre son histoire.

Un autre coffret, plus petit, à l'intérieur du coffret bleu. En verre si transparent qu'on pourrait croire qu'il n'existe pas. Tu dois souffler pour l'ouvrir. Comme ça... Son couvercle s'émiette. Une douce vapeur, un hiver en maquette, minuscule, glacé, s'élève de l'intérieur.

Regarde ce qu'il y a là, sous le brouillard blanc.



PARTICULES

C'est la plus extraordinaire des conférences que j'aie jamais entendues.

Elle fut prononcée il y a des années par Rodolphe Grenoble en un lieu que j'ai juré de ne pas révéler.

Nous étions des centaines d'associés et de mécènes, la tension était palpable. Nous savions qu'il allait annoncer un événement important et les rumeurs allaient bon train. Mais personne ne s'attendait à ces premiers mots, même si par rapport à tout ce qu'il dit par la suite, ce furent les moins surprenants :

— Je dois vous annoncer que mon père est mort et que la Société Grenoble sera dissoute dès que j'aurai fini de parler.

Il marqua une courte pause pour donner libre cours aux murmures et à la stupéfaction attendue. Il restait inaltérable : sa fine petite moustache d'acteur, ses cheveux noirs gominés, ses élégantes tempes blanches dégarnies, son costume couleur acier. C'était l'époque des anciens projecteurs de diapositives, et avant de poursuivre, il fit un geste et les lumières s'éteignirent ; une partie de la scène, qui portait le symbole de la Société (un château dans un bosquet), se transforma en écran et une jeune hôtesse dont je ne peux révéler la tenue non

plus, aux cheveux rougeoyants, se chargea du projecteur.

— Cette conférence a pour objet de faire connaître les raisons des deux événements : la disparition de mon père et celle de la société qu'il a fondée, et à laquelle vous appartenez tous. Je vous demande d'en tirer vos propres conclusions. Mónica, s'il vous plaît, la première diapositive.

Sur une très belle nappe bleue, des lettres romaines en aquarelle dorée formant les mots GRENOBLE SOCIETY.

— Permettez-moi de faire une petite introduction. Vous savez que la Société Grenoble a été créée par mon père afin de récolter des fonds destinés à des activités philanthropiques. Suivante.

Crête de coq en forme de becs rouges de diverses hauteurs, les plus petits à droite.

— Ce graphique illustre la prospérité et le rapide déclin de notre entreprise. Nous sommes en faillite, messieurs, vous vous doutiez. Silence, je vous en prie, laissez-moi poursuivre ! Je crois ne rien vous apprendre. J'ajouterai que la terrible situation que traverse la Société est imputable à la mauvaise gestion de mon père. Je sais que c'est à peine croyable. Gaston Grenoble n'était-il pas un homme parfait, sage, responsable ? Eh bien, il est temps de répondre à la question. Suivante.

Un front dégagé et, pas dans cet ordre, des sourcils fournis, un nez corvidé, un sourire entre parenthèses, des yeux comme des francs-tireurs tapis au fond des orbites.

— Gaston Grenoble, mon père. Maintenant je peux le dire : toutes les exagérations étaient exactes. Il était non seulement l'homme le plus riche du monde, mais le plus riche de tout autre monde, passé ou à venir. Ses origines sont bien connues : héritier d'une fortune modeste, il parvint à la faire fructifier de façon exponentielle grâce à d'astucieux investissements en bourse. Suivante.

Floraison de laitues pressées à l'effigie de Washington, Lincoln et Jackson, de couleur vert dollar.

— On a coutume d'affirmer que l'argent n'achète pas tout, mais une telle affirmation fait référence à des échelles humaines. À celle de mon père, ce "tout" disait bien ce qu'il voulait dire. Il devint si riche qu'il commença à s'avilir et à commettre des erreurs, ce qui l'aurait mené à perdre sa fortune colossale si cela avait été possible. Sa richesse se nourrissait d'elle-même, et elle devint bientôt si grande que sa célèbre phrase sur le fait de pouvoir parcourir le système solaire en marchant sur une ligne de billets de vingt était en dessous de la vérité. En fait, il aurait pu parcourir l'univers connu sur un pont construit

avec son propre argent. Un jour, il se demanda s'il y avait une limite. Suivante.

Fond vert corail et lettres jaunes sur un fil rouge formant les mots "LA LIMITE".

— Existait-il des choses qu'il *ne* pouvait obtenir ? Réfléchissant à ce sujet dans son bureau, il se sentit si las qu'il voulut boire une tasse de thé indien aux herbes, et il se disposait à appeler la bonne quand la porte s'ouvrit et celle-ci arriva avec une tasse fumante qu'elle posa sur la table. C'était précisément un thé aux herbes indiennes. Passé un premier moment d'étonnement, mon père en vint à cette conclusion : son pouvoir était tel qu'il n'avait même pas besoin de demander, il lui suffisait de souhaiter. Suivante, Mónica.

Dessin à l'aérographe : pin-up en uniforme de soubrette barrée d'un X.

— Bien sûr, la bonne était inutile. Sa fortune réduisait le trajet entre désir et satisfaction jusqu'à confondre les deux en un seul acte. Les maillons intermédiaires s'avérèrent superflus. Il désirait une chose, et il la voyait apparaître sans tarder à l'endroit choisi. En perfectionnant la technique, il obtint successivement une cravate aux couleurs inédites sur terre, une voiture de sport de marque imaginaire, un bateau à vapeur entièrement informatisé et un réacteur à la technologie futuriste, autant d'objets qui seront exposés prochainement dans un musée qui portera son nom. Suivante.

Le même fond vert corail et les mots "LA LIMITE" en diagonale perforant le fil rouge.

— Il n'y avait donc pas de limites. L'argent cosmologique de mon père était tout-puissant. Mais ce qui pourrait ressembler à un grand bonheur fut à l'origine d'un malheur suprême. Réfléchissez au nombre de choses inutiles, maladroites ou horribles, que nous pouvons souhaiter en une seule journée. De désirs, par chance insatisfaits, qui s'infiltrèrent dans les interstices de la volonté. Ces audaces terrifiantes, ces "pourvu que" qui nous rassurent tant nous placent dans la certitude commode qu'ils ne s'accompliront jamais. L'enfant qui est en nous, habitué à ne pas obtenir satisfaction, réclame des atrocités. Imaginez le désespoir de mon père lorsque certaines de ses aberrations prirent forme. Il comprit, si paradoxal que cela puisse sembler, que la frustration humaine n'était pas un châtiment de Dieu mais Sa récompense. Il détruisit tous ces résultats, bien sûr, et apprit la leçon : il devait contrôler ses propres désirs. Suivante, s'il vous plaît.

Gaston Grenoble, plus soucieux que sur la photo, ses longs doigts lui ceignant le front, telles les épines d'une couronne.

— Cela n'avait rien de facile. L'homme est un être de désir. Ne pas vouloir désirer ou vouloir désirer sous contrôle sont de fait deux désirs nouveaux, aux conséquences imprévisibles et dangereuses. Mais c'est que même les "bons" désirs étaient complexes.

Je me rappelle lui avoir demandé un jour :

"Pourquoi ne souhaites-tu pas simplement la fin des guerres et des maladies, papa ?

— Parce que tout est très complexe, Rodolphe, mon fils, disait-il d'une voix émoussée, résultant de l'action de plusieurs drogues qui l'aidaient à ne pas désirer ce qu'il ne voulait pas. Avant de désirer cela, je désirai savoir prudemment ce qui arriverait s'il n'y avait plus de guerres ou de maladies. Un rapport détaillé de vingt mille pages sur l'avenir de l'humanité dépourvue de tels fléaux apparut immédiatement sur mon bureau et je t'assure que, à longue échéance, la conséquence la moins funeste te ferait dresser les cheveux sur la tête. L'univers possède ses lois, Rodolphe : il est impossible de changer quelque chose, si préjudiciable que cela puisse paraître sans éliminer d'autres structures bénéfiques.

— Mais tu pourrais souhaiter que de telles conséquences ne se produisent pas !

— Il faudrait savoir alors quelles conséquences découleraient de l'annulation desdites conséquences. Je suis prisonnier de l'infini. Je suis devenu quelque chose de semblable à Dieu, ne crois pas que ce soit de la présomption. Si je veux faire du bien à l'humanité, je dois agir comme Lui : dans l'anonymat, à travers des tiers qui possèdent un libre arbitre même pour me désobéir. Les choses que je peux désirer ne doivent pas arriver comme je l'entends, elles doivent penser par elles-mêmes et se tromper souvent. Le monde de Dieu est défectueux, la perfection est un défaut humain, ajouta-t-il, et il a créé la Société Grenoble." Suivante.

Le dessin d'un château dans un bosquet ou des ronces, image évocatrice de nombreuses autres, beaucoup plus confidentielles, plus secrètes.

— Le moment est donc venu de vous révéler ceci : le plaisir absolu que, en tant que membre de la Société, vous obtenez lors des rencontres, c'est mon père qui l'a voulu ; vous payez pour ce plaisir de rêve, et l'argent est destiné à des travaux de charité. Mais la Société Grenoble ne va pas bien, et elle a fini par faire faillite, car elle a délibérément été créée pour commettre des erreurs et elle est dirigée par des esprits faillibles. À long terme, les résultats auraient été positifs, mais elle a périclité avant. Mon père l'avait anticipé, il avait voulu l'anticiper, et il s'enferma de nouveau dans son bureau plongé

dans le désespoir, reprenant sa recherche laborieuse de ce qu'il pouvait changer sans provoquer aucun tort. La question était la suivante : que puis-je faire pour ce monde, dont les conséquences ne seraient *que bonnes*, de même que les conséquences des conséquences, à court, moyen et long terme, et pour toujours ? Et en réfléchissant bien au mot qui le tourmentait, "bonnes", il comprit la chose la plus simple, peut-être la plus facile, et aussi la plus profonde de toutes. Suivante.

Une amibe d'encre de Chine étendue sur le papier blanc virginal.

— Bien sûr ! Il y avait une seule tache qui salissait ce qu'elle touchait. Une erreur dont l'existence pouvait bien être contingente, superflue, inutile, et dont les effets, si elle était réparée, ne seraient pas *pires* que ceux de sa permanence. Je veux parler de la cause de tout mal. Le *mal* en soi. Guerres et maladies ne sont-elles pas mauvaises ? vous demanderez-vous. Mais observez qu'elles ne le sont pas en soi, de la même façon qu'il n'est pas mauvais non plus de mourir. Une guerre peut être aussi bonne ou mauvaise qu'un baiser : rappelez-vous celui de Judas. Rien n'est mauvais jusqu'à ce que le *mal* le corrompe. Mon père ne réinventait pas Rousseau, messieurs, il s'est contenté de découvrir que l'humanité et l'univers étaient des tissus sains envahis par un tissu cancéreux et il s'est proposé d'extirper ce dernier. Suivante.

Blanc immaculé, montagne alpine, forteresse semblable au symbole de la Société.

— Le Dernier Désir. Certains d'entre vous pensaient qu'il ne s'agissait que d'une fable, d'une légende de la presse à sensation qui n'hésite pas à attribuer un Xanadu à tous les Citizen Kane du monde. Mais celui-ci était réel, sur les flancs des Alpes suisses. Étrange, mystérieux. Même ceux qui croyaient le plus en son existence pensaient qu'il s'agissait d'un lieu de plaisir. Cependant, malgré les rêves qu'il pouvait contenir pour nous qui habitions là, son but n'était pas de nous faire plaisir, mais d'isoler le *mal*. Imaginez l'exploit ! Isoler le *véritable* mal et l'éliminer. Le Dernier Désir était le bloc opératoire éthique de mon père.

"Papa, pourquoi ne pas désirer que le mal cesse d'exister, sans plus de complications, si tu sais que les résultats vont être profitables, m'enquis-je, engoncé dans mon anorak, tandis que mes yeux étonnés admiraient la naissance soudaine de ces pierres étranges, ce métal inimaginable, et tout ce qu'ils contenaient, un Walhalla apparaissant ainsi, inaccessible, dans le plus absurde des silences alpins.

— Parce que je suis humain, en fin de compte, Rodolphe. Je veux *comprendre* par mes propres moyens, non par mes désirs. Je veux

étudier le *mal* avant de l'éliminer.

— Ce n'est pas dangereux ?

— La résidence que tu vois a été conçue pour qu'on évite les risques, mon fils. Toi et moi réalisant seuls ce travail digne des dieux.”

Suivante.

Jardin si incroyable que personne n'a de mots pour le décrire et que personne ne peut en supporter la vision sans pleurer.

— Vous parler des laboratoires, des salles, de mille détails du confort humain qui nous entouraient, ne servirait qu'à vous surcharger. Vous ne pouvez pas sentir les photos, ni les toucher, ni entendre leurs multiples sons, mais qu'il suffise d'une image de notre jardin, créé avec des fleurs ne nécessitant aucun entretien, alsines, œillets, coucous, nénuphars, anémones palmées, renoncules, coquelicots, pâquerettes, primevères, myosotis, mille-feuilles, orchidées, plantain, douces-amères, plantes sylvestres, jacinthes, reines-des-prés, géraniums, dotées d'une personnalité et de couleurs intenses, parfumées d'un arôme dont chaque odeur était plus agréable, un jardin qui était tous les jardins réunis, primordial, de notre enfance, et saupoudré par la nostalgie du parc de nos souvenirs, pour vous donner une idée du désir sans limites avec lequel mon père avait créé ce lieu.

(Soledad a un nœud dans la gorge et ne peut même pas voir le jardin.)

— Je voulais vous le montrer pour vous faire comprendre que, malgré la tragédie qui survint par la suite, les désirs humains pouvaient devenir beaux. Suivante.

Tête de fourmi rouge soldat à trente antennes pourvue d'un énorme casque de motocycliste hydrocéphale, même si le menton appartient à Gaston Grenoble.

— Mais mon père ne pouvait profiter de tout cela. Il passait son temps dans les dépendances supérieures avec ce subterfuge en tête, qui lui permettait de contrôler les désirs inconscients, même s'il le laissait désarmé et ennuyé comme un chat castré. Un être tout-puissant et inutile, un véritable Dieu. D'autre part, ses désirs n'étaient plus aussi cruciaux : il avait créé Le Dernier Désir avec la machinerie précise pour obtenir ce qu'il désirait quand nous la mettrions en marche. Et le jour J à l'heure H, le grand moment :

“Commence”, m'enjoignit-il à travers les haut-parleurs de l'étage supérieur.

J'appuyai sur le bouton marqué de la lettre grecque alpha qui

amorçait tout le processus. Et, depuis la protection de mon verre unidirectionnel, j'observai l'intérieur de la chambre obscure où tout vrombissait et trépidait, la cage où le *mal* se matérialiserait, isolé pour qu'on puisse l'étudier avant de le détruire. Nous l'appelions Le Paradis. Mon père a toujours eu le sens de l'humour : c'est là, en effet, que prendrait forme le Serpent, le Vieil Ennemi, dans toute sa pureté. Et tout en regardant la chambre vibrer en lançant des éclairs, je me demandais ce qui arriverait si un être cornu avec des pattes de chèvre faisait son apparition. Ou alors cela ne produirait aucun résultat et il n'arriverait rien ? Tel était le délire de doutes qui me tourmentait quand je remarquai une sorte d'ombre dans le brouillard qui avait commencé à en recouvrir l'intérieur. Les alarmes du Paradis hurlèrent en annonçant une présence qui se mouvait d'elle-même ! Je ne trouvais plus si drôle l'idée de l'être cornu. Je fermai les yeux en tremblant de terreur, mais, étrange curiosité, humaine, quand je pressentis que la vision allait me tuer comme la femme de Loth, juste à cet instant, je les ouvris et contemplai ce qui se trouvait là, l'origine de tous les maux, l'infinie perversion de l'univers. Suivante.

Une partie du public se couvre les yeux, mais la diapositive est la photo d'une adolescente en uniforme de collégienne.

(“Ce n'est pas possible ! pense Soledad, se mordant la lèvre. Qu'est-ce que c'est que ça ?”)

— Les cris nous parvinrent depuis les micros :

“Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ?”

C'était une voix d'enfant. La langue était de l'italien. Mais que les Italiens qui m'écoutent ne s'offusquent pas, je vous en prie.

“Analyse le mal qui est en elle, m'ordonne mon père depuis l'étage supérieur. Rappelle-toi qu'il pourrait s'agir d'un déguisement.”
Suivante.

Projet de Da Vinci pour dessiner une adolescente en uniforme avec des lignes blanches sur un fond sombre.

— Nous disposions d'appareils uniques créés par le désir de mon père, qui enregistraient la présence du Mal et le coloraient en noir. Dans un premier temps, je ne pus rien distinguer de réellement mauvais dans cette créature si jeune et si belle. Alors je remarquai l'exception. Elle continuait à crier et marchait à quatre pattes d'un côté à l'autre du Paradis. Sa terreur me fit de la peine et je décidai de lui parler.

“Bonjour, dis-je dans les haut-parleurs, en italien. N'ayez pas peur,

mademoiselle, vous ne courez aucun danger. Mon nom est Rodolphe Grenoble, je vous expliquerai plus tard pourquoi nous vous avons amenée ici. Maintenant, s'il vous plaît, auriez-vous l'amabilité d'ôter le bracelet que vous portez au poignet gauche ?”

Je dus répéter ma demande à plusieurs reprises avant qu'elle ne soit suffisamment calmée pour répondre.

“Je ne peux pas... Je le porte depuis toujours, j'ai grandi avec !”

Mon front se couvrit de sueur ; je l'essuyai soigneusement avec un mouchoir que je pliai en quatre. J'élargis l'image du bracelet. Suivante.

Anneau tridimensionnel dans l'espace noir constitué de lignes blanches excepté dans un secteur qui semble absent.

— J'expliquai à mon père que ce n'était pas tout le bracelet qui contenait le mal. Un segment semblait creux, et à l'intérieur... Il me donna raison et, d'un simple désir, il fit passer le bracelet du poignet de la fillette jusqu'à une cloche en verre protecteur dans mon laboratoire. Je travaillai avec des bras articulés et des pinces, comme je l'aurais fait avec un tube à essai débordant de virus mortels, et je découvris un compartiment secret à l'endroit indiqué par nos détecteurs. Là, une cendre douce, comme un poison des Borgia dans une bague. Je retirai la plus petite portion possible de cette poudre et parlai de nouveau dans l'interphone.

“Papa, tout ne contient pas du mal ! Seuls quelques granulés de moins de un micron d'épaisseur !

— Tamise-les et examine-les à part.”

Je m'exécutai. Je déambulai d'un côté à l'autre en apportant des échantillons, appuyant ici, centrifugeant là. Je débranchai les haut-parleurs du Paradis pour ne pas être perturbé par les supplications de la petite, et au bout d'une demi-heure, je souris avec satisfaction. Suivante.

Un soleil noir sur du papier blanc, œil d'onyx de dieu aztèque.

— C'est comme vous le voyez ! Tous les granulés isolés formant un corpuscule agrandi de cinq sur six. Je m'empressai de le dire à mon père.

“Enfin. – J'entendis son profond soupir de soulagement. – Enfin, Rodolphe, nous l'avons. Un mal sans aucune trace de bien. L'origine de tout le mal de la création. Qui s'en serait douté ? Envoie-la-moi. À compter de maintenant, c'est moi qui m'en charge.”

Ce qui me réjouissait le plus, c'était de penser que je pouvais ramener la petite chez elle. Mais pourquoi le faire avant d'avoir essayé

de la calmer et de lui offrir une explication ? Et puis, nous devions savoir comment ce bracelet était arrivé sur ce joli poignet. Je supposai qu'il me faudrait du temps pour gagner sa confiance, mais c'était sans tenir compte des désirs de mon père : quand j'ouvris la porte du Paradis, la jeune fille semblait calme. Elle souriait, lissait ses longs cheveux châains. Elle était très jeune. Quatorze ans ? Treize ? Pas davantage.

(“Douze”, pense Soledad, et elle observe le fin bracelet à son poignet gauche, tout ce qu'elle porte maintenant avec son slip et son soutien-gorge. Il avait appartenu à sa mère. Papa le lui avait offert à la mort de celle-ci, et elle lui avait juré de ne jamais l'enlever.)

— Elle s'appelait Santuzza, comme la protagoniste de *Cavalleria rusticana*. Lui donner la main, messieurs, c'était sentir tout un monde de tendresse, de secrets féminins, de parfums, de liens de velours. Il me vint une idée et je la menai hors de ce lieu aseptisé jusqu'au jardin. Là, la brise des fleurs lui tira un sourire. Elle n'en croyait pas ses yeux, et nous nous mîmes tous deux à contempler la beauté avec ravissement : elle, le monde ; moi, elle. Elle était si naïve et si douce ! Elle me demanda ce que nous faisions dans cet endroit prodigieux, et en tentant de le lui expliquer, j'anticipai le fait qu'elle ne comprendrait pas...

“Mais... le mal, chacun le porte en soi, dit-elle. Le diable n'est qu'un symbole.

— Mon père sait beaucoup de choses et il n'est pas de cet avis, répliquai-je. Dis-moi, qui t'a offert ce bracelet ?”

Elle se penchait gracieusement sur des rosiers sylvestres et me regarda par-dessus l'épaule pour répondre.

“Papa. – Elle m'expliqua que la tradition familiale voulait qu'il soit porté par les aînées. Si une génération n'avait pas de filles, on attendait la suivante. Maman l'avait hérité de sa tante Sandra à l'âge de six ans, quand son bras était suffisamment mince pour le passer et assez rond pour le garder en grandissant. Elle ne l'avait jamais ôté, et même si tout le monde en ignorait la provenance à la maison, on le savait aussi ancien que le clan familial, les Arborazzi, originaires de Sicile. – Mais quel beau jardin, vraiment ! me cria-t-elle, interrompant la conversation pour galoper entre les dessins de vulnérable réalisés avec une douille pâtissière sur les tartes au pavot. Ça sent comme à la ferme d'oncle Giulio le soir, quand les jasmins s'ouvrent !”

Mesdames et messieurs, je suis un individu sérieux, peut-être trop. Qui pouvait me reprocher d'oublier moi-même l'espace d'un instant

mes lourdes responsabilités et d'apprécier ce moment avec l'ange de l'Éden qui nous côtoyait ? Ponts, arcades, voûtes, pergolas, statues, voire des livres et des coupes de fleurs posées sur des piédestaux de haies décorant des chemins avides d'infini, des labyrinthes dépouillés d'angoisse. Tout était si beau. Mais Santuzza et sa naïveté avaient allumé cette beauté en la faisant briller. Ce qui ne devait pour moi durer que quelques minutes s'éternisa pendant des heures, et nous finîmes par dîner sous la température idéale que mon père avait fabriquée dans ce réduit alpin, entre nappes, serviettes, chandeliers et plats minutieux. Le vin et la compagnie me délièrent la langue, figée après des années de raideur. Davantage faite pour le bonheur que moi, elle m'écoutait calmement.

“Mon père, Santuzza, obtient toujours ce qu'il veut, lui dis-je.

— On voit que tu es un gosse de riches, remarqua-t-elle en écartant les petits nénuphars de légumes qui flottaient sur notre soupe si riche.

— Je parle au sens littéral. Tout ce que mon père désire devient réalité.

— Eh bien tu n'en as pas l'air plus heureux pour autant.”

Je la regardai un instant avant de répondre.

“Écoute. Tu m'as dit que tu aimais ta famille, les Arborazzi, malgré l'éducation stricte qu'ils t'ont imposée en t'envoyant dans un collège de bonnes sœurs et en te faisant observer les règles strictes de la religion... Moi aussi, j'aime mon père, Santuzza. Je suis très heureux de vivre avec lui en ce lieu, consacré à une bonne cause. Mais je t'avoue que, parfois, il me fait peur. Son pouvoir m'écrase, il semble même le dépasser. Tous les jours, je me réveille en me demandant ce qu'il va désirer et dans quelle mesure cela va m'affecter. Car les désirs de mon père ne sont pas les miens, mais ils sont toujours exaucés.

— Et toi, que souhaites-tu ?” me demanda-t-elle avec une candeur ineffable.

Je me tus, bien sûr. Imaginez ce que j'aurais répondu. Imaginez que je lui aie dit, en la regardant dans les yeux, que je souhaitais avoir vingt ans de moins et qu'elle m'aime. Que je souhaitais prolonger notre relation et la rendre plus réelle, dans le cadre irréel qui nous entourait. Changer ma vie, lui aurais-je dit. Ne pas être né, ou ne pas avoir été le fils de qui j'étais. Mais je ne dis rien de tout cela, car ce n'était pas vrai, en partie. J'aimais la pureté des désirs de mon père, l'univers platonique où tout ce qui existait avait été décidé par une conscience unique : ce jardin de rêve, ce Mal lyophilisé, la beauté, l'innocence... Mon intérieur, en revanche, n'était pas aussi pur. De sorte que je me bornai à hausser les épaules et à regarder Santuzza

comme je regardais toute chose : comme un vieil homme qui se souvient d'époques meilleures.

Précisément, qu'il est dur de constater, mes amis, que Platon, mon père et moi nous trompions mortellement ! Suivante.

Panier d'œufs noirs, quelques œufs blancs en dépassent.

— J'ai entendu l'appel par les haut-parleurs olympiques, et je me suis excusé auprès de Santuzza.

“Ce que tu vois, Rodolphe, dit mon père dans le micro de son laboratoire à l'étage supérieur, est la surface de ce granulé du Mal que tu as isolé. Comme tu peux le constater, agrandi suffisamment, il n'est pas entièrement mauvais.

— Eh bien recommence à l'isoler et analyse, papa, répondis-je, irrité. Je dois rejoindre Santuzza. Nous étions en train de dîner et...

— Rodolphe, m'interrompt-il. Calme-toi et laisse-moi parler. Pour ma part, c'est fait. J'ai traité la matière obtenue. Et voilà ce qu'elle m'a montré.”

Suivante, s'il vous plaît.

Fourmilière de fourmis blanches dont quelques noires disséminées.

— Difficile à croire, mais voilà ! Presque toutes les molécules du corpuscule du Mal étaient bénignes ! Il devenait impératif de pénétrer dans le monde atomique, et bien sûr, mon père l'avait déjà fait. Suivante.

Ciel sombre couvert de lunes blanches, deux lunes noires au centre.

“Je sais ce que tu penses, mon fils, entendis-je mon père dire dans l'écouteur. Cela ressemble de plus en plus à Sodome et Gomorrhe, mais à l'envers. Nous sommes privés de méchants ! Ce sont des protons et des neutrons. Ceux du centre sont les seuls qui...

— Tu pourrais détruire le foutu bracelet, papa ? explosai-je. Tu as tout ce que tu voulais : cette poudre est l'Ennemi de la création ! Désintègre-le entièrement et on ferme boutique, putain !

— Quel langage, Rodolphe, marmonna-t-il sur un ton réprobateur. Avant, tu n'étais pas comme ça. Parfois, je souhaiterais...

— Non ! Non, PAPA !!” criai-je en fermant le micro en proie à la panique.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent dans l'horrible silence. J'attendis une quelconque mutation en me mordant la lèvre : qu'il me pousse des tentacules, que je devienne une femme, que je retourne en enfance. Il ne se produisit rien.

“Mon Dieu, Rodolphe, dit-il quand j'eus repris la communication.

J'ai failli...

— Je sais, papa, oublie ça. — J'essayai ma sueur avec mon mouchoir plié en deux. Je savais que ce n'était pas lui le coupable, seulement sa terrifiante richesse. — Changeons plutôt de sujet.

— D'accord. Quant à ce que tu proposais, comprends, mon fils, que je ne peux rien détruire de bon, si infime soit-il. J'ai l'obligation de trouver la source originale, dans le cas contraire, tous ces efforts n'auront servi à rien.

— Tu peux la trouver simplement en le désirant, papa.

— Si j'avais *désiré* utiliser mes désirs, je l'aurais déjà fait, Rodolphe. Mais mon principal intérêt est de comprendre. J'ai construit les outils nécessaires, et s'il le faut, je casserai et ouvrirai ces particules, et je ferai la même chose avec les particules que je trouverai dessous. Si je suis Dieu, je dois être aussi méticuleux que Lui.”

Nous convînmes de nous parler le lendemain, mais avant de retrouver Santuzza, je restai encore un peu au laboratoire. J'étais seul et terrifié. Je ne croyais pas en Dieu mais en mon père, ce fut donc lui que je priai mentalement : “Cesse de te prendre pour Dieu, papa, et rentrons à la maison retrouver Santuzza.” Bien sûr, il m'écouta autant que le véritable Dieu. Santuzza me regarda d'un air soucieux quand je regagnai le jardin.

“Discussions familiales”, précisai-je en lui souriant.

Mais j'avais perdu ma joie et la soirée déperit. À la fin, elle appuya sa petite tête sur la table et plongea dans un rêve de conte de fées. Je la portai dans la chambre d'amis et la déposai sur le lit. Allongé sur le mien, tandis que les lumières s'éteignaient une à une, il me sembla voir ses pupilles dans le fond de mon verre de vin, comme cette ancienne habitude de trinquer avec des bijoux plongés dans l'alcool, et je pensai que le monde de mon père n'était guère différent de la réalité : mes désirs ne s'accomplissaient dans aucun des deux. En buvant, voyant encore ces jolis yeux, je trouvai au vin un goût de larmes. Et, après un rêve tripartite, trois fois interrompu par mon angoisse, je me réveillai en plein dans le nouveau jour... Je ne l'oublierai jamais ! Suivante.

Jolie maison aux murs blancs, balcons jaunes, toits gris.

— La première chose qui me surprit fut de reconnaître le chant de nombreux oiseaux depuis la fenêtre. Mon père les détestait, alléguant qu'ils l'empêchaient de se concentrer. Je me levai, m'habillai et parcourus une nouvelle scène. Consoles, cheminées, fauteuils, chandeliers, tableaux représentant des scènes de chasse, pendules, doubles portes de verre, sol en bois noble... Aucune trace des

laboratoires, Le Paradis ou Le Dernier Désir. À leur place, cette demeure idéale. Pour cette raison, j'éprouvai une horreur idéale. Un inconnu m'attendait dans le jardin à la pelouse impeccable. Il portait un costume sur mesure, un gilet et une cravate avec une épingle en diamant. À proximité, des tables et des chaises blanches et un service complet de petit-déjeuner argenté. Il lisait le *Times*, qu'il posa sur la table en m'apercevant.

— Ah, bonjour, Rodolphe, mon fils ! Tu veux prendre le petit-déjeuner avec moi ? Le café et les toasts étaient excellents. Je t'avouerai que les œufs ne sont pas tout à fait cuits, mais c'est parce que Susan manque d'entraînement.

— Papa ? Qu'as-tu fait ?" murmurai-je, le reconnaissant à peine.

Il avait au minimum vingt ans de moins que le Gaston Grenoble que je connaissais. Plus athlétique, le teint plus fleuri. Coiffé comme au *xix^e* siècle anglais. Je me souvins que c'était son époque préférée. Je me demandai vaguement qui pouvait être Susan.

— Oh, ne le prends pas comme ça, répondit-il en souriant. J'ai juste transformé quelques acres alpines en cette beauté. Elles en avaient besoin. Et si tu veux savoir pourquoi, je te dirai que je t'ai écouté : j'ai abandonné la recherche du Mal. Le monde est bien tel qu'il est, il y a en lui trop de plaisirs pour qu'on se plaigne : odeur de bois, ceintures parfumées, petits seins, petites culottes à imprimé fleuri, corps musclés mais doux, thé aux herbes indiennes. Et puis, je ne suis pas Dieu, je suis le génie de la lampe, dit-il en émettant un petit rire tout en domptant d'un geste son épaisse chevelure blanchie.

— Tu veux... m'expliquer ? fis-je en m'effondrant sur l'une de ces chaises ridicules.

— Bien sûr. En fait, je le *désirais*, c'est pour cela que tu t'es réveillé", dit-il en tendant la main vers des bostols posés sur la table que, dans ma confusion, j'avais pris pour des plateaux. C'étaient des photos qu'il me montra.

Suivante, Mónica.

Des traces de mouche blanche au tableau avec quelques traces absentes.

— Je n'ai pas abandonné sans lutter, fiston. Il s'agit d'un quark malin, tu sais, la particule située à l'intérieur de chaque particule. Tout est bonté, hormis cela. Je l'ai analysé."

Suivante.

Pelote à épingles à des années-lumière de la terre avec une collection éparse de petites têtes d'épingles blanches et une aussi noire

que l'univers.

“Un « anti-quark ». Blanc hormis cette carotte noire. Je me suis dirigé vers elle.”

Suivante.

Énormité avec de petits points dans le fond, petit herpès gris sur le dos d'un cachalot.

“La science, mon fils, n'a pas de mots pour donner un nom à ce phénomène. Ni blanc ni noir, de petits points gris. Un mélange. Mais je n'ai pas lâché. J'ai voulu ouvrir ces points minuscules, en séparer les composants éthiques, et la machine m'a prévenu que j'arrivais à l'autre bout de la matière. Peu importe, c'est justement là que je veux arriver, lui ai-je dit. Enlève-moi cette maudite crotte de mouche.”

Suivante.

Mónica se hâte, mais le projecteur la trompe : obscurité totale, absolue.

“Que vois-tu ? me défia-t-il.

— Rien.

— Eh bien c'est ça. Rien. Il n'y a pas de matière, Rodolphe. J'ai ordonné à mes analystes de traiter cet ultime corpuscule et il est apparu ceci. Comme si tu leur disais : isole-moi ce qu'il y a de pain dans ce toast, et qu'ils ne te montraient rien. Le Mal... déchiqueté.”

Il agita ses doigts couverts de bagues.

“Mon Dieu, fis-je.

— Non, Rodolphe, refusa mon père. Ni ton Dieu ni le mien. Un simple plaisantin. Tyrannies, guerres, crimes, tromperies, trahisons... Tout ce qui nous fait détester, détruire, envier, voler... La cause inutile, erronée, pernicieuse ! Et que devient-elle, à la fin ? demanda-t-il en faisant une grimace rageuse. Le néant absolu au poignet d'une enfant innocente !”

J'avais le regard fixé sur ce vide que vous contemplez maintenant sans comprendre. Je parlai calmement.

“C'est parce que nous nous trompons depuis le début, papa. Chaque chose contient son contraire. Quand tu ouvres le coffret du Mal, tu trouves celui du bien. Même tes désirs... Nous avons toujours cru qu'ils étaient purs, mais ils ne le sont pas, papa. Ils sont contaminés par le désir contraire. Tout est plein de particules qui volent au hasard comme ces oiseaux... Impondérables, indéfinissables, sans but précis...”

— Parfait, tu as compris ! s'exclama-t-il, mais je sus qu'il m'avait à

peine écouté. C'est pour cela que j'ai décidé d'arrêter. Je préfère les désirs purs et durs. Je me rends."

Je sentis presque le vide se faire en moi. Soudain, j'étais devenu athée de père. Je compris l'erreur de Nietzsche : Dieu n'était pas mort. Dieu, comme Gaston Grenoble, avait *abandonné*.

Je réfléchissais à la question quand je vis Santuzza sortir de la maison.

Elle avait dix ans de plus et était habillée comme seul le désir d'un homme peut habiller une poupée. Quand elle s'agenouilla devant nous, je m'aperçus stupidement qu'elle ne tenait pas de tasse de tisane aux herbes indiennes à la main. Je supposai que les désirs de son créateur avaient opté pour la melliflue demoiselle davantage que pour l'infusion.

"Susan, je te présente mon fils Rodolphe, dit mon père en souriant. Oh, excuse-le, Susan... Rodolphe n'a pas l'habitude de voir des jeunes filles. Qu'est-ce que tu as, mon garçon ?"

Je détournais le regard des contorsions de la fille, d'une obscénité absurde.

"Merci, papa, murmurai-je, blême de colère. Merci d'en avoir fait ça et d'avoir effacé son passé. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur du monde et à espérer que ce désir au moins s'accomplisse.

— Où vas-tu ? m'appela-t-il.

— N'importe où loin de toi.

— On dirait que ça te déplaît que je sois heureux, dit-il en massant le postérieur de Santuzza.

— Absolument pas, papa, répliquai-je avec sincérité. Je ne peux pas te détester, tu le sais.

— Oh, ça oui, je ne suis pas inquiet."

Je voulus continuer à m'éloigner, mais soudain je me raidis.

Ce fut comme si un éclair m'avait frappé de l'intérieur. Une sueur froide me baigna de haut en bas, une sueur qu'aucun mouchoir, plié ou non, ne pouvait assécher. Je me tournai sur les talons vers cet être tout-puissant et son esclave nubile.

"Qu'as-tu voulu dire avec ce « je sais bien » et « je ne suis pas inquiet » ?"

Les yeux de mon père continuèrent à me fixer, mais c'était comme s'ils me fuyaient : deux gants que l'on aurait enlevés à la hâte et qui auraient révélé leur envers.

“Tu ne m’as jamais parlé de maman... dis-je lentement. Je ne me rappelle pas son visage, ni ses gestes. Je ne l’ai jamais aimée ni détestée. Je n’ai pas besoin d’elle et elle ne me manque pas non plus. Tu es tout mon monde... Toi... Tout mon monde...”

— Rodolphe... murmura-t-il, la main paralysée sur la chair de sa copine.

— Et tu *savais déjà* que je ne peux pas te détester. Tu le *savais*. Mon Dieu. Mon Dieu.”

Un vomissement immatériel. Je me recouvris la bouche mais on entendait toujours la même chose : “Mon Dieu. Mon Dieu.”

“Rodolphe, je peux t’expliquer...”

— Je suis l’un de tes désirs. – Je l’interrompis, plein de dégoût. – un désir de plus... Tu m’as désiré comme n’importe quel père : tu as voulu avoir un fils intelligent, qui t’aimerait toujours, qui t’aiderait en tout...”

Je suis sûr, messieurs, qu’aucun être humain n’a ressenti la même horreur que moi en cet instant précis. Tenez-en compte et soyez indulgents si je vous dis que j’ai avancé vers lui les doigts crispés, écartant sur mon passage la table avec le petit-déjeuner anglais et la Santuzza à demi nue qu’il avait pervertie de ses mains répugnantes, maintenant levées comme les miennes, mais dans un geste d’imploration :

“Rodolphe... ! Tu m’aimes !

— Oui, je t’aime.”

Je le pris dans mes bras et nous roulâmes comme deux chiens malades sur le gazon anglais.

“Je t’aime parce que je ne peux pas faire autrement, criai-je tandis que nous nous battions. Malheureusement pour toi, je suis aussi plus fort, parce que tu m’as *souhaité* ainsi. – Je m’assis sur sa poitrine et abattis mes poings contre son visage : yeux, nez, joues, lèvres. Tandis qu’il frappait, je ne cessais pas de l’aimer. Je l’aimais et je frappais sous le chaos du hurlement des oiseaux, même s’il était possible que seule Santuzza ait hurlé. – Mais tu as oublié un petit détail, papa ! J’ai beaucoup, énormément de particules blanches d’amour filial, comme tu le souhaitais, mais aussi des particules *noires* ! – J’agrippai son visage et plongeai les doigts dans ses yeux aimés, ses oreilles, ses gencives comme s’il avait été un homme d’argile que j’aurais prétendu remodeler. – Des particules, papa ! Des particules contraires ! Je ne suis pas pur ! Je suis aussi mon propre chaos ! – Je le saisis avec une immense affection par son abondante chevelure et lui frappai la tête une, deux, trois, quatre fois contre la pelouse verte, verdâtre, rosée,

rougeâtre, rouge, jusqu'à entendre un craquement, deux, trois, quatre.
– Et tu prétendais comprendre le monde ! Comprendre ce monde, papa !! Le comprendre !!”

Je ris, bramai, pleurai sur son corps, incapable de le détester même alors, l'aimant encore, embrassant ses lèvres rigides.

Lumière, Mónica.

Battements de paupières, pâleur, silence absolu quand le projecteur de diapositives s'éteint et que l'écran situé derrière Rodolphe Grenoble disparaît.

— J'ajouterai que la résidence des Alpes, Le Dernier Désir, n'existe plus, et que je pris des mesures pour que Santuzza, même transformée par mon père, ait une vie plus digne quelque part dans le monde. Je détruisis la plupart des souvenirs de cette période, y compris le bracelet, et jetai les cendres contenues dans l'air afin que, s'il s'agit vraiment du Mal, nous puissions tous le partager. Le reste des objets fera partie de la collection du musée dont je vous ai parlé. Une sculpture de bronze qui a ses traits nous regardera depuis l'entrée, et on lira sur un piédestal : “Gaston Grenoble, infatigable bienfaiteur de l'humanité.” En son nom, et au mien, je vous remercie de votre présence à cette dernière réunion de la Société. Je sais qu'il souhaitait que je vous explique ce qui est arrivé. Pour la tranquillité de tous, j'ajouterai que ce n'est pas moi qui l'ai tué. Mes amis, je suis convaincu que j'ai *suicidé* mon père. Merci beaucoup.

Nous le voyons quitter le podium en silence. Rodolphe Grenoble : droit, élégant, séduisant. Solitaire comme tout désir impossible.



Tel un parfum, la voix de M^{me} Güín ne s'est pas entièrement évanouie. Elle persiste un instant dans son oreille, laisse une trace. Comme tout ce qui habite sa mémoire, et qui semble également se diluer dans cet air de silence.

— Une bien triste histoire, dit l'Évêque.

— Oui, ou peut-être pas, fut l'étrange intervention de M. Formes.

— Votre conte m'effraie, madame Güín, dit M^{me} Lefo.

La première ne répond pas. Soledad, qui s'est placée derrière M^{me} Lefo pour bien voir M^{me} Güín, l'observe : son port énigmatique, sa taille de guêpe, la robe blanche, les mules nacrées. M^{me} Güín lui rend son regard et ses yeux ressemblent à des étangs gelés. Elle ne voit là rien de particulièrement intense. Aucun message, aucune explication. Ce regard, c'est comme voir tomber la neige. Un hypnotisme hors du temps.

Des particules bonnes et mauvaises, des particules grises qui effacent tout, pense-t-elle.

— Écoutons maintenant votre dernière histoire, propose l'Évêque.

— Oui, ma dernière histoire... souligne M^{me} Güín, et elle marque une pause.

Soledad frémit. La dernière histoire de la dernière personne de la pièce ? Et après, après la réunion, où ira-t-elle ? Elle ne peut plus rentrer à la maison. Elle se regarde et se trouve déplacée. Elle devrait mettre quelque chose, car il n'est pas correct de rester tout le temps en

sous-vêtements. Mais elle ne peut pas non plus remettre son uniforme. Elle a pris un chemin à sens unique. Comme dirait l'Évêque : "Un chemin qu'elle doit suivre."

Et en se voyant, elle observe de nouveau le bracelet. Le cadeau de papa. En fait, c'est elle qui le lui a demandé quand elle l'a vu sortir de vieilles boîtes de souvenirs et qu'il lui a raconté la brève histoire avec des larmes : maman le portait quand elle était enfant. "Tu me le donnes, papa ? Je le porterais toujours. Je ne veux pas m'en séparer."

La pièce qui contient les quatre bougies et la table ronde est silencieuse. Elle a l'impression qu'il pleut sur le toit de pierre car elle est trempée, par la sueur ou l'humidité, pas le vin, croit-elle, il a séché. La peau de ses bras et de ses cuisses brille, reflète la flamme des bougies, comme gorgée d'huile. Personne ne semble la regarder, mais on dirait qu'ils attendent quelque chose d'elle.

Elle observe de nouveau le bracelet. En fait, c'est un jouet. Du simple plastique, de la pacotille infantile. Là, à son poignet, il semble maintenant ridicule. Dévêtue comme une femme adulte, et ce bibelot enfantin au poignet...

Elle porte la main droite vers l'objet. Elle le touche et, au-dessous, les os de son poignet. D'une certaine façon, la tension de ce silence devient aiguë tandis qu'elle tâtonne pour l'enlever. Elle tire un peu plus fort. Des gouttes glissent sur son front.

"Maman."

Elle s'arrête soudain quand l'objet commence à glisser de son poignet. Pourquoi l'enlever ? Elle ne se sentirait pas bien si elle le faisait. Le fait de le porter ne la rend pas plus ou moins enfant, n'est-ce pas ? Il s'agit d'un souvenir, peut-être du *dernier* de sa famille.

Elle change d'avis et écarte la main. Tout semble alors se remettre en marche. Les trois premiers conteurs s'agitent sur leur siège. M^{me} Güin l'observe de nouveau avec ces yeux qui évoquent le vide.

— Ma dernière histoire s'intitule "Rubis".

Soledad écoute tranquillement, ses bras ballants frôlant sa peau nue, le bracelet au poignet. Et elle ferme les yeux.



RUBIS

Certaines vies et histoires commencent peu avant de s'achever.

Voici celle du vieux Tjorn, cheveux blancs, nez pointu, teint hâlé, callosités aux mains ressemblant à des plaies : il se réveilla ce jour-là dans son lit blanc, mais quelque chose lui fit dire à haute voix à ce compagnon dont il ne pouvait se passer :

— Aujourd'hui ma vie commence.

La phrase n'avait rien de prétentieux, il le pensait vraiment. Même si ce jour n'avait rien de particulier, hormis d'être celui où se déroulait notre histoire. Le soleil était déjà aveuglant à l'horizon, les mouettes criaient, la brise prenait le phare d'assaut. Le vieux Tjorn commençait sa routine. Passer la tête dans le pull de laine noire à col montant. Pantalon de velours. Café réchauffé de la veille au soir. Mousse à raser sur les joues, le tranchant de la lame glissant sur le visage. Ce fut alors que ce compagnon dont il ne pouvait se séparer lui dit dans le miroir :

— Bien sûr. Aujourd'hui sera le dernier jour de ma vie.

Il décida que c'était la raison pour laquelle il sentait que sa vie commençait : parce qu'elle allait s'achever.

Il avait tout prévu soigneusement. Enfin, il lui restait à écrire quelques mots d'adieu, vous savez, sur un joli papier satiné. Mais pour

qui ? Quant à la barque, couverte de berniques et raidie par les algues comme elle l'était, elle allait encore servir. Ce serait un peu difficile de la traîner sur la plage. Il ressentait davantage l'arthrite que d'habitude. Cette étape franchie, il lui suffirait de ramer jusqu'à ce que la fatigue et les vagues l'assurent que le retour était impossible.

“Est-il vrai que toute ta vie défile devant tes yeux en un instant ?” se demanda-t-il en sirotant son café et en contemplant la mer grise du haut du phare.

Un brouillard se dressait à l'horizon comme les rides d'un drap que quelqu'un aurait lissé de loin. Le vieux Tjorn y vit un suaïre.

“Belle journée pour en finir avec le reste”, se dit-il.

Il s'apprêtait à descendre du phare quand il le vit surgir, encore au loin mais semblant s'approcher. Surpris, il prit ses jumelles.

Le galion à grandes voiles flottait dans le brouillard. Là-bas, c'était une fête de couleur : proue arc-en-ciel peinte comme un visage de clown qui semblait rire chaque fois que le taille-mer attaquait une vague, figure de proue pourvue de deux immenses jambes en bois qui s'écartaient et se rapprochaient au rythme du roulis, quatre sculptures de jeunes filles aux cheveux couleur citron ornant le beaupré et la saillie, mâts peints comme des sucettes de foire, cordages et étais telles des guirlandes accrochées au mât de cocagne.

C'était un étrange bateau, Tjorn n'en avait jamais vu de pareil.

(Soledad regarde M. Formes. “Ce bateau lui ressemble un peu.”)

Mais il était trop vieux pour être surpris par quoi que ce soit, et il se contenta de dire :

— Bon.

Il descendit l'escalier raide du phare pour gagner la plage. Tout était gris maintenant que le brouillard avait atteint la côte, gris métal ou gris tourterelle, jusqu'à sa barque, échouée sous le vent, abritée par quelques rochers. Mais pas le galion. Il était toujours là, maître absolu de la couleur, souverain du paysage mobile. Tjorn continua à l'observer en traînant la barque vers l'eau et en s'emparant des rames, las et anxieux. À chaque pause, haletant, la même pensée revenait :

— Je n'y arriverai jamais.

Et, sur ces pensées, il y arriva. Le bateau, comme une immense plaisanterie, gîtait à bâbord. S'engouffrant par les sabords aux couleurs chatoyantes, le vent les transformait en théâtre de marionnettes qui semblait abriter des ogres prêts à bondir. L'espace

d'un instant, canot et bateau jouèrent à plonger et à émerger, ruisselant de fanons de baleines par les flancs et les couples. Le vieux Tjorn s'amusa de l'éclat de rire du bateau, si content de lui et si près de couler. Mais il comprit alors que, en sa qualité de gardien de phare, son devoir était de prévenir les marins.

Il allait appeler quand une rangée de lampions chinois s'alluma sur tout le bastingage, d'où fut lancée une échelle de corde à laquelle étaient entrelacées des douces-amères. Va-et-vient de bras s'agitant en l'air. Tjorn haussa les épaules.

— Couler là-bas ou ici, cela revient au même, décida-t-il.

Les rames, dans leur balancement, semblaient lui donner raison depuis les dames de nage.

Il grimpa comme il put et un carnaval l'accueillit à grands cris. Gants de velours, masques, fastueuses houppelandes, perruques saupoudrées de talc parfumé. Les éclats de rire étaient étourdissants. Des dames ressemblant à des gâteaux faisaient des révérences au côté de messieurs pourvus d'épées en or massif. Boucles aux chaussures brillant de gemmes. Longs fume-cigarettes rouges menaçant la peau nue. Vin avalé entre hoquets et éclats de rire.

(Cela, en revanche, lui rappelle M^{me} Lefo.)

Une fête ressemblant à une grande roue déchaînée. Le vieux Tjorn chancelait d'un invité à l'autre, tentant de se faire entendre.

— Je suis le gardien de phare de la côte. J'ai le devoir de vous prévenir que ce bateau est en train de couler.

"Couler" passa de bouche en bouche comme une chanson blasphématoire. Des galants peu galants donnèrent des tapes dans le dos de Tjorn. L'odeur d'alcool et les yeux brillant à travers les masques lui firent penser à des ivrognes ou à des fous. Mais la joie était telle qu'il leur pardonnait. "Et il vaut mieux mourir ainsi que dans la solitude", conclut-il.

Alors un rire différent fusa dans son dos.

Un adolescent. Non, un enfant. Brun de la tête aux pieds, comme l'attestait sa parfaite nudité. Ses cheveux sombres pleins de vie sous le vent. Attaché à son visage, un masque de soie blanche brodée comme de la dentelle. Lèvres roses qui ébauchaient un sourire. Qui était-il, Tjorn ne pouvait le savoir, mais quand il lui fit un geste, le vieux gardien le suivit.

Colombines et dominos, qui jouaient aux spadassins dans une escrime maladroite et insolente, s'écartèrent sur leur passage. Les

plumes d'un tricorne frappèrent Tjorn en le saluant. L'enfant nu s'éclipsait dans le brouhaha et il le suivait, tant bien que mal. À la proue, ils étaient seuls. On entendait le tintement des lampions et l'assaut inlassable de la mer. Le soleil se couchait : ciel et eau sombres, un éclat orange au milieu, en haut.

(Sombre avec un point orange. Elle songe un instant à M. l'Évêque.)

Les chevilles jointes en un équilibre parfait. Le masque comme un mouchoir pour dire adieu. Tjorn ne parvenait pas à voir son visage : seulement cette blancheur anonyme, le menton brun, les lèvres. Le tout : au milieu de l'air et du silence. "Enlève-le, enlève ton masque", voulut-il lui dire. Mais il n'osa pas.

(Tout cela lui rappelle maintenant M^{me} Güln.)

Il le vit tendre la main droite. Dans sa paume, quatre pierres précieuses.

Ce ne pouvait être des rubis, car toutes les couleurs n'étaient pas semblables, mais en les voyant, le vieux Tjorn murmura :

— Des rubis.

— Choisis-en un, dit l'enfant.

Tjorn les regarda de nouveau : bleu, rouge, noir, blanc. Il prit le bleu.

(“Ils ressemblent à ceux des lions de Frances Flesh !”)

Colonnes et arcs symétriques se perdant au loin. Pierres énormes et bleues. Plus loin, brouillard froid. Sans savoir où il se trouvait, Tjorn marcha un instant dans ce couloir anonyme jusqu'à ce qu'il entende le bruit de bottes venant vers lui. Uniforme bleu, cheveux ras, regard figé. Quatre soldats marchant au même rythme, gymnastes soulevant les cuisses.

Ce ne fut que lorsqu'ils s'éloignaient que Tjorn découvrit qu'il était habillé comme eux.

Il décida de les suivre, mais l'écho des pas martiaux s'éteignit vite. Silence. Il faisait froid et humide, même si sa veste et son pantalon de tissu épais le protégeaient. Ses bottes avançant sur le sol carrelé produisaient le son du verrou d'un fusil. Le couloir disparut dans un tournant. En se penchant, Tjorn trouva une porte de bois et de verre. L'opale du brouillard s'étendait au-delà. Les colonnes se poursuivaient

aussi, mais sans arcs ni chapiteau à présent. Il saisit la poignée de porte.

Une odeur âcre. Il la reconnut. Elle sentait le quai, le poisson, le moisi, la fumée d'usine. Visiteur assidu de son odorat dans sa jeunesse. Pour une raison quelconque, il lui sembla que c'était l'odeur de la vieille Europe. Soudain, il sut où il se trouvait.

Derrière une table fleurie de papiers, un jeune homme en uniforme bleu examinait des documents. Ses cheveux étaient si ras qu'il semblait avoir de la limaille de fer sur le crâne. Il avait de grandes oreilles rouges.

— Bonjour.

— Bonjour, répondit le vieux Tjorn.

— Occupez-vous de ça dès que possible.

Tjorn prit l'enveloppe bleue que le jeune homme lui tendait, mais il n'y jeta même pas un coup d'œil. Par la fenêtre, derrière l'homme, des spirales de fumée et de brouillard entravaient un soleil faible. Dans sa jeunesse, le monde qu'il connaissait en était rempli : longues trompes de fumée noire, canons menaçants pointant vers le ciel.

— Une question ? demanda le jeune homme, comme s'il était fâché.

— Oh non, aucune. C'est juste que... Je sais où je suis, ou je crois le savoir. Quand j'étais jeune comme vous, j'ai travaillé dans un bureau sur les quais. Dans une conserverie. La même odeur. Et sur les tables, il y avait des tampons et des presse-papiers comme ceux-là, et des dossiers cartonnés fermés par des liens, et des classeurs... Ce que je ne comprends pas, ce sont les uniformes.

— Il s'agit d'une guerre, dit le jeune homme en regardant Tjorn comme si celui-ci avait été fou.

— Je n'ai jamais fait la guerre. J'ai travaillé dans un bureau, et puis j'ai accepté un emploi de gardien de phare sur la côte...

Le jeune homme hochait la tête. Il aurait pu lui dire non, ou être peiné de parler à un vieux. Considérant qu'il était inutile de discuter, Tjorn sortit du bureau. "Ce doit être un rêve. Je n'ai jamais servi dans aucune armée", se dit-il. Il distingua les contours de plusieurs grandes baraques recouvertes de brouillard. En chancelant, il se pencha à une petite fenêtre dépourvue de vitres en s'accrochant au parapet noirci. Des pantins suspendus aux poutres du plafond, en ligne. Des chemises sales et des pantalons rayés d'une couleur bleue passée. Certains n'avaient pas de mains.

Tjorn se laissa tomber dans l'encadrement de la grande baraque.

Soudain, il se sentait très triste, et il se mit à pleurer. Les larmes partagèrent l'image de l'enveloppe bleue en milliers de bouts de verre, et quand il en sortit les papiers qu'elle contenait, il ne put même pas les lire. Il se leva, mais le monde qu'il voyait était un vitrail médiéval. Il avança cahin-caha en pleurant. Ses bottes s'enfonçaient jusqu'à la tige dans la boue froide. Dispersés dans la terre, de grands et vieux manteaux telles des peaux d'animaux morts à la chasse. Dessus, de plus en plus de montures de lunettes, des morceaux de journaux et de photos. La boue devenait aussi liquide qu'un marais. Des lambeaux de ces vêtements et des effets personnels comme des épaves à la dérive. Sans bien savoir pourquoi, dans son angoisse, le vieux Tjorn pensa que si, il avait fait une guerre. Dans sa jeunesse, il y avait eu des vainqueurs et des vaincus, des survivants et des ignorés, de la faim et de l'effort, de la fumée et une odeur âcre. Qui pouvait affirmer qu'il n'avait jamais fait la guerre ?

— Pardon, mon Dieu, pardon ! cria-t-il en tombant dans la boue.

Quand il releva la tête, les jambes enfantines étaient devant lui.

Il faisait nuit et le bateau gravissait la lente montagne russe des vagues.

— Choisis-en une.

Le masque de soie s'agitait comme une bougie. Dans la petite main, la pierre rouge, la noire et la blanche.

— C'est comme un jeu ? Je vais faire un autre rêve si j'en prends une autre ? demanda Tjorn.

— Choisis-en une, répéta l'enfant.

Dès qu'il toucha la pierre rouge, il entendit le son des cloches. La place, en ellipse, était colossale, et la solitude l'agrandissait encore. Des colonnes l'entouraient comme des avant-bras et des chapiteaux comme des mains tendues vers le ciel. Une basilique pourvue d'une coupole rougeoyante. La nuit tombait, mais des lumières rouges en ourlaient les contours. L'air véhiculait des fragrances féminines.

Le vieux Tjorn traversa la place face à un obélisque d'une hauteur vertigineuse. À l'intérieur, ses pas résonnaient. Le tout si majestueux qu'il avait du mal à l'apercevoir, comme un insecte dans la maison d'un géant ou un fruit au pied d'un arbre. Il traversa des salons aux murs tapissés de livres à la tranche rouge. Thèmes apologétiques. Grec et latin. Sa tunique rougeoyante ondoyait sous son pas. Sa destination était claire : au fond, sous une voûte, quatre colonnes rouges soutenant un ciel de lit, un baldaquin imposant. Il s'arrêta pour mesurer du regard l'impressionnant décor. En haut de l'infini, quatre pilastres constitués par quatre femmes titanesques enveloppées dans

des tuniques rouges, des livres ouverts sur les genoux. La hauteur était telle que la regarder vous faisait tomber à la renverse, prisonnier d'une attraction qui anéantissait la gravité.

En bas, derrière un autel rouge, sur un trône en porphyre rougeoyant, sous une confusion ordonnée de colombes dessinées sur le dossier en forme de roue de la fortune,

(“Comme l'Être de Dobbin et Gertrude, dans le premier conte que j'ai entendu.”)

elle.

Soutane rouge boutonnée jusqu'au cou, chasuble rougeoyante, manteau couleur rubis. Soudain, le vieux Tjorn crut voir aussi une capuche, mais c'était sa longue chevelure rousse. Elle avait les mains croisées sur les genoux, longues, aux doigts maigres, très pâles. Son regard était celui, si triste et permanent, des statues.

— Bonjour, Tjorn.

— Bonjour.

— Il y a un petit problème, dit-elle avec une langueur préraphaélite, la voûte rehaussant sa voix. Tu veux mourir.

Dit ainsi, sous ce baldaquin aux trésors, avec ce soupir d'œuvre d'art, cela semblait presque ridicule, mais Tjorn l'admit.

— Oui.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules. Personne ne lui avait posé cette question plus souvent qu'il ne se l'était posée lui-même. Et personne ne la lui poserait.

— Tu n'as pas d'amis ? D'êtres à aimer ?

— Soledad.

(Soledad bat des paupières. M^{me} Güín l'a-t-elle appelée ? Mais elle l'entend poursuivre.)

— Soledad ? dit-elle.

— Oui. Je suis gardien de phare. J'aime ma solitude. Elle est l'être que je chéris entre tous.

— Pourquoi veux-tu la quitter ?

— Parce qu'elle n'est pas tout, mais je ne connais rien de mieux.

— Depuis combien d'années es-tu dans ton phare ?

— Douze. Cela vous surprend ?

(“Comme mon âge.”)

Tjorn ignorait le motif de cette question, car elle n'avait pas réagi.

— Douze ans sans voir personne ?

— Les visites indispensables. Sans plus.

— Complètement seul pendant douze ans...

Éprouvant le besoin de se défendre, Tjorn haussa le ton.

— La solitude est merveilleuse ! La seule chose vraiment digne dans la vie. Il nous faut si longtemps pour nous connaître... Pourquoi connaître les autres avant nous-mêmes ? La solitude, c'est inventer. Inventer, c'est vivre. Vivre, c'est se connaître.

— Et se connaître, c'est se tuer ?

— La question est biaisée, répliqua Tjorn. Je me suis lassé, c'est tout. Un banquet. J'ai dévoré mon imagination jusqu'à l'os. Et je n'ai plus de passé : je viens de lui rendre visite. Il est bleu et froid, comme celui d'un bureaucrate. Suintant la mort et les mauvais souvenirs. Je ne veux pas vivre en lui, ni dans le présent. Et maintenant, je sais que je n'ai pas d'avenir.

— La solitude ne t'a pas apporté le bonheur, dit-elle après un geste de ses mains blanches, les cheveux rejetés en arrière.

— Et qu'est-ce que le bonheur ? Rien ne me l'a jamais procuré. Tout au plus une plaisante sensation d'harmonie dans l'ensemble. Un vide agréable et beau tandis que j'invente. – Le regard du vieux Tjorn se perd aux alentours. Autour du trône, des piliers rouges unis par des cordes épaisses comme des câbles. – Cela reste à voir, qu'il y ait en ce monde quelque chose qui me fasse dire : j'ai été heureux. Je ne crois pas que cela existe dans la vie de quiconque. Et puis, pourquoi. J'ai toujours cru que nous vivions tous dans une solitude totale.

Un silence. Il ne la regardait plus. Il était habitué à parler tout seul, ce qui revenait à parler à ce compagnon dont il ne pouvait jamais se passer.

— J'ai de mauvais souvenirs, mais à mon âge, qui n'en a pas ? Et les bons sont si inutiles. Fichés là, dans la mémoire, pour te rappeler à quel point tu es malheureux... Il me reste à inventer, oui. Mais que voulez-vous que je vous dise, je suis las.

— Alors pourquoi ne pas partager ? demanda-t-elle sur un ton

triste, de la même façon qu'une liqueur pouvait être amère et pourtant agréable.

— Partager quoi ?

— Les inventions.

Tjorn ne se rappelait pas avoir avancé en parlant, mais c'était le cas, car elle était toujours sur le trône et il se trouvait plus près. Il pouvait voir la peau blanche de ses pommettes, la seule chose qui n'était pas rouge en ce monde, hormis ses yeux émeraude. Une partie de sa chevelure retombait sur sa poitrine. Respirer son parfum si intense.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Du Tétraméron, dit-elle en haussant un sourcil, un doux duvet rougeâtre sur le front. Du cercle des salamandres.

(C'est la deuxième fois que Soledad entend ce nom. Elle regarde la table sur laquelle est dessiné le cercle de deux lézards qui se poursuivent.)

— On ne me l'a jamais proposé.

Le vieux Tjorn était confus. Il connaissait le Tétraméron, il l'avait lu dans l'un de ses multiples livres. La société de quatre conteurs. Le groupe qui se réunissait pour raconter des histoires, chaque année, pour l'éternité. Ils étaient toujours quatre : si l'un s'en allait, il devait être remplacé. Peu, très peu d'élus. Des gens puissants. Cela faisait peur à Tjorn. Était-ce la signification de ce rêve étrange du galion ? Lui proposait-on de faire partie du Tétraméron ?

— Je ne veux prendre la place de personne, balbutia-t-il. Encore moins dans le Tétraméron.

— Il va y avoir une défection. Quelqu'un va s'en aller. Tu pourrais occuper son poste. Cela vaut mieux que la mort. – Elle semblait avoir mal à une épaule. Elle la caressait en parlant, une main nue et blanche posée sur cette cascade de soie rouge. – Toutes ces inventions, pourquoi ? Toute cette solitude, depuis si longtemps. Toutes ces histoires à partager, Tjorn. Pourquoi ne pas les raconter, une à une, pour toujours ? Que crains-tu ? – Tandis que Tjorn cherchait un mot pour définir sa crainte, elle se leva. Elle n'était pas très grande, mais mince. La main blanche passa de l'épaule au bouton supérieur de la soutane. – Je vais te dire ce que tu redoutes. La responsabilité, le changement, n'est-ce pas ? Le refuge, cette paix, là, en haut de ta tour, toujours éclairée, à inventer tout seul. Ces douze ans. Comment les abandonner ? – Soutane et chasuble tombèrent à ses pieds comme si seul le bouton les avait retenues. Nue, de façon surprenante et

choquante, mais sa silhouette ferme et sa poitrine à peine marquée étaient celles d'un jeune homme. Tout juste deux protubérances symétriques sur son buste. – Tu ne veux pas te rouler dans la boue des souvenirs. Tu veux rester tel que tu es. Il est indispensable que tu restes seul. – Tout compte fait, ses cheveux constituaient vraiment une sorte de capuche : à cet instant, elle s'en dépouilla ; rasée, sa tête ressemblait à une fleur sans pétale. – Il vaut mieux rester seul, continuer à regarder la mer. L'ignorance, n'est-ce pas ? – Un pas, un autre, descendant du trône. Ce n'était plus elle. C'était l'enfant. La transformation s'était opérée en un clin d'œil. Le cupidon au masque brodé s'étreignait lui-même tandis qu'il descendait, faisant vaciller le regard du vieux Tjorn. – Dans le cas contraire, il vaut mieux prendre de la ciguë.

Il tendit une main. Deux pierres. Le vieux Tjorn choisit la noire.

Il cessa d'entendre sa voix mais pas de le voir. L'enfant lui tourna le dos. Osseuse, la ligne des vertèbres semblable à l'armature d'un bateau échoué. "Oui, c'est mieux", pensa Tjorn réalisant qu'il regardait de nouveau la mer depuis sa chambre de gardien de phare. Il pleuvait et l'on entendait le bruit strident des éclairs et des mouettes à l'extérieur.

L'après-midi, après son frugal déjeuner, il s'assit pour réfléchir à ce qu'il avait rêvé. Il savait que cela n'avait pas vraiment été un rêve. On lui avait proposé l'une des quatre chaises. Il n'était pas inquiet, pourtant. Il voyait la pluie tomber sur la mer, tout en fumant sa pipe. Les nuages de fumée et le ciel s'unissaient pour former une silhouette, un corps maigre et asexué aux airs de danseuse.

À la tombée de la nuit, il fut envahi par la peine. Il se demanda s'il oserait. Il pouvait presque anticiper ce qui allait arriver.

Il se réveillerait à l'aube, et regarderait la porte de sa chambre. Sans cesser de la fixer, il marcherait dans sa direction et l'ouvrirait. L'enfant serait là, pâle, morne, les cheveux dégoulinants, une flaque de traces à ses pieds. Sa silhouette ne lui dirait rien. Il ne regarderait que son masque blanc, soulevé par sa respiration, et la pierre blanche, la seule qui resterait dans la paume de sa main.

Il se demanda ce qui arriverait le moment venu.

Il se demanda s'il prendrait la pierre. La dernière. S'il accepterait d'occuper le vide.

Solitude ou Tétraméron. Que ferait-il, quelle décision prendrait-il là, debout, dans l'ombre de sa chambre ?



Après avoir prononcé son dernier mot, M^{me} Güín se lève.

Cela semble lui demander un gros effort, comme si elle était plus âgée qu'il n'y paraît. Mais elle finit par y arriver et quitte lentement la table. Soledad, femme de chambre empressée, doit s'écarter légèrement. La dame glisse de son côté sans remarquer sa politesse. À dire vrai, elle semble malade. Cependant, elle reste debout devant la porte en masquant la bougie allumée derrière.

Tous les yeux roulent alors comme des boules de billard : le regard de M^{me} Güín sur elle, le sien, en carambole, ceux des autres vers le siège vide.

“Solitude ou Tétraméron”, pense-t-elle.

La chaise est une invitation, comme les regards.

Elle feint le calme. Et puis, elle souhaitait pouvoir enfin s'asseoir ! Elle fait un pas, puis deux, en les observant du coin de l'œil. Personne ne parle, mais l'Évêque et M. Formes s'enorgueillissent et M^{me} Lefo tourne son cou d'autruche vers elle. Elle s'y attendait, bien sûr. Soudain, elle comprend ce qu'ils attendent d'elle.

Bien sûr, il ne s'agit pas que de s'asseoir. Il s'agit de l'accepter. Et si elle l'accepte, c'est entièrement, en se débarrassant du lest du passé. Dehors *toutes* les choses !

Ah, non, mais pas ça.

Elle les regarde en attendant de la compassion, en vain. Ils semblent préoccupés par leurs propres affaires : l'Évêque fixe ses

ongles, M. Formes et M^{me} Lefo appuient les coudes sur la table.

Elle se sent paralysée par la honte à la seule idée d'obéir. Elle s'est toujours sentie laide. Et trop maigre. Elle reste une enfant, dans le fond.

Enfin, tout au fond.

Soudain, la honte lui semble une sottise. Ici même, dans la pièce aux bougies et à la table aux salamandres, après avoir ôté ses vêtements et être restée debout pendant des heures, ce dernier pas est insignifiant. Même de loin, ce n'est pas la plus haute des barrières qu'elle a franchies. Laide ou non, quelle importance.

D'accord.

Elle respire profondément et porte les mains dans son dos, cherchant l'agrafe de son soutien-gorge.

Elle se penche, se redresse, se penche. Elle entasse tout avec le reste. Cela représente les douze secondes les plus déprimantes de sa vie, elle les a comptées. Elle déteste avoir dû feindre un profond intérêt pour la façon de plier sa lingerie. Elle déteste ses yeux baissés et sa respiration agitée. Douze secondes, une pour chacune de ses années. Elle prend une nouvelle inspiration et avance, les yeux rivés au sol. Passé cet instant de puits ardent, de chaleur intense et de malaise, elle sent qu'elle se déplace plus librement. Elle a conscience d'avancer sans la tension du tissu où que ce soit sur le corps. Comme si elle volait. Elle fait quelques pas aériens dans ce monde lunaire en direction de la chaise. Alors une voix l'arrête.

— Que fais-tu ?

— Je m'assieds.

Elle ne regarde pas M^{me} Güin mais la pointe de ses pieds nus. Et elle ne sait à quoi occuper ses mains, maintenant qu'elle n'a rien à lisser ou à étirer, aussi pose-t-elle la gauche sur son épaule et balance-t-elle la droite.

— Tu veux me prendre ma chaise ?

La voix de M^{me} Güin est encore lisse et jolie, mais peut-être plus aussi aimable. Plus aussi douce, en tout cas. Son père n'admettrait pas qu'on lui parle sur ce ton. "Ne t'aplatis pas devant eux, Sol", dirait-il.

— Non, je...

— C'est ma chaise.

Soudain, elle sent qu'elle ne va continuer à s'aplatir devant aucun d'entre eux. Oh, bien sûr que non. Elle s'est comportée aussi bien qu'elle a pu, s'est prêtée à ce jeu indécent. Elle ne s'est jamais montrée

auparavant comme elle le fait maintenant devant des étrangers. Elle a plus de mal qu'elle ne l'aurait cru à lever la tête et le regard, mais elle y parvient.

— Vous vous êtes levée, et je veux m'asseoir, dit-elle. Si vous voulez, rasseyez-vous.

— Tu le veux vraiment ? demande l'Évêque d'une voix qui résonne derrière elle.

Avant tout, du calme, se dit-elle. C'est toi, c'est toi, sans vêtements, mais c'est toi. Elle se tourne vers l'Évêque et porte même un doigt à ses lèvres pour le mordiller avec naturel, l'autre main (que faire de l'autre main ?) soutenant son bras.

— Oui.

— Vraiment ?

— Oui.

— On ne le dirait pas.

Elle fronce les sourcils. Le costume de l'Évêque brille comme de l'indigo à la lumière des bougies.

Pourquoi ? veut-elle demander, mais l'absence de salive l'en empêche.

Oh, l'horrible regard fixe de cet homme, leur regard à eux tous ! Il est absurde de faire comme s'il ne se passait rien ! Soudain, elle s'aperçoit que les yeux de l'Évêque ne la regardent pas vraiment, *elle*, mais son avant-bras gauche.

Elle avait oublié. L'habitude de le porter en permanence lui a laissé croire qu'il faisait partie d'elle.

Ah, *non, non alors*.

Et pourquoi pas ? En fin de compte, n'est-ce pas ce qu'elle veut elle aussi ?

Pourtant, ce dernier détail lui déplait. Le bracelet appartenait à sa mère. Sa mère est morte. Méfiante, elle repart vers la chaise. Silence, ils se contentent de l'observer. Elle s'arrête encore juste avant de toucher la table.

Soudain, tout lui semble irréel. Pas ce qu'elle est en train de vivre, mais ce qu'elle a vécu jusqu'à présent. Des souvenirs rangés sur une étagère, comme des livres. Des contes et encore des contes qu'on lui a racontés ou qu'elle s'est racontés elle-même. Elle a vécu, et tout est resté en elle comme une collection d'histoires, ou d'histoires à l'intérieur d'histoires, comme des boîtes à l'intérieur d'autres boîtes, ou des particules à l'intérieur d'autres particules, aucune plus certaine

que la précédente, la trouvaille de Rodolphe Grenoble. La plus importante est la dernière, mais laquelle ? Son père, sa sœur, sœur Esther, son collègue... Sa mère, une autre histoire. Et elle-même. Si on la raconte elle, celui qui la racontera sera raconté lui aussi. D'une certaine façon, l'idée l'encourage. Quelle est l'importance de ce qui a été raconté ? La seule chose qui compte, c'est de continuer, dans le style du vieux Tjorn. De continuer à inventer des choses.

“Maman, je ne te fais aucun mal”, dit-elle, mais son poignet gauche semble penser le contraire, car le bracelet se coince.

Quand elle le laisse enfin tomber avec les autres objets, elle se sent si nue que pour la première fois elle se couvre d'une main entre les jambes.

En s'asseyant sur la chaise, froide comme si personne ne l'avait jamais occupée, sa main reste là, adaptée aux curieuses cavités qu'elle touche. Elle pose le coude de l'autre bras sur la table, la main sur la joue.

Et soudain, cela se produit.

C'est comme un bouillonnement d'eau chaude qui monte vers son visage avant de perdre en force et en température. La chaleur étouffante cède et elle se sent belle. Belle. Elle ne parvient pas à sourire.

— La tradition veut que tu commences, lui dit l'Évêque.

— Que je commence, moi ?

— Que tu dises le premier conte, explique M^{me} Lefo.

Elle n'est pas surprise par cette demande. Elle ratisse la vaste collection de fantaisies de son esprit. Elle en trouve cent, mais elle les écarte toutes. D'une certaine façon, comme avec le bracelet, elle devine qu'elle doit précisément choisir celle qu'elle désire le moins. Celle qui la tournera en ridicule. Elle ébauche ce petit sourire mauvais dont elle sait maintenant, nue comme elle l'est, qu'il est du meilleur effet.

— Il m'en vient un à l'esprit, dit-elle. On le raconte dans mon collège. Mais il est très osé.

Les traits de M. Formes, crispés jusqu'alors, se détendent, et il sourit comme un grotesque père Noël en peluche. L'Évêque fait un geste invitant la jeune fille à poursuivre. Un souffle parcourt la chambre. L'espace d'un instant, la flamme des bougies est horizontale. Soledad s'aperçoit alors que M^{me} Güín est partie. Elle ne l'a pas entendue, mais la porte est fermée et il n'y a personne à ses côtés. Elle observe le verre où buvait auparavant M^{me} Güín et en caresse le bord

tout en parlant.

— Il s'intitule... “Le petit singe”, dit-elle. C’est arrivé dans un collège...

C'est un tout petit coffret, certainement le dernier. Il s'ouvre dès qu'on l'effleure. Tu y es parvenu non sans mal, mais maintenant que tu y es, il est très facile à ouvrir. Comme ça.

Attends. Ferme les yeux avant de voir ce qu'il contient. Prépare-toi d'abord. Respire bien, détends-toi.

Et quand je te le dirai, alors regarde.



LE PETIT SINGE

C'est arrivé dans un collège. Pas dans le mien, dans n'importe quel collège. Une fillette de mon âge appelée María. Elle aurait pu être heureuse, car ses parents, ses camarades, ses professeurs, l'aimaient. Mais elle ne l'était pas. Et cela venait du fait que... Eh bien, sa *chose* était très poilue. Trop, peut-être.

(L'Évêque sourit. M^{me} Lefo également.)

Cela l'enlaidissait manifestement quand elle se déshabillait. Elle gardait naturellement le secret, mais un jour une camarade la surprit et en fut stupéfaite. Elle était si noire et épaisse qu'elle semblait provoquer des taches. La nouvelle était dans toutes les bouches, et tout le collège fut au courant. María cachait là un petit animal. Un petit animal poilu.

(M. Formes se met à rire.)

— María a un petit singe ! disaient-elles.

— Un petit singe poilu !

— Aux yeux jaunes et aux dents vertes, bouh !

La plaisanterie parvint aux oreilles du directeur. Il s'appelait Pitié.

On disait M. Pitié. Ce n'est pas ma faute.

(L'Évêque se met à rire, et M^{me} Lefo se joint à lui.)

M. Pitié décida que María souffrait, et il voulut la soulager. Il la convoqua donc dans son bureau, ou plutôt dans l'entrée, car il avait un grand bureau, puis il la fit entrer dans son bureau à proprement parler, en fermant toutes les portes, une par une, jusqu'à ce qu'ils soient vraiment dans son bureau, je veux dire dans l'intimité. Alors il s'assit à côté d'elle sur le grand canapé devant un mur où était exposée la collection de photos d'excursions : plages, monuments, avec plein de fillettes.

— Je t'ai fait venir car j'ai appris ce qui t'arrivait, dit-il en la regardant dans les yeux. Tu ne dois pas y accorder d'importance, María. Les carences en vitamines, voilà le grand problème à votre âge. Ça, c'est parfaitement naturel. Ta toison semble être très fournie. Tu en as peut-être honte, mais je ne pense pas que tu fréquentes les plages nudistes, n'est-ce pas ? Le reste, ce sont des histoires. Ne me regarde pas comme ça. Des histoires. Tu veux t'en assurer ? Baisse ta jupe et ta culotte.

María ne voulait s'assurer de rien, mais elle était tranquille car elle se trouvait avec M. Pitié. Elle ne s'inquiéta donc pas non plus quand il se pencha pour l'observer et lui dit :

— Ta toison est abondante, mais parfaitement normale. Tu veux vérifier ? Attends.

Elle devait attendre parce qu'il était vieux, et il avait du mal à baisser son pantalon, sans parler de se mettre en jambes. Et il voulait tout faire en quatrième vitesse, comme aurait dit mon père, la poussant contre le canapé, la prenant dans tous les sens, sans se soucier qu'elle criât "pitié, pitié", car M. Pitié s'appelait ainsi, pour que, le moment venu, personne ne soit intrigué par les cris et que tous croient que la fillette se contentait de l'appeler.

(M^{me} Lefo rit, imitée par M. Formes.)

M. Pitié était très occupé, faisant la sourde oreille devant ses supplications, quand il éprouva une douleur très aiguë à sa propre chose. Il la sortit, l'observa et, horrifié, remarqua que l'extrémité était comme mordue : on voyait très nettement la trace rouge de petites dents. Il laissa échapper un blasphème.

Et à travers la toison sombre de María, apparut un être aux yeux

jaunes et aux dents vertes, tel un écureuil difforme, qui mastiquait encore le bout ensanglanté.

Ce fut alors au tour de M. Pitié de crier son nom tandis que la créature sautait du corps de María vers le sien tout en continuant à mordre. Plusieurs vitres du collège se brisèrent sous ces cris, je le jure.

(M. Formes rit, imité par l'Évêque.)

Dans le bureau, un escalier conduisait à la cave. María s'y appuya pendant qu'ils terminaient : elle de s'habiller et lui de mourir. Elle lui parla, alors, très calmement.

— Vous méritez de mourir, car vous ne voyez pas plus loin que vos désirs. Parce que vous croyez que les contes ne sont que des contes. Parce que vous croyez que nous sommes pareils dedans et dehors. Que l'intérieur ressemble à l'extérieur. Mais maintenant, mon intérieur est sorti, vieux décati. Et il vous dévore. Vous n'êtes même pas digne de votre nom !

(Ils se mettent tous à rire.)

María regarda par la fenêtre jusqu'à ce que la créature ait terminé. À ce moment, l'être était tout couvert de sang. En le voyant, elle s'exclama joyeusement :

— Mes premières règles !

Tout est bien qui finit bien.

(Grands éclats de rire, larmes de rire.)



Soledad rit à gorge déployée. Ses yeux se mouillent de larmes mais elle continue à rire. M. Formes se tord de rire en se renversant en arrière, la bouche grande ouverte tandis que ses traits impassibles semblent s'effacer. M^{me} Lefo, au contraire, se penche en avant en appuyant la tête sur ses bras maigres puis ceux-ci sur la table tandis que les fleurs tombent de ses cheveux comme sous le coup d'une offensive automnale aiguë. M. l'Évêque se balance, indécis, d'avant en arrière.

Les rires cessent enfin, mais l'ambiance semble dénuée de tension. Les yeux rougis vont de l'un à l'autre, brillants et joyeux comme les bougies.

— Et maintenant ? demande l'Évêque en essuyant ses larmes sur son visage rond.

“Mes premières règles”, pense de nouveau Soledad, mais cette fois, sérieusement. Alors elle prend le verre de M^{me} Güín. D'un bond, elle monte sur la table et reste là, debout au centre du cercle de salamandres, une main à la taille, l'autre levant son verre, jambes écartées, tandis que ses trois compagnons l'observent, ébahis, respectueux.

— Maintenant ? demande-t-elle. Eh bien, je vais continuer à raconter des contes, quoi qu'il arrive, continuer à raconter des contes. Pour toujours.

Et ses yeux brillent d'un éclat prodigieux tandis que les trois autres lèvent leurs verres avec elle.

Regarde : le dernier coffret est là.

Le danger dont je t'ai prévenu. Mais je crois que tu peux l'affronter désormais.

Ouvre les yeux et regarde.

Un petit miroir.

Il te reflète.

{1} En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

{2} Minerai riche en uranium dans lequel Marie Curie découvrit en 1898 le polonium puis le radium.

{3} Archéologue allemand (1822-1890) connu pour avoir découvert Troie et Mycènes.

{4} Nom d'une source de Béotie consacrée à Aphrodite.

{5} Allusion à la signification du patronyme, "formes".

{6} En français dans le texte.

{7} En français dans le texte.

{8} En français dans le texte.

{9} Illustrateur britannique (1872-1898) associé à l'Art nouveau.

{10} Oiseau au bec hypertrophié surmonté d'un casque osseux, connu pour passer la nuit dans des arbres-dortoirs, vivant en Afrique et en Asie.

{11} Chef-lieu du comté d'Isiolo, au Kenya.

{12} Ou khat, arbrisseau dont les feuilles, principalement mâchées au Yémen, produisent un effet stimulant et euphorisant comparable aux amphétamines.

{13} Jeu de mots sur la signification de *flesh* en anglais : "chair".

{14} Tambours bantous.

{15} Babouin.

{16} La plus petite des sous-espèces du zèbre des plaines.